NOUVELLES
DE
MICHEL
DE
CERVANTES,

Auteur de l'Hiſtoire

DE DOM QUICHOTE.

TRADUCTION NOUVELLE, augmentée de pluſieurs Hiſtoires, retouchée dans cette Edition, & enrichie de Figures.

TOME I.



A Rouen, & ſe vend

A PARIS,

Chez PIERRE WITTE, au bas de la rue S. Jacques, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie, à l'Ange Gardien.

MDCCXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
III

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *les Nouvelles de Michel de Cervantes*, en deux volumes. A Paris le 2. Juillet 1722.

Signé, BLANCHARD.

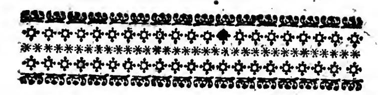
PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre bien amé PIERRE WITTE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit continuer à donner au Public *Les Nouvelles de Michel Cervantes Auteur de l'Histoire de Don Guichotte*, & *les Avantures d'Abdalla fils d'Hanif* ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire réimprimer les Nouvelles de Michel Cervantes Auteur de l'Histoire de Don Guichotte, & les Avantures d'Abdalla fils d'Hanif, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus specifiez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à

peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau Darmenonville; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau Darmenonville, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le dixiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens vingt-deux, & de notre Regne le septiéme. Par le Roi en son Conseil. Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 149. Num. 170. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 13. Juillet 1722.

Signé, DELAULNE Syndic.



AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

IL y a long-tems que les Sieurs de *Rosset* & *d'Audiguier* ont donné une traduction de ces Nouvelles; mais quelque réputation qu'ayent pu avoir dans leur siécle ces deux Ecrivains, leur Ouvrage ne se peut plus lire. Outre que notre Langue a changé, ils se sont attachés si scrupuleusement aux expressions de la Langue Espagnole qu'ils sont à present inintelligibles. Ils ont traduit même d'une maniere si négligée, & ont dit

* les

les choses d'une maniere si peu noble ; que s'il en faloit juger par leur traduction, Michel de Cervantes seroit un Auteur fort médiocre, quoique de l'aveu de tous ceux qui entendent la langue Espagnole, ç'ait été un génie supérieur, l'homme du monde qui s'exprimoit le mieux, qui avoit la plus belle imagination, & qui écrivoit avec le plus de justesse : il est certain qu'il est inimitable dans le genre d'écrire où il avoit donné.

J'ai cru que ce seroit faire plaisir au Public, d'entreprendre une nouvelle traduction de ces Avantures. Je l'ai fait à deux Nouvelles près qui ne sont nullement du goût de notre Nation, & ausquelles il n'étoit pas possible de donner le tour qu'on a donné aux autres. Je m'y suis pris,

pris, en les traduisant, à peu près de la maniere que s'y est pris l'Auteur de la nouvelle traduction de *Don Quichote*. J'ai retranché autant que j'ai pu ce qui n'est pas du génie de notre Langue; quant au reste je n'ai point perdu de vue mon Original. Si quelqu'un trouve ma traduction trop libre, je ne saurois qu'y faire: j'ai traduit pour être entendu, & pour être lu avec quelque plaisir; & je croi que c'est l'unique but qu'on doit se proposer dans ces sortes d'Ouvrages.

Ceux qui ne savent pas qui étoit ***Michel de Cervantes***, seront bien aises que je dise ici quelque chose de cet Auteur incomparable, que *l'Histoire de Don Quichote* rendra immortel. Michel de Cervantes Saavedra, car

c'eſt ainſi qu'il s'appelloit, étoit de Seville ; c'eſt l'opinion la plus ordinaire. Il y a pourtant des Eſpagnols qui ſoutiennent qu'il nâquit dans un Bourg près de Tolede. Quoiqu'il en ſoit, ce fut un ornement de l'Eſpagne ; mais ſa fortune ne répondit pas à ſon mérite. Il avoit été Secretaire du Duc d'Albe : & s'étant retiré enſuite à Madrid, il y fut traité avec tant de froideur par le premier Miniſtre de Philippe III. le Duc de Lerme, qui n'aimoit pas les gens de Lettres, qu'il prit le parti des armes. Il fit la guerre pluſieurs années, & ſe trouva à la fameuſe Bataille de Lepante, où il perdit même une main. Ce ne fut pas la ſeule méchante avanture qu'il eut en ſa vie. Il fut pris par les Infidéles, & après une aſſez lon-

ue captivité, étant retourné ans sa patrie, il y mourut dans ne si grande pauvreté, qu'il 'avoit pas même le nécessaire: oila quelle fut la destinée de ce rand homme.

On s'attend peut-être que je lonne ici mon sentiment sur ces Nouvelles, je n'ai dessein néanmoins que d'en dire un mot. On l'y trouve pas cette régularité x cette vrai-semblance que les François observent aujourd'hui lans les Ouvrages de cette naure; mais c'est ce qui fait la beauté de Michel de Cervanes. Comme toute la galanterie les Espagnols leur est venue des Maures, il faut qu'on voie régner le goût d'Afrique dans une Nouvelle Espagnole: sans ce goût, qui est trop extraordinaire pour pouvoir s'accommo-

mo-

moder à la justesse de nos régles, une Historiette seroit froide & insipide en Espagne, & n'y seroit point lue, il faut du merveilleux dans ce Pays-là, il y faut des avantures surprenantes. *Une vieille impression de Chevalerie errante, commune à toute l'Espagne, tourne les esprits des Cavaliers aux avantures bizarres*, dit un bel Esprit. *Les filles de leur côté goûtent cet air-là, dès leur enfance, dans les livres de Chevalerie, & dans les conversations fabuleuses des femmes qui sont auprès d'elles. Ainsi les deux sexes remplissent leur esprit des mêmes idées.* C'est donc selon ces idées qu'il faut écrire une Nouvelle pour plaire aux Espagnols & aux Espagnoles, pour les piquer, pour les divertir : c'est ce qu'a fait Michel de Cervantes, & c'est

ce qui fait que ses Nouvelles sont admirables. Si les avantures qu'il a décrites étoient plus vrai-semblables, elles seroient languissantes par rapport au génie Espagnol : disons plus, elles le seroient peut-être même par rapport au génie François. Avec quelle avidité n'a-t-on pas lu de nos jours des Contes où les régles de la vrai-semblance sont encore bien moins observées que dans ces Nouvelles, je veux parler des Mille & une Nuit, & des Contes des Fées !

TA-

TABLE

Des Pieces contenues en ce Livre.

TOME I.

TOME II.

L'IL-

ce

e 1
83
27
17
37

1
29
15
78
38
00

L-





L'ILLUSTRE FREGONNE

EN la fameuse Ville de Burg vivoient il n'y a pas long tem deux Chevaliers qui étoie très-riches, l'un appellé D Diego Carriasse, & l'autre D. Juan d'A vendagne. D. Diego eut un fils: & D Juan un autre. Nous les appellerons d nom de leurs peres.

Carriasse n'avoit que treize ans, lor qu'il lui prit une si grande envie de gue ser, qu'il se déroba de la maison de so pere & alla courir le monde, si conte de la vie libre dont il jouissoit, qu'il faisoit un plaisir des incommodités des miseres que traine après soi cette v indigne. Endurci à toutes sortes de fat gues, insensible au froid & au chauc impénétrable à la douleur, il devint habile dans le métier qu'il avoit entr pris, qu'il eût pu donner des leçons fameux Guzman d'Alfarache. On pe dire néanmoins que Cariasse n'avo pas entierement oublié ce qu'il étoit: se distinguoit par une générosité qui

rendoit respectable à ses Camarades. Il étoit sur tout extrêmement sobre : & lors-qu'il ne pouvoit se défendre de se trouver dans des lieux où il faloit boire, il savoit prendre un si juste milieu, qu'il n'y perdoit jamais la raison. Pour le dire en un mot, le monde vit en Carriasse ce qui ne s'étoit peut-être jamais vu, un Gueux vertueux & honorable;un Gueux qui avoit de la politesse, & qui sans qu'il y parût d'affectation, gardoit jusques dans les moindres actions toutes les bienséances qu'ont accoutumé de garder les persones les mieux élevées. Il passa par tous les dégrés de la gueuserie, & prit ses Licence à la Pêche des Thons, qui en est le comble. Miserables Estropiés qui bordez les portes des Villes & des Eglises, qui courez à demi nus sur vos béquilles chancellantes, sans craindre ni les ardeurs de la Canicule ni les frimats des plus rudes hyvers, comme si vous étiez tout visage; Chetifs Embrions qui paroissez n'avoir rien de l'homme, tant vous êtes contrefaits & informes, tant vous êtes disgraciés de la nature; pauvres Culs de Jatte, qui rampez plutôt que vous ne traînez la partie du corps qui vous reste; Coupeurs de bourse de la Place de Madrid ; Faiseurs de Paniers de Seville; en un mot, toute la troupe innombrable de ceux qu'on comprend sous le nom de Gueux; n'ayez jamais le front de vous vanter de l'avoir été, ou de l'être, si vous n'avez passé deux Car-

rieres

rieres dans cette fameuse Pêche. C'est là que comme dans un même centre, l'oisiveté se rencontre avec le travail, la disette avec l'abondance, l'esclavage avec la liberté. C'est là que l'on sait l'art de ne reflèchir jamais sur les chagrins quelques cuisans qu'ils puissent être : c'est là que les soucis ne rongent point, que la fatigue a des attraits, & que les desagrémens de la servitude y sont absorbez par les douceurs du libertinage : C'est là que le vice n'a rien de honteux, que le mensonge & les tours malins sont des traits d'esprit ; que le vol passe pour habileté & pour adresse : C'est là que le jeu & les danses, les Chansons folâtres, les Momeries, & une foule d'autres divertissemens qu'on ne sauroit décrire, renaissent régulierement tous les soirs, dès que le Soleil se précipite dans les ondes amères de l'Ocean, & généralement tous les jours qui sont consacrez aux Saints, ou qui menacent de quelque tempête. Jamais vie n'a été plus heureuse, lorsqu'on veut vivre sans ambition & sans gloire, lorsqu'on foule aux piés la vertu, & ce que les hommes appellent honeur. Cette vie cependant, toute douce & voluptueuse que je l'ai representée, ne laisse pas d'avoir ses amertumes, comme je l'ai assez insinué. Mais ce qu'elle a de plus desagréable, c'est que ceux qui sont assez aveuglez pour la choisir volontairement, & la préferer à toute autre, ne dorment jamais en assûrance ; car il est

certain qu'ils ſont dans des apprehenſions continuelles d'être enlevez & menez captifs en Barbarie. Il eſt bien vrai que pendant la nuit ils ſe retirent en certaines Tours qui ſont ſur le rivage de la mer ; qu'ils poſent aux portes & aux principales avenues des plages des Sentinelles, qui veillent & qui font le guet tandis qu'ils dorment. Mais il eſt arrivé néanmoins plus d'une fois, que Gardes & Gueux, Barques & Filets, ont été la capture des Infidéles ; & que ceux qui s'étoient couchez le ſoir à Zahara, qui eſt le lieu de cette Pêche, ſe ſont levez le lendemain matin à Tetuan. Ces craintes ne furent pas capables de dégoûter Carriaſſe. Il fut trois ans dans cette Ecole, où entr'autres qualitez qu'il acquit, il devint ſi habile Joueur, qu'il ſe vid au bout de ce tems avec ſept ou huit cens Reales qu'il avoit gagnées au jeu. Cette ſomme, ſi conſidérable par raport à l'état de vie qu'il avoit bien voulu choiſir, lui fit faire des réflexions. Il crut qu'il devoit retourner à Burgos, puiſqu'il le pouvoit faire avec honeur : il crut qu'il étoit tems d'aller ſurprendre agréablement ſon pere ; qu'il faloit enfin par ſon retour l'aller dédommager des allarmes que ſa fuite lui avoit causées, aller ſecher les pleurs qu'il pouvoit verſer encore, & le tirer des cruelles incertitudes où il pouvoit être, s'il étoit mort ou vivant, ou chargé de chaînes chez les Maures. Cette réſolution ne fut pas plutôt priſe, qu'il
tra-

travailla à l'exécuter. Il prit congé de ses amis dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins ; il les embrassa avec la derniere tendresse ; & leur dit en versant des larmes, qu'il ne les quittoit pas pour toûjours, qu'il laissoit son cœur à Zahara, & qu'il les reverroit au Printems suivant ; qu'il n'y auroit que la mort seule qui pût empêcher son dessein ; qu'il surmonteroit tous autres obstacles, quels qu'ils pussent être. Il partit à pié, & se rendit à Valladolid, où il fut environ quinze jours pour se réparer & pour faire un petit équipage. Il se fit faire deux habits assez propres : il prit un Valet ; & s'étant mis en chemin assez bien monté, il arriva peu de jours après chez son pere, qui ne ressentit jamais de joie plus vive, que lorsqu'il revit un fils qu'il tenoit depuis long-tems pour perdu.

Carriasse, qui certainement avoit de l'esprit, entretint d'abord D. Diege Carriasse son pere de ses Voyages : il lui dit, que pour n'être pas découvert, il avoit pris le nom d'Urdial : il lui raconta mille avantures surprenantes, qu'il disoit lui être arrivées, & ausquelles il n'avoit nulle part ; mais c'étoient des fictions si agréables, si circonstantiées, & dites avec un si grand air de sincérité, que D. Diege y eût ajoûté foi, quand même il n'eût pas été pere. Il lui parla de mille lieux differens, où il ne s'étoit jamais trouvé ; mais il n'eut garde de lui dire un seul mot de Zahara, quoi que ce fût

le lieu qui étoit le plus present à son esprit, & où son cœur étoit entierement attaché, sur-tout lorsqu'il vid approcher le tems où il avoit promis à ses amis de les aller rejoindre. La Chasse où ses parens le menoient souvent n'avoit rien de divertissant pour lui ; il s'ennuyoit dans les festins, à la promenade, aux Spectacles, dans toutes les parties de plaisir. Rien ne lui paroissoit comparable à la douceur de la vie qu'il avoit quittée. Burgos n'avoit rien qui le pût contenter, rien qui lui pût faire oublier pour un seul moment ces charmes trompeurs dont il étoit enchanté, & qu'il regardoit comme le seul bien qui le pouvoit rendre véritablement heureux. C'est ainsi que l'homme se laisse séduire, qu'il devient la dupe de soi-même, & que prenant l'ombre pour le corps, il court non seulement après des fantômes, mais après les fantômes les plus hideux.

Thomas d'Avendagne, fils de D. Juan d'Avendagne, qui avoit visité plusieurs fois Carriasse, lui rendit encore visite dans le tems qu'il méditoit en son cœur de s'échaper une seconde fois de la maison de son pere, & qu'il prenoit des mesures justes pour faire réussir son dessein. Il le trouva triste & pensif. Qu'as-tu, Carriasse, lui dit le jeune Avendagne : Je te trouve extrémement mélancolique. Nous sommes amis dès notre plus tendre enfance : nous ne nous cachions rien autrefois, aujourd'hui ce n'est plus

cela:

ela : eſt-ce qu'une abſence de quelques nnées t'a ſi fort changé, que tu m'aies ait juſqu'ici miſtere de tes chagrins ; ar je vois bien que tu en as qui te dévoent. Je ne fus jamais inconſtant, lui ré-ondit Carriaſſe, & jamais qui que ce oit ne m'avoit fait un pareil reproche : e que j'ai aimé une fois je l'aime toûours ; & pour t'en donner une double reuve, je veux bien t'ouvrir tout mon œur. Alors il lui découvrit ſon deſſein, lui fit une ſi charmanre peinture de la Pêche de Zahara, qu'Avendagne en fut nchanté. Loin de te blâmer de la réſo-ution que tu as priſe, je t'exhorte à l'exé-uter, lui repliqua Avendagne, ce qui laît eſt toûjours ce qui fait le véritable onheur ; mais ce n'eſt pas tout, je veux 'accompagner par tout où tu iras, & aller ouir pendant quelque tems de ces doux laiſirs dont tu m'as donné une idée ſi gréable. Carriaſſe, qui ne s'attendoit as à cela, en eut autant de joie que de urpriſe. Ils s'embraſſerent, ils ſe firent nille promeſſes réciproques ; & dès ce noment-là ils travaillerent à ſe pourvoir l'autant d'argent qu'il leur ſeroit poſſi-le. Avendagne devoit retourner dans leux mois à Salamanque où il avoit ommencé ſes études : Carriaſſe fit con-oître à ſon pere, qu'il ſouhaitoit d'y ac-ompagner ſon ami ; me voici encore, ui dit-il, dans le véritable âge à ap-rendre les Langues & les Sciences, & je rofiterai ſi bien de mon tems, que vous

en serez satisfait. Le dessein plût à D. Diege, il en fut même extrêmement content; il en parla d'abord à D. Juan d'Avendagne, qui l'en félicita. Les deux peres résolurent enfin que leurs fils iroient à Salamanque, & qu'ils y feroient leurs études ensemble.

Le tems pour leur départ étant arrivé, on les pourvut de tout l'argent qui leur étoit nécessaire, & d'un Gouverneur qui étoit bien plus homme de bien qu'il n'étoit prudent & avisé. Ils reçurent la benediction de leurs parens, ils promirent monts & merveilles, & se mirent en chemin sur deux bonnes Mules avec deux Valets & le Gouverneur, qui s'étoit laissé croître la barbe pour avoir plus de majesté, & inspirer plus de respect.

Ils arriverent à Valladolid : & comme leur dessein étoit de faire bientôt leur coup, ils dirent à leur Gouverneur qu'ils souhaitoient de séjourner deux jours dans cette Ville pour visiter ce qu'il y avoit de curieux. Le Gouverneur leur fit là-dessus une grosse réprimande : & leur dît d'un air sévere, en citant divers Apophtegmes des Anciens, qu'ils n'avoient pas de tems à perdre, que leur affaire étoit d'arriver le plus-tôt que faire se pourroit au lieu où ils devoient vaquer à leurs études ; qu'ils ne pouvoient jamais y arriver assez tôt ; que le tems perdu ne se recouvroit jamais ; & qu'il ne pouvoit consentir qu'ils s'arrêtassent

un

un ſeul moment pour s'amuſer à voir des Babioles. Voila juſqu'où s'étendoit l'habileté de ce Gouverneur. Cependant nos jeunes gens perſiſtérent à lui deman-der qu'il leur accordât du moins un jour pour voir la Fontaine d'Argalles dont on travailloit alors aux ſomptueux Aque-ducs, qui en devoient conduire les eaux dans la Ville. Il n'oſa pas s'opiniâtrer davantage à les refuſer ; ce fut néan-moins avec beaucoup de regret & de ré-pugnance: il vouloit épargner la dépenſe de cette nuit, & aller coucher dans un Bourg d'où il pût arriver en deux jours à Salamanque. Mais s'il avoit ſes vues, ſes Eleves avoient les leurs, qui étoient de le planter là le même jour, à quoi ils avoient déja pourvu en ſe ſaiſiſſant de quatre cêns Ecus d'or qu'il avoit dans ſa valize.

Dès que Carriaſſe & Avendagne eu-rent obtenu la permiſſion d'aller voir cette Fontaine ſi fameuſe par ſon anti-quité & par ſes eaux, ils monterent ſur leurs Mules, & ſe firent acompagner par un Valet. Ils y arriverent bien tôt: & avant que de mettre pié à terre, ils donnerent à ce Valet une lettre avec or-dre de s'en retourner inceſſamment la porter à leur Gouverneur, & d'aller en-ſuite les attendre à une des portes de la Ville qui conduiſoit à la Fontaine. Le Valet partit; & dans le même inſtant les deux Ecoliers tournant bride tâcherent de gagner pays. Ils allerent le même jour

coucher

coucher à Mojadas ; & deux jours après à Madrid, où ils vendirent leurs Mules, & troquerent lenrs habits pour de plus simples. Etant dans l'équipage qu'ils souhaitoient, ils ne firent pas grand séjour dans cette Capitale de l'Espagne ; ils partirent à pié pour Tolede, fort satisfaits & fort contens. Le Gouverneur fut en de grandes angoisses, lors-qu'il eut reçu la lettre que le Valet lui rendit fort fidélement, & qui étoit conçue en ces termes.

Vous retournerez à Burgos, Monsieur, s'il vous plaît ; & prenez la peine de dire à nos parens, qu'ayant mûrement consideré que les armes conviennent mieux à des Chevaliers que les Lettres, nous avons résolu de changer Salamanque pour Bruxelles, & l'Espagne pour les Pays-Bas. Nous avons les quatre cens écus ; nous voulons bien vous en avertir, de peur que vous n'en soyez en peine ; & pour les Mules, nous avons fait dessein de les vendre. Le parti que nous avons *pris, qui est si digne de persones de notre qualité, & le long voyage que nous avons à faire, est une excuse si legitime, que nous esperons qu'on nous pardonera cette faute. Notre départ est à cette heure, & notre retour quand il*

plaira

plaira à Dieu, lequel nous prions qu'il vous tienne en sa garde. De la Fontaine d'Argailles le pié à l'étrier pour aller en Flandres.

CARRIASSE, & AVENDAGNE.

D. Pedro Alonse, c'étoit le nom du Gouverneur, fut bien surpris à la lecture de cette lettre. La premiere chose qu'il fit fut de courir à sa valize, qu'il trouva vuide ; Carriasse & Avendagne n'avoient point menti. Son embarras ne fut pas petit. Il prit mille résolutions chimériques ; mais au bout du conte toutes lui paroissant impraticables, & ne sachant à quel Saint se vouer, il s'en retourna à Burgos, où il ne fut pas trop bien reçu : il n'est pas difficile de le comprendre. Pour Carriasse & Avendagne, ils poursuivirent leur chemin : & ayant rencontré sur leur route une petite Hôtelerie, ils s'y arrêterent pour s'y délasser un peu, & s'y rafraîchir. Ils ne se trouverent pas seuls dans ce lieu : cependant ils se mirent à l'écart pour causer ensemble. Mais cela n'empêcha pas qu'ils ne profitassent de la conversation de deux jeunes Valets fort éveillés, qui firent tout haut mille petits jolis contes pour rire. L'un venoit de Tolede, l'autre y alloit. Il est tems de nous séparer & de faire chemin, dit le premier en s'adressant à celui qui alloit à Tolede ; il fait ici jour jusqu'à ce qu'il soit nuit ; & n'est point

point si bons amis qui ne se séparent à la fin : mais avant que nous nous quittions j'ai un avis à te donner ; Ne va point loger dans l'Hôtelerie où tu loges ordinairement : si tu veux repaître agréablement tes yeux, va loger chez le Sevillan, où tu verras la Servante la mieux faite qu'il y ait peut-être dans le monde. Je ne t'en ferai point le portrait, je n'aurois pas d'expressions assez fortes ni assez vives : tout ce que je te dirai pour t'en convaincre, c'est que le fils du Corregidor se meurt d'amour pour elle, & qu'il fait mille folies pour s'en faire aimer. Le Maître que je sers, qui est un jeune Chevalier des mieux tournés, n'est pas moins fou que ce fils du Corregidor : il a résolu après un petit voyage qu'il fait, de s'aller camper deux ou trois mois à Tolede dans la même Hôtelerie, pour avoir seulement le plaisir de voir cette fille. Les autres vues qu'il a je n'en sais rien ; mais je crains fort pour lui qu'il ne trouve pas ce qu'il cherche, car elle est terriblement farouche. Je l'ai déja pincée une fois ; & tout ce que j'en ai remporté a été un soufflet, le plus beau que j'aie reçu de ma vie. Jamais rien de plus froid ni de plus dédaigneux ; c'est une Rose toute hérissée d'épines, bienheureux qui la cueillera sans se bien piquer ; j'en laisse pourtant la conquête à qui la voudra entreprendre, car aussi vois-je bien que j'y perdrois mes pas & mes peines ; c'est un morceau

morceau d'Archiprêtre ou de Comte, je n'ai plus envie de m'y froter. Les deux Valets se séparerent. Carriasse & Avendagne se remirent en chemin demi-heure après. Ils s'entretinrent de diverses choses; & la servante dont ils venoient d'entendre tant de merveilles ne fut pas oubliée. Ils témoignerent tous deux beaucoup de desir de la voir, particulierement Avendagne, qui sentoit déja quelque chose pour elle, tant la peinture qu'on avoit faite de sa beauté avoit fait d'impression sur son esprit. Ils arriverent enfin à Tolede. Carriasse, qui avoit déja été dans cette ville, marcha tout droit à la maison du Sevillan: mais comme c'étoit la plus fameuse Hôtellerie de la ville, où l'on ne recevoit que des gens à gros équipages, ils n'oserent pas d'abord demander à y loger. Allons chercher à loger ailleurs, disoit Carriasse; nous sommes fatiguez, il se fait tard, ce logement ne nous convient pas; faits & bâtis comme nous sommes, on nous chassera comme des peteurs d'Eglise, & n'aura-t-on pas raison? Nous aurons ocasion demain de voir cette fille, qui peut-être n'est pas tout ce que l'on dit. Quant à moi, ajoûtoit-il, je la tiens pour vue, & je n'aurai pas regret à m'aller coucher sans en avoir repu mes yeux, pourvu que je trouve un endroit à bien souper & à bien reposer, fût-ce dans la plus chétive Gargote; je ne resterois pas ici sur le pavé un seul moment davantage,

quand

quand il s'agiroit de voir les Pyramides d'Egypte, & toutes les sept Merveilles du monde. Avendagne n'étoit pas de ce sentiment. Les remontrances de Carriasse ne faisoient que blanchir; il se tenoit comme collé sur la porte de l'Hôtellerie, dans l'espérance de voir enfin paroître cette célébre servante, dont l'idée qui l'occupoit tout entier lui avoit déja dérangé la cervelle.

La nuit étoit déja avancée, la servante ne paroissoit point, & Carriasse s'impatientoit. Mais Avendagne, qui n'avoit envie ni de manger ni de se coucher, s'avança tout d'un coup dans la cour du logis, sous prétexte de s'informer si certains Chevaliers de Burgos qui alloient à Seville, & qui logeoient là ordinairement, n'étoient pas encore arrivez. A peine avoit-il fait deux pas, qu'il apperçut une jeune fille d'environ quinze ans vêtue à la Villageoise, tenant une chandelle allumée à la main : cet objet le frapa, il en fut ébloui; en effet, cette jeune fille étoit d'une beauté extraordinaire. Avendagne fut si troublé, qu'il ne s'attacha qu'à la contempler depuis la tête jusqu'aux piés, sans pouvoir ouvrir la bouche pour dire un seul mot. Que cherchez-vous, mon ami, lui dit la fille, êtes-vous à quelcun des Messieurs qui logent ici? Je ne suis à persone qu'à vous, répondit Avendagne tout tremblant. Allez, mon ami, lui repartit dédaigneusement la fille, celles qui servent

n'ont

n'ont pas besoin de serviteurs. Alors appelant le Maître de l'Hôtelerie, elle lui dit de savoir de ce jeune homme ce qu'il desiroit. Que demandez-vous, lui dît d'abord le Maître ? Je cherche, répondit Avendagne, deux Chevaliers de Burgos qui vont à Seville, & qui doivent être logés ici, ou y loger; j'appartiens à l'un de ces Seigneurs, & je dois l'attendre chez vous. On lui repartit qu'il pouvoit l'y attendre. Ordonez donc au même tems, ajoûta Avendagne, qu'on nous donne une chambre pour l'un de mes Camarades & pour moi. Vous serez servi, dit encore le Maître du logis : & dans le moment se tournant vers la fille, il lui donna ses ordres; après quoi elle se retira. Avendagne fut de ce pas joindre Carriasse. Il lui fit un recit d'une maniere si embarrasée, que Carriasse reconnut bien que son ami en avoit dans l'aile; il ne voulut pas néanmoins le lui faire connoître ni lui en faire la guerre, qu'il n'eût vu premierement l'objet de cette flamme naissante qui lui paroissoit si extraordinaire. Ils entrérent dans l'Hôtelerie; & Argueille, qui étoit une femme de quarante-cinq ans, Intendante des lits & de l'appareil des appartemens, les conduisit dans une petite chambre dont ils furent satisfaits. Ils demanderent à souper; Argueille leur répondit qu'on ne donnoit à manger à persone dans cette Hôtelerie : qu'à la verité on pouvoit bien y faire aprêter ce que ceux qui logeoient

achetoient ou faisoient acheter eux-mêmes, & qu'il ne tiendroit qu'à eux de le faire; mais qu'elle leur conseilloit d'aller souper dans un petit Cabaret qui étoit dans le voisinage,& qu'elle leur indiqua. Ils profitérent de l'avis; mais si Carriasse mangea bien, Avendagne n'en fit pas de même. Il étoit si occupé de Constance, c'est ainsi que s'appelloit la Servante, qu'il lui fut impossible de rien goûter de ce qui leur avoit été servi. Carriasse acheva de se confirmer qu'Avendagne étoit veritablement pris; mais pour s'en assurer pleinement, il se prit à dire en retournant à l'Hôtelerie, qu'il faloit se coucher dès qu'ils y seroient arrivez, car il est nécessaire, ajoûta-t-il, que nous nous levions de grand matin afin de gagner Orgas, avant que les chaleurs nous surprennent. Nous n'en sommes pas là, dit Avendagne; car avant que de partir de cette Ville, je suis résolu d'y voir tout ce qu'il y a de remarquable, comme les Mazures de la Tour enchantée, la Forêt des cent filles, les débris de la Machine que les Maures avoient inventée pour faire monter l'eau du Tage, le Jardin du Roi, & généralement toutes les Reliques qui se montrent dans les Eglises. J'y consens, répondit Carriasse, nous aurons vu cela en deux jours. Je le veux voir à loisir, repartit Avendagne, nous ne courons pas un Benefice. Ha! ha! repliqua Carriasse, je vous tiens pour le coup, & vous ne m'échaperez pas. Mon pauvre

ıvre ami, je le connois à present, To-
e te tient plus au cœur que notre
yage. Je l'avoue, dit Avendagne en
ıterrompant, je puis aussi peu m'éloi-
:r de Constance, que je puis m'éloi-
er de moi-même; il en est de l'amour
nme du feu, ni l'un ni l'autre ne sau-
t se cacher. La résolution est belle
ıs doute, repartit Carriasse, & digne
fils de D. Juan d'Avendagne, jeune,
he, bien fait comme il est, & d'une
aison des plus illustres de la Castille.
a résolution est à peu près aussi noble
ıe la tienne, dit Avendagne. Car en-
ı, fais-toi justice, mon bon ami: n'es-
pas le fils de D. Diege Carriasse, Che-
ılier de l'Ordre d'Alcantara? n'es-tu
ıs son aîné, & n'est-ce pas toi, qui dois
cceder à ses Dignitez & à ses grands
ens? Cependant, ton inclination a-t-elle
en qui réponde & à ce que tu es, & à
: que tu dois être un jour. Te voila
noureux de même que moi; mais de
ui? De la Pêche de Zahara; une incli-
ıation vaut bien l'autre. Tu me bats des
ıêmes armes dont je t'ai battu, mon
ıer Avendagne, répondit Carriasse; je
'ai rien à te repliquer. Demeurons-en
onc-là, & allons nous coucher; peut-
tre demain serons-nous plus sages, dit
ıvendagne en souriant. Tu auras vu
lors Constance, continua-t-il, & alors
: suis bien certain que tu tiendras un
ıutre langage. Je vois bien, dit Carrias-
e, à quoi tout ceci aboutira. Et à quoi,

interrompit Avendagne ? C'est, répondit Carriasse, que je m'en irai à ma Pêche, & que tu demeureras avec ta Constance. Je ne serai pas si heureux, s'écria Avendagne en soupirant ; ni moi, ajoûta Carriasse, si complaisant & si ennemi de moi-même, que de renoncer pour toi à un bonheur aussi solide & aussi réel que le tien est chimérique & imaginaire.

Ils arriverent à l'Hôtelerie, où la conversation continua à peu près sur le même ton. Ils se coucherent enfin, & s'endormirent. Mais à peine avoient-ils reposé une heure qu'ils furent éveillés par la Synfonie de divers Instrumens qu'ils entendirent dans la rue. Ils s'assirent sur le lit, & ayant écouté quelque tems, Je gage, dit Carriasse, qu'il est jour, & qu'il se fait quelque Fête dans quelque Eglise du voisinage. Tu te trompes, répondit Avendagne, il n'y a pas si long-tems que nous dormons pour qu'il puisse être jour encore. Dans ce moment ils ouirent fraper à la porte de leur chambre, & on leur cria que s'ils vouloient ouir la plus belle Musique du monde, ils n'avoient qu'à se lever, & à s'aller mettre à une grille de la Salle qui donnoit sur la rue. Ils ne tarderent pas à s'y rendre : ils y trouverent trois ou quatre Etrangers qui leur firent place aux fenêtres ; & peu de tems après on ouit un Concert de Luths, de Harpes, de Basses de Viole, & d'une voix merveilleuse; la personne qui chantoit, chantoit ces paroles :

Non

Non, tu n'es point une Mortelle,
Ton origine vient des Dieux;
Quelque Catastrofe nouvelle
Nous découvrira tes Ayeux.

Un Rubi, lorsqu'il étincelle,
Jette moins de feux que tes yeux;
Et la Planéte la plus belle
Brille moins que toi dans les Cieux.

Quitte donc ton genre de vie,
Aimable & charmante Silvie;
Hélas! rien ne te sied plus mal:

Reine des cœurs, Beauté divine,
Ton front, où luit ton origine,
Est digne d'un Bandeau Royal.

Il ne fut pas nécessaire qu'on dît à Carriasse & à Avendagne que cette Musique étoit pour Constance: les paroles de l'Air étoient claires, il n'y avoit point là-dessus à entrer dans le moindre doute. Avendagne en fut ému; il en eut de l'inquiétude. Disons mieux, il fut tourmenté d'une si étrange jalousie, qu'il ne sut plus où il en étoit. Ce qui redoubloit son chagrin, c'est qu'il ignoroit quel étoit le concurrent qui venoit traverser la conquête qu'il avoit grande envie de faire: mais il en fut bien-tôt éclairci. Est-il possible, se prit à dire tout d'un coup l'un de ceux qui étoient à la grille de la fenêtre, est-il possible que le fils du

Corregidor se soit si fort oublié que de s'amuser à donner des Sérenades à une servante ! J'avoue que la fille est bien faite, & peut-être la plus belle qu'on ait jamais vue; mais enfin, c'est une servante, & il la recherche trop publiquement. Ce que j'y trouve le plus à redire, ajouta un autre, c'est qu'il fait des dépenses inutiles, & qu'il se donne des mouvemens en vain. La fille ne répond en aucune maniere à sa tendresse, elle n'a jamais voulu l'écouter : & à l'heure que nous parlons, elle est couchée fort tranquillement dans la chambre de sa Maitresse, d'où elle ne peut rien entendre de ce qui se passe dans la rue. Elle a de la vertu, tous ceux qui la connoissent en conviennent : & comme elle a au même tems beaucoup de prudence, elle connoît bien le risque qu'il y auroit pour elle, si elle s'amusoit à prêter l'oreille aux cajoleries que pourroit lui attirer sa beauté : c'est pourquoi elle est insensible, du moins évite-t-elle toutes les occasions où elle seroit obligée de s'entendre dire des douceurs.

Avendagne commença à respirer à ces paroles. On écouta le reste de la Sérenade. On continua à élever Constance jusqu'aux cieux : mais Constance ne s'en mettoit guére en peine, & dormoit profondément. Les Musiciens se retirerent enfin. Carriasse & Avendagne s'allérent remettre au lit pour attendre le jour. Le jour vint, & Constance parut mille

fois

is plus belle que l'Aurore. Son habillement étoit une jupe d'une petite amine verte, avec le Corset de même ose ; les paremens d'une couleur un eu moins vive assortissoient très-bien et ajustement. Sa Gorgerette étoit brotée de soie noire; elle avoit des pendans l'oreille, qui paroissoient être deux Peres, mais qui n'étoient pourtant que de verre: & ses cheveux, qui étoient d'un blond cendré admirable, étoient tressez avec un ruban de fil; voila qu'elle étoit sa coëffure. Elle portoit le Cordon de S. François, & une ceinture au côté droit de laquelle pendoient plusieurs clefs. Lors-qu'elle sortit de la chambre de la Maitresse, les premiers objets qui se presenterent à ses yeux furent Carriasse & Avendagne. Elle tourna la tête dans le moment ; & s'étant prosternée devant une Image, qui étoit dans une niche de la muraille, elle se retira pour aller appeller Argueille, qui n'étoit pas encore levée.

Il ne le faut point dissimuler, Carriasse fut charmé de Constance ; il demeura d'accord que c'étoit une beauté parfaite, qu'en un mot elle étoit au-dessus des louanges que tout le monde lui donnoit ; mais il n'en devint pas amoureux, il avoit d'autres amours en tête.

Un moment après, Argueille sortit avec deux autres jeunes femmes de Galice, qui étoient aussi servantes dans la même maison. On vit en même tems acourir

acourir de tous côtez des Valets, qui venoient demander de l'avoine à l'Hôte, qui en leur en donnant faisoit mille imprécations contre ses servantes, qui étoient la cause, disoit-il, qu'un des meilleurs Domestiques du monde l'avoit quitté. Avendagne, qui du haut d'un escalier où il étoit s'apperçut du chagrin de l'Hôte, tâcha de profiter de cette ocasion pour lui offrir ses services. Ne vous chagrinez point se prit-il à lui dire; vous pouvez retrouver ce que vous avez perdu : Vous n'avez qu'à me donner votre Livre de compte, je vais me charger de cette fonction tandis que je serai ici, & je vous garantis que vous serez satisfait de moi. Je te prens au mot répondit l'Hôte, & je te sais très bon gré de ton offre; car aussi-bien je ne saurois être par tout, j'ai mille & mille affaires qui m'appellent ailleurs à tous momens: descens donc, mon ami, & entre en charge: il n'y a seulement qu'à prendre garde qu'on ne te trompe; car tu as affaire à des gens avec lesquels il faut avoir bon pié & bon œuil, & qui feroient aussi peu conscience de prendre un boisseau d'avoine & même deux plus qu'il ne faut, que s'ils déroboient de la paille. Avendagne descendit, l'Hôte lui donna son livre de raison; & ce nouvel Econome s'y prit si bien dans la distribution qu'il commença à faire, que l'Hôte s'écria: plût à Dieu que ton Maître ne vint point & que tu fusses dans la volonté

lonté de demeurer chez moi ; tu pourrois bien dire que tu n'aurois rien perdu au change, car foi d'homme de bien le garſon qui m'a quitté vint ici il y a environ huit mois, maigre, chétif, pouilleux, & tout déchiré ; & je voudrois que tu l'euſſes vu ; il s'en eſt allé gros & gras, & avec deux bonnes paires d'habits. Tu le comprens bien, ajoûta-t-il, il n'y peut avoir dans cette maiſon que de gros profits pour les Domeſtiques, outre les ſalaires, vu la foule de Seigneurs & de Grands qui y abordent tous les jours de toutes parts. Si je demeurois avec vous, repliqua Avendagne, je ne regarderois pas trop au gain, je ſerois content de très-peu de choſe pour avoir le plaiſir de séjourner dans cette ville, qui à ce qu'on m'a dit, eſt la meilleure de toute l'Eſpagne. Elle l'eſt auſſi, dit l'Hôte: mais ce n'eſt pas tout. Il me manque un jeune garſon pour aller chercher de l'eau à la riviere. J'en avois un il n'y a que trois jours, qui avec un fameux âne que j'ai en faiſoit regorger ma maiſon. J'en manquois auſſi peu avec lui qu'il en manque au beau milieu de la mer : & tu peux bien comprendre que les valets ſe plaiſent bien mieux à amener leurs Maîtres dans une Hôtelerie où l'eau ſe trouve en abondance depuis le matin juſqu'au ſoir, qu'à les mener dans un autre où ils ſont obligés d'aller abreuver eux-mêmes leurs montures à la riviere.

Car-

Carriasse qui écoutoit ce dialogue, se prit à dire en lui-même, voici un Office qui m'attend, il ne tient qu'à moi d'en être revêtu : & bien, acceptons l'emploi. Sur cela il s'adresse à l'Hôte, & lui dit, qu'il avoit trouvé encore ce qu'il cherchoit : Vienne l'âne, lui dit-il, & vous verrez que vous ne serez pas moins content de moi que vous l'êtes de mon Camarade. Je vous en répons, interrompit Avendagne. Lope Asturiano, c'est son nom, est-ce qu'il vous faut, n'en cherchez point d'autre. Argueille, qui d'une petite allée où elle étoit entendoit tout cet entretien, s'aprochant d'Avendagne, lui dit : Et qui êtes-vous, mon ami, qu'on doive recevoir vôtre caution ? vous avez plus de besoin d'être cautioné que de moyen de cautioner les autres ; mon Maître est bien bon ma foi de prêter l'oreille à vos chansons. Tais-toi, Argueille, dit l'Hôte, ne te mêle point de notre marché, je ne te demande point ton avis ; je les cautione tous deux : tout ce que j'ai à te recommander & aux autres servantes, c'est de n'avoir rien à démêler avec eux ; car je pers tous mes Valets à votre occasion. Ma foi, ce sont de beaux museaux pour avoir avec eux des affaires, répondit Argueille : je voudrois bien qu'ils entreprissent seulement de me regarder en face, ils ne l'entreprendroient point une seconde fois : dormez en repos de ce côté-là ; il faudroit avoir bonne envie de se quereller pour

Le

faire avec de pareils animaux, nous sommes pas pour leur nés : elle avoit urtant bien d'autres pensées.

En effet, elle ne fut pas plutôt asſû-e que l'Hôte les avoit arrêtez tous ux, qu'elle forma le deſſein de ſe fai- aimer d'Aſturiano, dont la mine lui laiſoit extrémement. Elle crut qu'à for-e de faire des avances, elle viendroit ien-tôt à ſes fins; qu'elle n'avoit qu'à commencer, & que rien n'étoit plus fa-cile au monde. Une autre des ſervantes appellée Galliégue, qui couchoit avec elle, forma un ſemblable deſſein ſur Avendagne, qui ſe faiſoit appeller Thomas Pedro. Elles ſe firent confidence dès le même jour de la réſolution qu'elles avoient priſe, & concerterent d'abord enſemble toutes les meſures néceſſaires pour lier avec eux un commerce ſecret; mais elles contoient ſans leur Hôte.

Pour revenir à Carriaſſe, du moment qu'il ſe fut engagé, il commença d'entrer en fonction. Il monta ſur ſon âne, & courut à la riviere. Mais ce premier jour fut marqué par une avanture aſſez fâcheuſe pour lui. Le malheur voulut que dans un petit paſſage, il ſe rencontra un autre porteur d'eau qui venoit chargé, & qui étoit monté ſur un miſerable âne, qui ſoit de vieilleſſe ou de fatigue ſe pouvoit à peine trainer. Comme le ſien étoit vigoureux, & que dans ce moment il ne penſoit peut-être qu'à la pêche de Zahara, les deux animaux ſe heur-

heurtérent ; & le choc fut si rude, que le plus foible ayant été obligé de céder au plus fort, l'âne qui étoit chargé fut renversé avec le porteur qui y étoit dessus, & les seaux furent mis en piéces. Le porteur d'eau à qui cette disgrace venoit d'arriver, ne se fut pas plutôt relevé de terre, qu'il se lança comme un furieux sur Asturiano, & le chargea de coups avant qu'il eût le tems de se reconnoître. Lope Asturiano, qui avoit le cœur grand, & qui se sentit maltraité, descendit de son âne dès qu'il fut un peu revenu à lui; & étant entré en fureur à son tour, il se jetta d'abord sur le porteur d'eau, le prit par la gorge avec les deux mains, & après deux ou trois secousses, le porta enfin par terre. Ce n'étoit rien jusques-là. Mais malheureusement pour tous deux, le porteur d'eau se donna un si furieux coup à la tête contre une pierre, lorsqu'il fut renversé par Asturiano, qu'on n'a jamais vu une si terrible blessure que celle qu'il se fit: tout le monde crut qu'il n'en reléveroit jamais. Les autres porteurs d'eau qui alloient à la riviere, ou qui en revenoient, voyant leur Camarade sur le carreau, & qui nageoit dans son sang, crierent en même tems au meurtre, & se saisirent d'Asturiano qu'ils faillirent à assommer; ensorte qu'il n'étoit pas moins en danger de sa vie que celui qui étoit blessé. Sur ces entrefaites, & au bruit qui s'étoit répandu, qu'un porteur d'eau avoit

été

:é tué, trois Sergens arrivérent sur le ıamp de bataille; & sans autre forme : procès s'assurerent d'Asturiano & de ɪn âne: ils firent mettre le blessé sur le :n en travers, & emmenérent tout en ɪison. On peut bien s'imaginer que ɔut le monde courut voir ce Spectacle. e Sevillan & Thomas Pedro firent comıe les autres; mais ils furent bien surris lorsqu'ils virent Asturiano que deux ergens tenoient par le bras, & qui avoit : visage tout en sang. L'Hôte jetta d'aord les yeux par tout pour voir s'il n'aercevoit point son âne; & le vid enfin ntre les mains d'un autre Sergent. Il çut bien-tôt ce qui s'étoit passé entre Asturiano & l'autre porteur d'eau: il en ut fâché, parce qu'Asturiano avoit l'air le le bien servir; mais ce qui le fâcha le ɪlus, fut que son âne fut mêlé dans cette ffaire.

Avendagne suivit son Camarade, mais l lui fut impossible de lui parler. Cariasse fut mis dans une prison fort étroie, & le blessé dans une petite chambre ɔù les Chirurgiens le penserent: ils rouverent que sa blessure étoit mortele; ils le dirent publiquement en sortant. Pour les ânes les Sergens les menerent chez eux, après s'être saisis de sept ɔu huit Réales, qu'ils avoient trouvées ur Carriasse. Heureusement il n'en avoit ɔas davantage; Avendagne gardoit le :resor.

Avendagne s'en retourna à l'Hôtele-

rie fort déconcerté & fort confus. Il fit un raport exact au Sevillan de l'état où il avoit laissé son Camarade, du danger où étoit le blessé, & de la destinée de l'âne. Voila une triste avanture, se prit-il à dire : & pour surcroît de malheur, continua-t-il, je viens de rencontrer un Chevalier de Burgos, qui m'a apris que mon Maître ne passeroit point par ici; que pour faire plus de diligence & gagner deux Louis il avoit passé la barque d'Azeca; qu'il alloit coucher ce soir à Orgas, & qu'il m'attendoit à Seville. En même tems ce Chevalier, m'a donné douze écus de sa part, que je vous remets entre les mains, afin que vous fassiez vos efforts pour tirer de prison Asturiano. Je n'ai pas besoin de cet argent, car je n'irai point à Seville; & je croi que je puis dans cette ocasion desobéir à mon Maître sans blesser ma conscience : quoi qu'il en soit, je n'aurois jamais le courage de laisser mon ami en prison, & dans le danger où il est pour sa vie. Je suis comme assuré d'ailleurs que mon Maître m'aprouvera, car il recommande toûjours à ses Domestiques de s'aimer & de se servir les uns les autres; & comme d'un autre côté il est fort tendre, je puis conter comme une chose certaine que du moment que je lui aurai apris le destin d'Asturiano, il ouvrira sa bourse pour le tirer d'affaire si la chose n'est pas absolument impossible. L'Hôte fut très-content de l'argent qu'il venoit

noit de recevoir, & des paroles de
homas Pedro. Ne t'allarme point, lui
t-il, mon cher Thomas, il y a remede
outes choses, & nous ne sommes pas
dénuez d'amis que nous n'en ayons
ıelcun qui se remue dans cette ren-
ntre; je n'ai pas perdu toute espe-
nce de revoit encore sains & saufs
sturiano & mon pauvre âne. Il y a une
eligieuse parente du Corregidor, qui
i fait faire tout ce qu'elle veut, & je
: doute point que nous ne trouvions
cès auprès de cette bonne Dame. Ecou-
, Thomas, une Blanchisseuse qui sert
ıe de nos voisines a une fille qui est
ırt aimée d'un Moine dont il n'est pas
écessaire de te dire le nom; & ce Moi-
: est intime ami du Confesseur de la
.eligieuse. Ma femme sollicitera la
oisine; la Voisine sollicitera la Blan-
ıisseuse; la Blanchisseuse sa fille; la fille
: Moine; le Moine le Confesseur de la
.eligieuse; & la Religieuse le Corregi-
or: Tu vois bien que voila une affaire
ııte. Oui, je te promets que nous sau-
erons Asturiano, quand il auroit tué
ous les porteurs d'eau de Tolede; & que
ous ne perdrons pas notre âne, bien en-
:ndu néanmoins que ton Maître sera
ıssi tendre & aussi liberal que tu dis,
ar il faut graisser la pate à bien des gens
ans ces rencontres, si l'on veut que les
ɔllicitations ne soient pas infructueu-
:s; je croi que tu n'ignores point cela.
Thomas faillit à éclater de rire enten-
C 3 dant

dans ce galimathias, quoi qu'il n'eût nullement l'ame en fête. Il remercia néanmoins le Sevillan, & lui promit de n'oublier rien auprès de son Maître pour en obtenir quelque secours.

Argueille, qui avoit vu Asturiano entre les mains des Sergens, ne fut pas moins affligée de cette avanture que Thomas Pedro; elle faillit à en mourir de douleur. Elle courut d'abord à la prison toute éplorée, sous prétexte de lui porter à dîner : mais elle n'eut pas la permission de lui parler. On ne void pas les meurtriers, lui dit le Concierge; vous aurez assez le tems de le voir quand on le pendra en Place publique: Voila toute la consolation qu'elle reçut de ce farouche Geolier, qui cependant fut méchant Prophète. Le blessé se trouva hors de péril quinze jours après; & le vingtiéme, les Chirurgiens déclarérent qu'il étoit entierement guéri. Thomas, qui étoit bien persuadé qu'il faloit contenter le Corregidor & les Sergens, & dédomager le blessé, n'eut pas plûtôt été averti de ce que disoient les Chirurgiens, qu'il dît au Sevillan que son Maître avoit fait réponse à une lettre qu'il lui avoit écrite, & qu'en même tems il lui avoit fait toucher en or cinquante écus: & afin de ne le laisser pas en suspens, il tira de son sein cette somme & la lui donna avec une lettre qu'il feignoit que son Maître lui avoit fait écrire. Comme il importoit peu au Sevillan

villan que la lettre fût supposée ou véritable, il ne la voulut point lire, non pas même y jetter les yeux : & recevant fort joyeusement les cinquante écus, il se prit à dire, après les avoir contez deux ou trois fois, & bien examinez ; Nous n'avons besoin, mon ami, ni de solliciteurs ni de solliciteuses ; nous reverrons bien-tôt, sois-en persuadé, toi ton cher Asturiano, & moi mon cher âne. Pour abreger, le blessé fut appaisé pour six Ducats ; & Asturiano & l'âne furent condamnez à dix & aux dépens, sur quoi ils furent mis en liberté.

Sept ou huit jours avant qu'Asturiano sortît de prison, on lui avoit permis de voir Thomas Pedro ; & les servantes du Sevillan qui lui apportoient à manger. Argueille, qui se chargea presque toûjours de cette commission, lui avoit déclaré son cœur, & lui avoit fait des avances si indécentes, qu'il résolut pour n'être point exposé aux sollicitations de cette femme, d'abandonner le service du Sevillan. Cependant, comme il ne vouloit point quitter Tolede qu'il n'eût vu quel succès auroient les amours d'Avendagne, il forma le dessein d'acheter un âne, & de continuer l'office de porteur d'eau, pour ne point passer pour vagabond, & se faire chasser de la ville. Je me promènerai ainsi, disoit-il à Avendagne, depuis le matin jusqu'au soir, sans que personne y trouve à redire ; je distribuerai mon eau à qui bon me sem-

blera, & j'examinerai à loisir & à mon aise quelles sont les femmes les plus laides. Dis plutôt, repartit Thomas Pedro, quelles sont les plus belles; car certainement c'est la ville de toute l'Espagne où elles sont les mieux faites & les plus polies. Je ne veux pour t'en convaincre que te faire ressouvenir de Constance, qui est un miracle de beauté. Tout beau Thomas interrompit Asturiano, n'exalte pas tant cette servante. Elle n'est point servante, repliqua Thomas, son emploi est de veiller sur les femmes de service de l Hôtellerie, d'avoir soin du linge, & de la vaisselle d'argent, de donner des Ordres aux Domestiques. On ne l'appelle pourtant, repartit Asturiano, on ne l'appelle que l'*Illustre Fregonne*, & tu ne peux pas ignorer ce que signifie ce mot. Je ne l'ignore point, dit Thomas, il signifie une servante qui met les mains à tout, qui fait même les plus bas ouvrages; mais croi-moi, elle n'a d'autre emploi pourtant que celui dont je viens de parler. Je le veux croire, dit Asturiano; mais ne parlons plus de cela: dis-moi, mon cher Thomas, comment vont tes affaires avec elle. Elles ne sauroient plus mal aller, répondit Thomas, je n'ai pu lui dire une seule parole encore. Ce qui devroit me consoler, c'est qu'elle ne parle à aucun homme, non pas même au fils du Corregidor, qui la recherche publiquement, qui lui donne la Musique presque toutes les nuits, & qui s'est

ſt déclaré ſi hautement qu'il la nom-
: par ſon nom dans ſes Sonnets &
ns ſes Romances. Mais cela ne me
nſole point néanmoins : ſi le fils du
orregidor n'a pu ſe faire aimer en-
re, il pourroit bien avoir ce bonheur
a fin. Que veux-tu donc faire de cette
orcie, de cette Minerve, de cette nou-
lle Penelope, qui occupe un ſi digne
nploi dans la maiſon du Sevillan, dit
ı ſoûriant Aſturiano, puiſque tu l'ai-
es ſans eſperance ? Tu t'en moqueras
nt qu'il te plaira, repartit Thomas,
ıais je ſai bien que je ſuis amoureux
'une perſonne accomplie, qui ne ſe fait
as moins admirer par ſa vertu, qu'elle
: fait diſtinguer par ſes charmes. Je
ıi qu'elle ſert dans cette Hôtellerie,
ıais je ſai en même tems qu'elle méri-
:roit d'être ſervie par les plus grands
Ionarques du monde. Je l'aime en un
ıot, & mon amour eſt un amour pur ;
ar ne t'imagine pas que j'aime pour aſ-
ouvir une paſſion brutale. O Amour
Platonique, s'écria Aſturiano ! Servante
lluſtre qui es pourvue d'aſſez de char-
nes pour faire porter des chaines aux
olus grands Rois ! O heureux ſiécle qui
amenes cet âge d'or où la même main
jui portoit le ſceptre couronnoit de guir-
andes une Bergere ! O mes chers poiſ-
ſons, qui paſſez ce Printems ſans me
voir, quand eſt-ce que je vous poſſe-
derai ; car enfin nous avons chacun nos
amours ! Aſturiano, interrompit Tho-
mas,

mas, tu te mocques de moi trop ouvertement; va à ta Pêche, je ne prétens point m'y oppoſer, & laiſſe-moi ici, tu m'y trouveras à ton retour, il eſt juſte que chacun ſuive ſon inclination. Partageons l'argent qui nous reſte, & séparons-nous bons amis. Tu prens ton sérieux, mon bon ami; dit alors Aſturiaño, ne vois-tu pas bien que je veux rire. Non, Thomas, je ne t'abandonnerai point, & je renonce pour l'amour de toi cette année à toutes les délices de Zahara. Je n'ai qu'une grace à te demander: ne trouve pas mauvais que j'exécute la réſolution que j'ai priſe de ne reſter plus dans cette maiſon, je veux éviter les persécutions d'Argueille, qui comme tu ſais s'eſt miſe en tête de ſe faire aimer de moi, & qui comme tu ſais encore, n'a pas le bonheur de me plaire. Jamais créature, peut-être, n'a été plus laide ni plus dégoûtante, ſans parler de ſes manieres qui ſont horribles : elle n'a preſque point de dents dans la bouche qui ne ſoient poſtiches; elle n'a que de faux cheveux; & pour paroître moins ridée ou moins bazanée, elle ſe met tant de blanc ſur le viſage, que c'eſt une véritable peinture de plâtre. Il n'eſt rien de plus vrai, répondit Thomas; mais ſache que Galliegue n'eſt pas plus belle, & qu'elle me persécute autant pour le moins qu'Argueille te persécute. Dans la ſituation où je me trouve, ajoûta l'amoureux Thomas, je dois tout ſouffrir,

mon

mon cher Asturiano. Pour toi il en va autrement : Couche cette nuit avec moi, & achete demain un âne, tu iras te camper ensuite là où il te plaira, je ne veux te gêner en quoi que ce soit.

Il y eut cette nuit là un Bal devant la porte de l'Hôtelerie. Les danseurs & les danseuses étoient les valets & les servantes, & quelques filles du voisinage. Plusieurs persones s'y trouverent en masque, plûtôt pour voir Constance que pour voir le Bal, mais elle n'y parut point. Asturiano joua de la Guitarre ; & il s'en aquitta si bien, que toute l'assemblée en fut charmée. Cependant dans le tems qu'il étoit le plus en train, & que les autres faisoient rage de danser, un des Masques lui dît sans se découvrir qu'il le prioit de se taire. Comme il n'en voulut rien faire d'abord, un autre Masque commença à lui faire une quere le d'Allemand : si bien qu'Asturiano, tout peu endurant qu'il étoit, eut la sagesse de ceder. En effet ces Masques étoient des persones considerables. Les Valets faillirent à se mutiner, & peut-être même en fussent-ils venus aux mains avec ces inconnus, si l'Hôte n'y eût mis le hola, & que le Guet n'eût passé. Il ne se passa rien de tragique, & un moment après on entendit une voix admirable : c'étoit un de ces Masques, qui s'étant assis sur une pierre vis-à-vis la porte, chanta ces paroles :

STAN-

STANCES.

Où se cache ce beau visage ?
En quel Ciel, en quel Firmament,
Luit cet Astre, qui me présage
Tant de maux & tant de tourment.

D'où vient que le Ciel en colere
N'éclaire plus notre Horizon ?
Beau Soleil, pour quelle raison
Evitez vous notre Hemisphere ?

Qui, second Soleil de ce monde,
Vous ne reluisez plus pour nous :
Sortez, sortez du fond de l'onde,
A quel dessein vous cachez-vous ?

Constance, un Serviteur fidéle
Meurt d'amour pour votre beauté ;
Et vous avez la cruauté
De fuir lorsqu'il vous appelle.

Attendrissez-vous à ses larmes :
Il veut vous tirer de ces lieux,
Qui font tant de tort à vos charmes ;
Il en atteste les grands Dieux.

Vous servez, aimable Maitresse,
Vous que chacun doit honorer ;
Et qui méritez qu'on vous dresse
Des Autels pour vous adorer.

Quit-

Quittez cet indigne esclavage,
Qui consume vos plus beaux jours:
Ecoutez mes tendres amours,
Et ne soyez plus si sauvage.

Par le lien de l'Hymenée,
Voulez-vous être unie à moi?
Avant la fin de la journée,
Vous aurez ma main & ma foi.

Le Musicien fut applaudi. Il n'y eut qu'un des Valets qui lui cria mille sottises. Vraiment, se prit-il à dire, voilà de plaisantes chansons que celles que tu as contées à Constance; voilà de plaisantes sornettes. Elle est bien-heureuse de bien dormir, elle n'eût guére entendu ton langage. C'est bien à une servante qu'il faut parler du Firmament, & de l'Horison; c'est du haut Allemand qu'il faut garder pour tes Demoiselles qui ont appris cela dans les Romans de Chevalerie: pour elle, elle ne sait lire que dans ses Heures. Garde, mon ami, tes Romances & tes Rimes pour quelque autre; c'est un jargon où elle ne voit goute non plus que la plus habile servante qu'ait jamais eu le Sevillan. De plus, saches, si tu ne le sais point, qu'elle se soucie, & de toi & de ceux qui te font chanter, & de moi & de nous tous, comme du Prêtre Jean. Toute servante qu'elle est, elle s'imagine que le plus grand de tous les hommes ne lui va pas à la cheville, tant elle les dédaigne tous: je pense

pense qu'elle se croit issue de la côte de quelque Roi des Indes, ou de quelque Chevalier errant pour le moins. Quant à moi qui lui ai adressé quelquefois des Sonnets qui me coutoient mon bon argent, & qui ne recevois que des rebufades pour récompense, je la laissai telle qu'elle est, & trouve bien fou qui s'y amuse. Elle fera quelque jour comme l'Escarbot, elle vieillira, & sa beauté avec; & le tems viendra que bien loin d'être appellée Soleil, elle ne sera pas même appellée Lune. Je l'attens à quelques années d'ici, le tems est un bon maître qui m'en rendra bon conte. Chacun se prit à rire du dépit amoureux du Valet, & on se retira.

Asturiano & Thomas s'allerent coucher, comme firent aussi tous les autres; mais à peine commençoient-ils à fermer les yeux qu'ils entendirent grater à la porte de leur chambre. Ce fut Argueille & Galliégue, qui dirent tout bas, ouvrez-nous car nous mourons de froid. Il fait bien chaud pourtant, répondit Asturiano tout irrité, nous sommes dans la Canicule. Laisse ces railleries, Asturiano, repartit Galliégue, & nous ouvre vite, nous venons ici en bonne intention. Ma foi, mes Dames les Servantes, vous n'avez qu'à quitter notre porte, nous ne voulons point de vous pour ce soir; allez chercher à vous échauffer ailleurs, & laissez-nous dormir en repos. Comme Asturiano parloit tout

de

de bon, & qu'il accompagna ſes paroles de quelques menaces, elles ſe retirerent fort confuſes. Tout ce que fit Argueille, avant que de s'aller remettre au lit, ce fut d'aller mettre ſon groin au trou de la ſerrure, & de ſe prendre à dire : ma foi, le miel n'eſt pas pour la bouche de l'âne. Nous voilà quittes des perſécutions de ces créatures à aſſez bon marché, dit Aſturiano en s'adreſſant à Thomas. Mais vois-tu, continua-t-il, je ne reſterois plus un jour dans cette maiſon, quand tu me donnerois tout l'or du Pérou, & que tu me ferois Roi de la Chine. Tâchons de nous rendormir, & je te garantis que je déménagerai dès qu'il ſera jour. Je t'ai déja dit, répondit Thomas, que tu étois libre là-deſſus. Pourſui ton voyage, ſi tu veux ; ou fais-toi porteur d'eau, comme tu en as formé le deſſein. Je ſuis réſolu à prendre ce dernier parti, dit Aſturiano ; je ferois conſcience de t'abandonner, que je n'aie vu où aboutiront tes amours, & quelle en ſera enfin l'iſſue. Ils ſe rendormirent. Dès que le jour parut ils ſe leverent : Thomas alla diſtribuer ſon avoine, & Aſturiano ſortit pour tâcher d'acheter un âne.

Dans le tems qu'Aſturiano étoit en priſon, Thomas, qui après avoir fait ſes affaires cherchoit ordinairement la ſolitude, avoit fait des vers amoureux, & les avoit écrits dans le même livre où il écrivoit le compte de l'avoine qu'il diſtri-

distribuoit. Son dessein étoit de les transcrire, & d'arracher ensuite le feuillet du livre ; mais il étoit si occupé de Constance, qu'il avoit oublié de le faire ; & par surcroît d'imprudence, il laissa un jour son livre sur un Buffet où son Maître le trouva. Le Sevillan, qui vouloit savoir en quel état étoit le compte de son avoine, puisque l'occasion s'en presentoit, ouvrit le livre, & trouva les vers de Thomas. Comme il n'entendoit point que ses Valets s'amusassent à cajoller les servantes, & moins encore Constance, il partit de la main tout mécontent, & alla chercher cette fille qu'il trouva dans la chambre de sa femme. La premiere chose qu'il fit, fut de lui demander si Thomas lui avoit jamais dit quelque sottise, ou s'il lui avoit témoigné par quelque action, qu'il eût de l'inclination pour elle. Constance répondit en rougissant, que Thomas ne lui avoit parlé de sa vie, & qu'elle ne s'étoit jamais apperçue, qu'il eût pour elle le moindre panchant. Elle en vouloit dire davantage : mais l'Hôte lui dit en l'interrompant, je vous crois, Constance, parceque je ne vous ai jamais surprise à dire des mensonges : je suis content, vous n'avez qu'à aller à vos occupations. Cependant, ma femme, ajoûta le Sevillan dès que Constance se fut retirée, je ne sai que dire de ceci. Voici des vers, en lui montrant le livre, qui sont écrits de la main de Thomas, & qui me font soup-

çonner qu'il y a quelque anguille sous roche; sachez qu'il s'est amouraché de Constance. Montrez ces vers, dit la femme, je vous dirai peut-être ce que c'est. Comme vous faites fort souvent des dialogues, je ne doute pas, repartit l'Hôte, que vous ne m'expliquiez celui-ci. Je ne fais pas plus de dialogues qu'une autre, répondit la femme un peu fâchée, nous avons une langue pour parler, mais sachez que nous ne sommes pas si ignorantes que vous le pourriez croire; je sai bien que je puis lire quatre ou cinq Oraisons en Latin. Je sai fort bien aussi, repliqua l'Hôte, que vous ne les lisez pas trop bien, & que votre Oncle le Sacristain vous a dit souvent, que vous feriez bien mieux de les lire en votre langue maternelle. Mais brisons là-dessus, & écoutez les Vers.

DIALOGUE
DE
SYLVANDRE ET DE TIRSIS.

SYLVANDRE.
Qui rend l'Amour tributaire?
TIRSIS.
C'est celui qui se fait taire.
SYLVANDRE.
Qui le soumet à sa loi?
TIRSIS.
C'est la Constance & la foi.

SYLVANDRE.

Et qui l'atteint dans sa fuite?

TIRSIS.

Une constante poursuite.

SYLVANDRE.

J'en cueillerai donc le fruit,
Puisqu'au milieu de ma flâme
Ma langue, ma foi, mon ame
Se taît, est ferme, & poursuit.
Mais qu'est-ce qui la substantie?

TIRSIS.

C'est une faveur constante.

SYLVANDRE.

Qu'est-ce qui l'éteint soudain?

TIRSIS.

Le mépris & le dédain.

SYLVANDRE.

Et ces deux choses bannies?

TIRSIS.

Ses flammes sont infinies.

SYLVANDRE.

J'espere donc qu'en ce cas,
Mon cœur sera toûjours tendre:
Si l'on n'aime pas Sylvandre,
On ne le dédaigne pas.
Sachez charmante Constance,
Que je m'arrête en ces lieux
Pour adorer vos beaux yeux;
Et que ma perseverance,
Et que ma fidélité,
Qu'enfin mon amour extrême
Egale votre beauté,
S'il ne la surpasse même.

N'y a-t-il rien que cela, dit l'Hôtesse? Non,

Non, répondit le Mari ; mais que pensez-vous de ces Vers ? Premierement, dit-elle, il faut savoir s'ils sont de Thomas. Il n'en faut nullement douter, repartit le Mari, parceque le caractere du compte de l'avoine & celui du Dialogue ne sont que le même caractere ; il n'y a nulle difference. Voyez-vous, mon mari, dit encore la femme, quoique Constance soit nommée dans ces Vers, & que par-là on puisse juger qu'ils ont été faits pour elle ; on ne peut pas néanmoins en être entierement assuré : combien y a-t-il de Constances au monde, outre la nôtre ? Mais que ce soit pour elle ou pour quelque autre, c'est ce que le tems nous apprendra. Demeurons seulement sur nos gardes, & ayons les yeux attachés sur la fille ; si Thomas en est amoureux, il n'en demeurera pas là, nous découvrirons bien-tôt ce qu'il a dans l'ame. Ne seroit-il pas meilleur, dit le mari, de nous délivrer de ces soins, & de le chasser ? Vous le pouvez faire, repartit l'Hôtesse ; mais comme vous dites qu'il vous sert bien, & que dans le fonds il vous est nécessaire, je ne le congedierois qu'à bonnes enseignes. Vous avez raison ma femme, dit le Sevillan, le tems nous apprendra toutes choses ; veillez là-dessus de votre côté, & j'y veillerai du mien. Ils en demeurerent là effectivement, & l'Hôte alla remettre le Livre dans l'endroit où il l'avoit trouvé.

Thomas qui ne se souvenoit point où

il avoit laissé ce Livre, le chercha longtems; & l'ayant enfin trouvé, il copia son Dialogue & dêchira le feuillet où il étoit écrit. Son dessein étoit de le faire voir à Constance, ou de se déclarer à elle de quelque autre maniere dès que l'occasion se presenteroit. Mais elle se tenoit si bien sur ses gardes, qu'il étoit bien difficile à Thomas de trouver jour à l'entretenir un moment. Elle le fuyoit, comme elle fuyoit tous les autres hommes; & quand elle paroissoit dans quelque endroit seule, ce n'étoit que comme un éclair. L'occasion se presenta pourtant à la fin. Constance fut attaquée d'une douleur de dents, qui l'incommoda pendant quelques jours. Comme cette fluxion ne la quittoit point, elle se promenoit de chambre en chambre pour tâcher de la dissiper, tenant un mouchoir sur sa bouche, & se plaignant de tems en tems. Elle passa dans une Galerie, où étoit Thomas & quelques autres personnes, qui ne manquerent pas de lui demander quel étoit le mal dont elle se plaignoit. C'est d'un mal, se prit-elle à dire, que bien des gens traitent de peu de chose, mais qui ne laisse pas d'être extrêmement sensible; c'est un mal de dents qui me desole. En voulez-vous être délivrée, Constance, dit l'amoureux Thomas? il ne tiendra qu'à vous de l'être, & de l'être même dans un moment. Je vous donnerai une Oraison par écrit, qui vous soulagera sur le champ,

hamp, & qui vous emportera toute la
ouleur, si vous la lisez devotement une
u deux fois; j'en ai très-souvent fait
experience moi-même. Donnez-moi
onc cette Oraison, dit Constance, je la
rai je vous assure de très-bon cœur. Ce
:ra donc à condition, poursuivit Tho-
ıas, que vous ne la ferez voir à person-
e; c'est un secret qu'il ne m'est pas per-
ıis de rendre public, mais que je veux
ıen vous communiquer à vous, parce-
ue je suis persuadé que vous êtes dis-
:ette. Je vous promets, dit alors Cons-
ınce, que personne ne la verra; mais
onnez-la moi dès à present, car je sens
ue ma douleur redouble. Je m'en vai
écrire, répondit Thomas, & dans un
:etit moment vous l'aurez. Ce fut là
premiere fois que Constance & Tho-
ıas se parlerent, quoiqu'il y eût déja
ès d'un mois qu'ils étoient dans la
ême maison. Thomas se retira, & au
:u d'écrire l'Oraison qu'il avoit promis
Constance, il écrivit cette Lettre.

Je suis, adorable Constance, un Che-
ılier de Burgos. Si je survis à mon
re, je recueillerai un heritage qui est
ès-considérable. Au bruit de votre
auté, qui est répandu par toute l'Es-
ıgne, j'ai quitté cette Capitale de la
ıeille Castille; & me suis métamor-
ıosé comme vous voyez, pour vous voir,
&

& pour vous découvrir ma tendresse. Si vous voulez y répondre, Divine Constance, je vous donnerai tant de marques de ce que je suis, que vous en serez convaincue; & alors il ne tiendra qu'à vous de me rendre l'homme le plus heureux qu'il y ait au monde en recevant ma main & mon cœur. De quelque maniere que vous preniez la déclaration que j'ose vous faire, je vous supplié de ne découvrir mes sentimens à personne; car il est très-certain que si votre Maître venoit à en avoir quelque connoissance, comme il n'ajouteroit point foi à ce que je vous dis, il me congedieroit sur l'heure, & ce seroit me donner la mort. J'espere vous pouvoir persuader bien-tôt que je n'avance rien qui ne soit véritable. Mais en attendant, permettez que je vous voie & que je vous parle. Ne me refusez pas une faveur si innocente, je n'en abuserai de ma vie, incomparable Constance. Ne desesperez pas un malheureux qui vous adore.

Constance lut la Lettre, & elle fut bien surprise d'y trouver une déclaration d'amour au lieu d'un remede pour son mal. Elle sortit un moment après un peu émue, & cette émotion sembloit

avoir

avoir redoublé ses charmes. Elle avoit entre ses mains le papier qu'elle déchira en plusieurs piéces. Votre Oraison a quelque chose de trop superstitieux, se prit-elle à dire du moment qu'elle apperçut Thomas. Ce n'est pas de semblables Prieres dont il est permis de se servir : comme je n'y ajoute point de foi, j'ai bien voulu la déchirer en votre presence ; je ne vous en dirai pas davantage. En proferant ces paroles, elle entra dans la chambre de sa Maitresse, & laissa Thomas fort interdit : car enfin, de quelque maniere qu'il interprétât l'action & les paroles de Constance, il ne pouvoit rien entrevoir qui pût flatter ses esperances. Cependant, ce qui le consola, c'est que Constance n'avoit pas paru irritée. Je ne suis guéres plus avancé que je l'étois le premier jour que je suis entré dans cette maison, disoit en soi-même l'amoureux Thomas ; mais Constance à proprement parler ne m'a fait aucune brusquerie. Elle a déchiré ma Lettre, il est vrai ; elle a dit qu'elle n'y ajoutoit aucune foi ; elle s'est retirée sans vouloir entrer avec moi un seul moment en conversation : mais il n'a paru dans ses yeux ni trop de fierté, ni trop de mépris, rien en un mot qui me doive desesperer. Seroit-il véritable, continuoit-il, que je pusse un jour vous rendre sensible, aimable Constance ! Ah, non, ajoutoit-il un moment après ; vous eussiez conservé ma Lettre, vous fussiez entrée avec moi en quelque

petit éclairciſſement, ſi vous aviez la moindre diſpoſition du monde à répondre aux vœux d'un Amant qui vous adore & qui vous adorera toute ſa vie.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans la maiſon du Sevillan, Aſturiano étoit au marché dans le deſſein d'acheter un âne. Il en vit pluſieurs, mais il n'y en avoit aucun qui l'accommodât. Un Egyptien le ſuivit long-tems pour lui perſuader qu'il en avoit un qui ſeroit ſon fait; mais il lui paroiſſoit trop petit & un peu maigre, quoiqu'il marchât fort vigoureuſement. D'ailleurs, il ſe défioit du Marchand. En effet, on le fit appercevoir que cet animal n'étoit vigoureux que par le vif argent qu'on lui avoit mis dans les oreilles. Celui qui l'en fit appercevoir avoit ſes vues; car il lui dit un moment après, que s'il cherchoit une bête propre à porter de l'eau il en avoit une dans une prairie qui n'avoit peut-être jamais eu de ſemblable. Sui-moi, ſe prit-il à dire, & ne dis mot, ce n'eſt qu'à quelques pas d'ici que je te veux mener. J'y conſens, répondit Aſturiano; & alors s'étant pris par les bras comme s'ils s'étoient connus toute leur vie, ils ſe rendirent en ſautant dans un grand pré, où ils trouverent pluſieurs porteurs d'eau qui regardoient paître leurs ânes. L'animal lui agréa, & le marché fut bien-tôt conclu, Aſturiano lui conta douze Ducats, moyennant quoi l'autre lui livra ſon âne, & tout l'attirail

ail nécessaire pour la profession qu'il vouloit embrasser. La joie fut grande parmi les porteurs d'eau qui se trouverent là. Ils féliciterent Asturiano de ce qu'il étoit entré dans leur Corps, & l'assurerent tous qu'il avoit acheté un âne qui valoit plus qu'il ne pensoit; car sois assuré, ajoûterent-ils, que celui qui te l'a vendu & qui doit retourner dans son Pays où il est accordé avec une de ses parentes, a gagné dans un an deux paires d'habits & les douze ducats que tu lui as donnez, après s'être substanté lui & l'âne fort honorablement.

Quatre de ces porteurs d'eau se mirent à jouer à la Prime: ils s'étendirent d'abord sur l'herbe, la terre leur servant de table, & leurs capes de tapis. Asturiano se mit à les regarder, & fut surpris de voir qu'ils jouoient gros jeu: il y en avoit qui avoient devant eux plus de cent Reales. Le jeu s'échauffa: deux ayant couché leur reste se virent dépouillez dans un moment de tout ce qu'ils avoient, & se retirerent. Celui qui avoit vendu l'âne eut grande envie de voir s'il pourroit faire fortune; mais comme il n'aimoit pas à jouer en tiers, il dit à Asturiano que s'il vouloit faire le quatriéme il hazarderoit quelques Ducats. Asturiano, qui ne rompoit jamais de partie, & qui étoit bon joueur, y consentit. Ils s'assirent en même tems sur l'herbe; & le jeu alla si bon train, qu'Asturiano en moins d'une heure perdit sept ou

huit écus d'or qu'il avoit sur lui. Vous avez un terrible ascendant sur moi, se prit-il à dire, mais n'importe. Je n'ai plus d'argent, mais j'ai mon âne, je le jouerai si vous voulez, il est bon & beau; il faut ou que je le perde ou que je recouvre mes pauvres écus d'or. Il fut pris au mot, & ils convinrent qu'on le joueroit par quartiers. Asturiano ne fut pas plus heureux qu'il l'avoit été au commencement. Il perdit d'abord un quartier de son âne; il en perdit ensuite un autre; en un mot, il les perdit tous quatre en fort peu de tems; & celui qui avoit vendu l'âne fut celui qui le gagna. Tu reviens donc encore à moi, mon cher âne, dit en soûriant celui qui venoit de le gagner? viens donc; mais je ne serai que très peu de tems ton maître, car je te vendrai encore au premier venu. Alors il se mit en devoir de l'aller prendre. Alte-là, mon ami, dit Asturiano, ne vas pas si vîte à l'offrande, l'âne n'est pas encore tout à fait à toi. Je sai bien que j'en ai perdu quatre quartiers, & que ces quatre quartiers t'apartiennent, je ne te les dispute pas, tu les peux prendre & les emporter là où il te plaira: mais la queue est à moi, car je ne l'ai pas jouée. Tous les porteurs d'eau se prirent à rire. Vous rirez tant qu'il vous plaira, dit froidement Asturiano, mais je n'ai pas perdu la queue de mon âne; & qui la voudra avoir, il faut qu'il la gagne. Et quoi, repartirent les porteurs d'eau, est-

ce que quand on vend un mouton, par exemple, on en sépare la queue ? ne va-t-elle pas avec un des quartiers de derriere ? Je le confesse, répondit Asturiano, à l'égard des moutons en général ; mais je soutiens que cela est faux à l'égard des moutons de Barbarie. Ces moutons ont réellement cinq quartiers, & la queue fait le cinquiéme ; j'en laisse juges ceux qui les vendent, ou plutôt je vous en laisse juges vous-mêmes. Il est bien vrai, continua-t-il, que quand on les vend en vie on vend tout ensemble ; mais mon âne a été joué, il n'a pas été vendu ; & ce n'a jamais été ma pensée d'en jouer la queue ; personne ne peut savoir mieux que moi-même quelle etoit mon intention là-dessus. Qu'on me rende donc la queue, & qu'on prenne les quatre quartiers, chacun son bien ce n'est point trop ; & si quelqu'un le prétend autrement, ce sera à moi qu'il aura à faire, je saurai très-bien disputer ce qui m'appartient. Vous êtes en grand nombre, dit-il aux porteurs d'eau avec un visage irrité ; mais quand vous seriez tous les porteurs d'eau du monde, je veux bien que vous sachiez que je ne vous crains point. Je dis bien plus, quand on voudroit me donner l'équivalent de la queue, je ne le prendrois pas ; je veux la queue, & je ne veux rien autre chose, on n'a qu'à demembrer l'âne sur l'heure. Alors il fit voler son chapeau en l'air, il fit briller un Poignard qu'il

portoit sous sa cape; & s'étant mis en posture d'un homme qui se veut bien battre, il parut si formidable à tous les porteurs d'eau, qu'il n'y en eut aucun qui osât branler. Qu'y ferois-tu, dit un des porteurs, en s'adressant à celui qui avoit gagné les quatre quartiers de l'âne? Asturiano n'a pas tout-à-fait raison, mais aussi il n'a pas tout-à-fait tort; il faloit l'avoir fait expliquer avant que de se mettre au jeu. Ensuite s'étant adresse à l'un & à l'autre, si j'étois en votre place, continua-t-il, j'aimerois mieux jouer la queue contre un des quartiers que d'en venir aux couteaux pour si peu de chose: jouez-la à la petite Prime, la fortune se déclarera en faveur de celui qui a droit. C'est ce que demandoit Asturiano; & comme l'autre commençoit à avoir peur; ils donnerent tous deux les mains à l'expédient, & se remirent à jouer. On joua un quartier, Asturiano le gagna: il en gagna un autre un moment après: en un mot, il recouvra son âne. Jamais homme ne fut plus interdit que le porteur d'eau, qui dans le fonds avoit été la dupe dans cette affaire. Tu as recouvré ton âne, se prit-il à dire à Asturiano, je ne saurois qu'y faire; mais au bout du conte j'aime autant que tu l'aies que s'il étoit démembré: jouons à present de l'argent. Je n'en ferai rien, dit Asturiano. Je suis content d'avoir perdu mes écus d'or, je ne veux plus risquer de perdre mon âne, qui doit

être

re mon gagne-pain. Asturiano eut eau s'en défendre, on le pressa tant, qu'il joua ; & il joua si heureusement, qu'il ne laissa pas une demi Reale au Porteur d'eau. On peut bien comprendre quel fut le dépit & la désolation de ce misérable ; il ne pouvoit se consoler. Mon ami, lui dit Asturiano, ne te desespere point ; arrête tes lamentations & tes plaintes, nous n'en usons pas entre nous de Turc à More, tu n'en seras pas plus pauvre pour avoir perdu tout ton argent avec moi. Alors il lui rendit tout ce qu'il lui avoit gagné, il lui rendit même les douze Ducats de l'âne, & fit outre cela quelques liberalitez à d'autres qu'il crut n'en avoir pas plus qu'il leur en faloit. Il entra dans la ville après cela, & laissa les Porteurs d'eau dans une admiration, qu'il seroit bien difficile de décrire. Il conta son avanture à Thomas, qui ne put pas s'empêcher de rire, quoiqu'il n'en eût pas tous les sujets du monde ; car Constance étoit toûjours invisible pour lui, & il ne pouvoit entrevoir encore à quoi aboutiroient ses amours.

Il n'y eut Cabaret, ni Carrefour, il n'y eut aucune assemblée de faineans, où l'on ne parlât de la subtilité, du courage, & de la liberalité d'Asturiano. Mais comme le peuple est toûjours injuste, comme il est naturellement plus enclin au mal qu'au bien, il conta pour très-peu de chose l'action généreuse qu'Astu-

riano avoit faite, & ne parla que de la supercherie qu'il avoit mise en usage pour recouvrer l'âne qu'il avoit perdu. Ce nouveau Porteur d'eau commença dès le lendemain son office; mais il ne parut pas plutôt dans les rues, qu'on le montra au doigt, en lui criant; voici le Porteur d'eau de la queue. Il étoit entouré d'enfans qui le poursuivoient, en lui criant la même chose; cela ne lui parut pas agréable. D'abord il prit le parti de ne rien dire, dans la pensée que son silence feroit taire la populace & les enfans. Il se trompa. Sa prudence ne lui servit de rien, on revoit toûjours à la charge; si bien que sa patience s'étant changée en colere, il descendit de son âne, & chargea de coups les premiers qui se rencontrerent. Cela ne servit qu'à faire redoubler les cris, & à faire assembler plus de peuple. Le pas étoit glissant pour lui, qui n'étoit pas naturellement endurant. De sorte qu'en homme prudent & sage, il se retira tout doucement dans une petite maison qu'il avoit prise pour se délivrer des poursuites d'Arguelle; & s'y retrancha pendant cinq ou six jours, ne sortant que lorsque la nuit commençoit à paroître, pour s'aller entretenir avec son ami, qu'il trouvoit toûjours fort mélancolique; car depuis qu'il avoit donné sa lettre à Constance, il n'avoit pu trouver le moyen de lier avec elle un moment de conversation. Elle est plus retirée que jamais, disoit

disoit Thomas à Asturiano. Je n'ai eû qu'une seule occasion de l'entretenir ; mais elle m'imposa silence, lorsque j'allois ouvrir la bouche pour lui parler. Thomas, me dit-elle, je me porte très-bien, je n'ai nullement besoin de vos Oraisons. J'avoue qu'elle profera ces paroles d'un air assez-riant, & sans qu'il me parût que ma déclaration l'eût offensée : mais elle ne voulût entrer en aucun discours avec moi ; & comme tu peux bien te le figurer, cette indifference m'accable. Je te plains, dit Asturiano, mais le mal n'est pas néanmoins si grand que je l'avois cru ; on doit tout esperer d'une Maitresse, lorsqu'elle n'est pas tout-à-fait irritée, & j'augure que tout ira bien. Parlons de moi ajouta Asturiano. Alors il lui fit un recit de ce qui lui étoit arrivé la premiere fois qu'il avoit paru dans les rues monté sur son âne. Cet acharnement des enfans, se prit à dire Thomas, est desagréable sans doute ; mais ne te roidis point contre le torrent, mon cher Asturiano : le conseil que j'ai à te donner là-dessus, & qu'en pareille occasion je prendrois pour moi-même, c'est que tu te prives pour quelque tems de paroître dans les rues avec ton âne, & de quitter l'office de Porteur d'eau, si par ce premier expédient tu ne peux venir à bout de faire oublier ton histoire. Je suivrai ton avis, mon cher Thomas, répondit Asturiano, je m'enfermerai chez moi pendant quel-

ques jours ; & s'il n'y a point d'autre remède, j'aurai bien-tôt fait argent de mon âne, & je renoncerai pour toute ma vie au métier que j'avois dessein d'entreprendre, en attendant à quoi se terminera la recherche que tu fais de Constance : là-dessus Asturiano se retira dans son logis, résolu de s'y tenir clos & couvert ; car, disoit-il, dans sept ou huit jours, il pourra arriver quelque nouvelle avanture qui amusera le peuple, & qui fera oublier la mienne.

J'entre dans une Scêne qui se passa dans la maison du Sevillan quelques jours après. Il étoit environ onze heures de nuit, lors qu'à l'improviste, & qu'on n'avoit aucun lieu de s'y attendre, on vid entrer une troupe de Sergens qui étoient à la tête du Corregidor. L'Hôte & toute l'Hôtellerie furent allarmez de cette visite nocturne ; car il en est de la Justice comme des Comètes, qui ne paroissent jamais que ce ne soit pour présager quelque grand desastre ; c'est du moins l'opinion commune. Le Corregidor fut introduit dans une Salle. Il fit appeller au même tems l'Hôte, auquel il demanda gravement s'il étoit le Maître du logis. L'Hôte lui répondit qu'il l'étoit, sur quoi le Corregidor fit sortir tous ceux qui étoient dans la Salle, & étant seul avec le Sevillan, il lui dit, qu'il vouloit savoir de lui quelles gens de service il avoit dans sa maison. Le Sevillan lui répondit, qu'il avoit deux servantes, une

ieille femme, & un jeune garçon qui
:noit le compte de son avoine, & qui la
istribuoit à ceux qu'il logeoit dans son
Hôtellerie. N'avez-vous aucun autre
omestique, repliqua le Corregidor?
Non, Seigneur, lui repartit l'Hôte. Et
ır quel pié donc, ajoûta le Juge, avez-
ous dans votre maison une jeune fille
ui fait du bruit, qu'on appelle par
oute la ville l'Illustre Fregonne, & dont
non fils D. Pedro est si amoureux, qu'il
e se passe point de nuits qu'il ne lui
onne la Musique? Il est vrai, répondit
Hôte, que cette Fregonne est chez
noi; mais quoiqu'elle soit ma servante,
: puis dire néanmoins qu'elle ne l'est
oint. Je ne vous entens pas, dit le Cor-
egidor; & tout ce que j'ai à vous dire,
'est que vous ayez à vous expliquer,
ar je ne m'accommode pas d'une ré-
onse si captieuse. J'ai dit pourtant la
érité, repartit le Sevillan; & si vous
oulez bien m'accorder un petit mo-
nent d'audience, je vous convaincrai
ue cette fille n'est point ma servante,
ncore qu'elle le soit. Je vous entendrai,
it le Juge, & il me tarde même de vous
ntendre, pour voir de quelle maniere
ous accorderez des choses si contra-
ictoires; mais auparavant, il est néces-
aire que je voie cette fille, & je vous
rdonne de la faire venir ici. L'Hôte
mit d'abord la tête à la porte, & appel-
a Constance.

L'Hôtesse qui étoit aux écoutes, &
qui

qui étoit déja fort émue, le fut encore davantage, lorsqu'elle entendit que son mari appelloit cette jeune fille. Hélas! se prit-elle à dire en poussant un grand soupir, & les yeux tout baignez de larmes, & de quel crime peut être coupable Constance, Constance qui est la vertu même? Ne vous allarmez pas, ma chere & bonne Maitresse, dit Constance sans s'émouvoir; nous saurons bien-tôt ce qu'on veut de moi: & soyez persuadée que si l'on m'accuse de quelque action mauvaise, je suis néanmoins très-innocente; ma conscience ne me reproche rien qui soit indigne de mon sexe, & de la protection que j'ai chez vous. Elle n'attendit pas qu'on l'appelât deux fois; & prenant un flambeau à la main, elle entra dans la Salle où étoit le Corregidor, sans paroître trop déconcertée. Elle ne fut pas plutôt entrée, que le Corregidor fit fermer la porte; & ayant pris en même tems le flambeau qu'elle portoit, il la regarda fort attentivement: & comme la rougeur lui étoit montée au visage, elle parut si belle aux yeux du Corregidor, qu'il en fut surpris; car il ne s'attendoit pas à voir une beauté si accomplie. Après l'avoir bien considerée, il se tourna vers l'Hôte, auquel il parla en ces termes: Cette jeune fille ne doit pas être chez vous, elle est digne d'un meilleur sort, & je ne blâme plus mon fils de s'être attaché à elle: la renommée, continua-t-il, exalte ses charmes,
mais

nais tout ce que la renommée en dit, est
ort au-dessous de la beauté dont cette
imable fille est ornée. Est elle votre
parente, lui demanda ensuite le Juge?
Elle n'est ni ma parente ni ma servante,
épondit l'Hôte; & si vous voulez sa-
oir qui elle est, vous entendrez des cho-
es, lui dit-il tout bas, qui vous donne-
ont du plaisir & de l'admiration tout
nsemble, mais il faut auparavant qu'el-
e sorte. Faites-la donc sortir, mais
uoique je puisse apprendre à son égard,
ous la pouvez assûrer qu'elle sera sous
na protection, & que je lui servirai de
ere: Constance entendit ces paroles,
nais elle ne fit pas semblant de les avoir
ntendues, & sortit. Tandis qu'elle ra-
onte à sa Maitresse ce qui vient de se
asser dans la Salle, voyons ce que l'Hô-
e apprend au Corregidor.

Il y a Seigneur, environ quinze ans
ujourd'hui, dit le Sevillan, qu'il arri-
a chez moi une Dame en habit de Pé-
erine, accompagnée de quatre Valets à
heval, & de deux Demoiselles, & d'une
emme de chambre: la Dame étoit en
itiere, & ses femmes dans une espéce
e Carrosse. Son équipage étoit assez
nagnifique, car il y avoit deux ou trois
nulets avec des couvertures très-riches,
hargez d'un lit, & de tout ce qui sert à
eu près pour une Cuisine. La Dame pa-
oissoit avoir environ quarante ans, elle
étoit néanmoins extrémement belle. Du
noment qu'elle fut arrivée, on lui dressa
son

son lit dans cette même Salle où nous sommes, & elle se coucha en même tems. Elle en avoit certainement grand besoin, car non seulement elle étoit fatiguée, mais elle étoit malade.

Ses Valets me demanderent d'abord qui étoit le plus fameux Médecin de la ville : le leur ayant dit, ils l'allerent querir dans le moment; & ce qu'il ordonna d'abord, ce fut qu'on changeât le lit dans une chambre, où l'on entendit moins de bruit, & cela fut exécuté fort exactement. Aucun des Valets n'entroit dans l'appartement de la Dame; il n'y avoit que les deux Suivantes, & la femme de chambre qui la servissent. Nous demandâmes fort souvent aux Valets, ma femme & moi, le nom de cette Dame; d'où elle venoit, où elle alloit; si elle étoit mariée, si elle étoit veuve ou fille, pourquoi elle étoit vêtue en Pèlerine : mais tout ce que nous en pûmes apprendre, fut que c'étoit une personne de qualité de la Vieille-Castille, qu'elle étoit veuve & sans enfans; que comme depuis quelques mois elle étoit tombée dans une hydropisie dangereuse, elle avoit fait vœu d'aller en Pélerinage à Nôtre-Dame de Guadaloupe, & que pour accomplir son vœu, elle avoit pris cet habillement. Pour ce qui regarde son nom, ils ajoûterent, qu'ils avoient ordre de ne la nommer que la Dame Pélerine.

Ce fut-là tout ce que nous sûmes d'abord;

»otd; mais trois jours après, elle nous fit
ppeller ma femme & moi par une de ses
Demoiselles, & elle nous parla en ces
ermes.

Le Ciel m'est témoin, se prit-elle à
lire en versant un torrent de larmes, que
ans être coupable je me trouve la plus
nfortunée personne qu'il y ait au mon-
le: Je suis enceinte, & je suis si près de
non terme que je sens déja les premie-
es douleurs. Aucun de mes Valets n'a
onnoissance de mon infortune, il n'y a
ue mes femmes qui la sachent; je n'ai
u leur en faire mistere, & je suis per-
adée d'ailleurs que je pouvois me dé-
ouvrir à elles sans risque. Pour fuir
eux qui eussent pu m'observer chez moi,
ai fait vœu d'aller à Notre-Dame de
Guadaloupe; & je vois bien que c'est sa
olonté que je fasse mes couches ici. Je
ous regarde donc comme les seules per-
nes qui me puissent donner du secours.
e me jette entre vos bras, & j'espere
u'en me secourant vous aurez pitié de
a destinée, & que vous ne revelerez
amais le triste secret que je vous confie.
n achevant ces paroles qui nous atten-
rirent, elle tira de dessous le chevet de
on lit une bourse de fil d'or & de soie
erte, & la presentant à ma femme, elle
i dit: Il y a dans cette bourse deux cens
cus d'or que je vous donne pour vous
émoigner que je veux bien reconnoître
ar avance les services que je suis con-
aincue que vous me rendrez. Ma fem-
me,

me, qui se sentoit toute émue prit la bourse sans rien répondre; mais je pris la parole & lui dis, que quand il n'y auroit aucune récompense à espe.er, tout ce qui dépendoit de nous etoit à elle, que nous ne nous épargnerions en rien pour tâcher d'adoucir les amertumes de son ame; & qu'en se confiant à nou., elle s etoit confiee à des personnes qui aimeroient mieux mourir mille fois que de reveler le secret dont elle venoit de nous faire confidence. Il est donc necessaire, ajoûta la Dame, puisque vous êtes dans la disposition de me servir, que vous jettiez les yeux sur une femme qui se charge de l'enfant que Dieu me donnera; mais il faut que la femme vous soit connue, & que vous preniez toutes les précautions nécessaires pour qu'elle ignore toute sa vie mes avantures. Pour de Sage-Femme je n en veux point, mes filles en feront l'office, ce sera un témoin de moins dont je me verrai délivrée. J'accomplirai mon vœu, après que j'aurai fait mes couches, & à mon retour nous prendrons toutes les precautions qui se pourront prendre pour vous donner des assurances que l'enfant que je vous laisserai ne vous sera jamais à charge, & pour faire que cet enfant puisse être reconnu quand il en sera tems. Elle n'en dît pas davantage, elle finit là son discours, mais ses larmes ne finirent point. Ma f mme, qui etoit un peu revenue de sa surprise, tâcha de la consoler: elle lui

onfirma toutes les promesses que je lui vois faites, & je sortis pour aller cher-her une femme que je trouvai quelques eures après, & telle que je la pouvois ouhaiter. La bonne Dame ne fut pas ong-tems à sentir redoubler ses dou-urs, & la même nuit environ à une eure du matin, lorsque tout le mon-e étoit enseveli dans le sommeil, elle ccoucha d'une fille la plus belle que eusse vue de ma vie; c'est, Seigneur, lle que vous venez de voir. Ce qu'il eut d'admirable dans cet accouche-ent qui fut promt & heureux c'est que mere sçut retenir ses cris, & que l'en-nt ne pleura presque point en venant u monde; en quoi nous admirâmes la rovidence, qui ménagea tout si sage-ent, qu'il n'y eut dans la maison qui ue ce fût qui eût le moindre soupçon e ce qui venoit de se passer avec tant de ence. Elle demeura sept jours au lit, endant lesquels le Medecin ne manqua mais de la visiter, non qu'elle lui eût eclaré d'où procedoit son mal, ni qu'el-prit les remedes qu'il lui ordonnoit, ais parce qu'elle vouloit par cet arti-e tromper ses gens, comme elle me dit quand elle fut hors de peril. Le uitiéme jour elle se leva, & continua n Pelerinage. Elle fut de retour en oins d'un mois, paroissant se porter ès-bien, car elle avoit quitté peu à peu s coussins & les autres machines dont le se servoit pour feindre qu'elle étoit hydro-

hydropique. La fille fut appellée *Constance* au Baptême, ſelon l'ordre que j'en avois reçu ; & elle étoit déja en nourrice dans un Village où elle paſſoit pour ma niéce. Je reçus d'abord de cette Dame une chaîne d'or que j'ai encore, dont elle ôta ſix chaînons en me diſant que celui qu'elle envoyeroit pour querir l'enfant les apporteroit. Elle coupa en même tems à tours & à ondes deux bandes de Velin, ſur leſquelles elle écrivit quelque choſe. Imaginez-vous, Seigneur, deux de vos doigs entrelaſſez l'un ſur l'autre ſur leſquels on formeroit quelque écriture. Il eſt aisé de comprendre que cette écriture auroit un ſens tandis que vos doigts demeureroient joints ; & qu'elle n'en auroit plus du moment qu'ils ſeroient séparés. Il en eſt de même de ces deux bandes. L'une eſt l'ame de l'autre pour ainſi dire. Etant unies on peut lire des paroles qui ont quelque ſignification, au lieu qu'étant ſeparées on ne void que des caracteres qui ne ſignifient rien. J'ai un de ces parchemins, & lorſqu'on viendra reclamer Conſtance, il faudra qu'on me faſſe voir l'autre; c'eſt le ſignal dont nous ſommes convenus.

La Dame, ajoûta le Sevillan, ne ſe contenta pas du preſent qu'elle avoit fait d'abord à ma femme; elle lui donna encore cinq cens écus d'or. Elle promit qu'elle retireroit ſon enfant au bout de deux ans; mais elle nous dit que ſi par hazard

zard elle ne pouvoit point executer
1 dessein dans le tems qu'elle nous
.rquoit, elle nous prioit d'élever sa
e comme une simple Villageoise, de
lui découvrir jamais sa naissance, &
tre persuadez qu'on ne nous laisseroit
int sans récompense. J'ai des raisons
portantes, dit-elle en se séparant de
is, pour vous cacher mon nom ; mais
is l'apprendrez quelque jour, & vous
urez jamais sujet de vous repentir des
vices que vous m'avez rendus, & que
is me rendrez en conservant fidéle-
nt le précieux dépôt que je vous aban-
ine. Elle embrassa ma femme en fon-
it en larmes, & partit, nous laissant
iplis d'admiration, & si attendris que
is ne pumes nous empêcher de répan-
des pleurs à notre tour ; nous n'avons
iais été si émus de notre vie.

Constance fut nourrie deux ans au
lage, d'où je la retirai, & l'ai toû-
rs gardée depuis avec moi en habit
Villageoise, comme sa mere me l'a-
t ordonné. Il y a environ quinze ans,
ime je l'ai déja dit, que j'attens qu'on
vienne querir ; & je perds déja espe-
ce qu'on la reclame. Mais mon parti
pris là dessus, j'ai résolu de l'adopter
le lui donner tout mon bien qui est
z considerable. Je vous dirai au reste,
gneur, que cette fille a toutes les qua-
z qu'on peut souhaiter dans une per-
ne qu'on veut mettre au nombre de
enfans. Elle sait lire & écrire ; elle

fait travailler à toute sorte d'ouvrages; elle chante admirablement; mais de plus elle a de la pieté & de la vertu, & je puis dire qu'elle n'a aucun de ces petits défauts qu'ont ordinairement les jeunes personnes que le Ciel a ornées de quelque beauté. Don Petro votre fils ne lui a parlé de sa vie; vous en devez être persuadé. Il est bien vrai qu'il lui donne la Musique de tems en tems, mais elle ne l'a jamais ouie. Plusieurs Seigneurs de la premiere distinction ont séjourné chez moi plusieurs jours dans le seul dessein de la voir, mais aucun ne se peut vanter de lui avoir dit une seule parole. C'est là, Seigneur, la véritable histoire de cette illustre Servante, à qui je veux bien donner ce nom, puisque c'est le nom que tout le monde lui donne; elle n'est pas pourtant chez moi sur ce pié. Le Corregidor demeura surpris des choses qu'il venoit d'entendre. Il fut un moment sans rien dire, après que l'Hôte eut achevé de parler. Mais enfin, rompant le silence, il lui ordonna d'aller chercher la chaîne & le parchemin; ce qui fut executé dans un moment. La chaîne étoit extrêmement bien travaillée, & la bande de Velin se trouva telle que le Sevillan l'avoit dépeinte. Le Corregidor emporta cette bande, mais il laissa la chaîne à l'hôte; après quoi il se retira dans le dessein de lui chercher un azile plus honnête, ou de la mettre auprès d'une Religieuse de ses parentes pour l'élever.

Dans

Dans le tems que ces choses se pas-)ient, Thomas fut dans de grandes in-uiétudes. Mais lorsqu'il vit que le 'orregidor étoit sorti, & que Constan-: demeuroit, il commença à respirer 1 peu. Cependant, comme il ignoroit 1'elles étoient les vues de ce Juge, il ıssa une nuit fort triste; la pensée la oins funeste qu'il eut, fut que le Cor-gidor feroit enfermer Constance dans 1 Convent pour l'ôter de devant les :ux de son fils, & qu'on n'entendroit nais plus parler de cette aimable fille. Le jour suivant, environ à une heure rès midi, quatre hommes à cheval & ux Valets de pié arriverent chez le Se-lan. Ils précedoient deux vieux Che-liers, ausquels ils aiderent à descendre cheval, ce qui fit connoître d'abord e ces deux Vieillards étoient les maî-s. Constance sortit au devant de ces uveaux hôtes avec son éclat ordinai-; & la beauté de cette fille frapa si fort n de ces deux Chevaliers, qu'il se prit .ire en s'adressant à l'autre : Je crois, Juan, que nous avons trouvé ce que ıs venons chercher. Thomas, qui it accouru pour mettre les chevaux ıs l'écurie, reconnut d'abord un des ets de son pere; il reconnut son pere moment après, & celui de Carriasse. lemeura extrêmement surpris, & ne ıta nullement que quelqu'un ne les eût :ouverts à Tolède. Cependant, n'osant presenter dans l'équipage où il étoit,

il se passa devant eux la main sur le visage, & tâcha de parler à Constance, qu'il trouva seule par hazard. Je n'ai qu'un mot à vous dire, insensible Constance, daignez m'écouter un seul moment, lui dit Thomas tout troublé & tout interdit. L'un de ces vénérables Chevaliers qui viennent d'arriver ici est mon pere, c'est Don Juan d'Avendagne. Informez-vous de ceux de sa suite si ce n'est pas son nom; & s'il n'a pas un fils appellé Don Thomas. Il vous est aise à present de vous éclaircir si j'ai avancé quelque chose à mon égard qui ne soit pas véritable. Pour ce qui regarde les offres que je vous ai faites, je vous les fais encore, soyez persuadée que je n'ai rien promis que je ne sois en état d'executer. Constance ne répondit rien, il est vrai que quand elle eût répondu quelque chose, Thomas ne l'eût point entendu, car il se retira avec beaucoup de précipitation pour aller chercher Carriasse à qui il étoit nécessaire qu'il apprit ce qui se passoit.

L'un des Chevaliers dans ce tems-là tira à part Galliégue, à laquelle il demanda comment s'appelloit cette jeune fille qu'il avoit vue, si c'étoit une des filles ou une des parentes de l'Hôte. La fille s'appelle Constance, répondit Galliégue; elle n'est parente de l'Hôte ni de l'Hôtesse, & vous m'embarrasseriez bien si vous vouliez savoir qui elle est, ce sont lettres closes pour moi & pour bien

d'au-

'autres. Tout ce que j'ai à vous dire, eigneur, c'eſt que cette fille eſt née oëffée, il n'entre qui que ce ſoit dans ce ogis qui ne s'informe d'elle d'abord, & ui ne ſoit ébloui de ſa beauté. Elle eſt a ſeule à qui l'on diſe quelque choſe 'obligeant, car quant à nous autres auvres malheureuſes, on ne nous dit as une ſeule parole qui nous puiſſe faire le moindre plaiſir. A ce conte, repart le Chevalier, elle fait beau jeu à ceux ui l'approchent. Ma foi, dit Galliégue, eu de perſonnes ſe peuvent vanter de avoir approchée, ce n'eſt pas là ſon défaut; ſi elle vouloit ſeulement permettre qu'on la regardât, elle auroit déja it fortune une infinité de fois, & ſeroit ute couſue d'or, mais elle fuit devant s hommes comme s'ils étoient tous excommuniés; elle eſt tout le long du jour enfermée, occupée ou à prier Dieu ou faire de petits ouvrages; je n'ai jamais u de fille de ſon caractere. Il eſt bien neceſſaire que nous ſoyons ſages, mais franchement elle l'eſt un peu trop; les hommes ne ſont pas ſi méchans qu'ils ont noirs, & j'ai toûjours oui dire que l'homme étoit fait pour la femme, & que la femme étoit faite pour l'homme; je ſuis auſſi ſévére qu'une autre, mais je ne m'effaroucherois point quand tous les hommes de la terre me parleroient, s'ils me parloient comme à elle en toute civilité & honneur.

Le Chevalier fut très-ſatisfait de ce

qu'il

qu'il venoit d'apprendre de la bouche de cette servante, qui lui avoit parlé fort naturellement. Il se tourne à l'instant vers l'Hôte; & sans attendre qu'on lui ôtât les éperons, il le tira à part dans une chambre. Je viens, lui dit-il d'abord, pour retirer un gage qui m'appartient, & que vous avez eu en votre pouvoir, depuis plusieurs années. Mais pour vous faire voir que je ne viens pas à fausses enseignes, je vous apporte un parchemin, & cinq ou six anneaux d'une chaîne que vous reconnoîtrez sans doute. Je dois ajouter à cela que j'ai mille écus à vous donner pour vous marquer ma reconnoissance. Le gage que vous demandez, Seigneur, est ici, répondit l'Hôte; mais je n'ai ni la chaîne, ni la bande de Vélin qui me furent mis entre les mains lorsqu'on me confia le précieux dépôt que j'ai eu si long-tems en garde. Mais ayez, ajouta-t-il, un moment de patience, je vous rendrai compte de tout. Il sortit sur cela de la chambre, & s'en alla chez le Corregidor pour lui apprendre qu'on venoit enfin reclamer Constance.

Le Corregidor achevoit de dîner. Il monta d'abord à cheval, & ayant pris avec soi la bande de Vélin dont il s'étoit saisi le jour précédent, il marcha droit chez le Sevillan. A peine eut-il jetté les yeux sur Don Juan d'Avendagne, qu'il courut à lui les bras ouverts, en s'écriant, ah! mon cher Cousin, c'est

donc

donc vous? Oui c'est moi, dit Don Juan, & j'ai bien de la joie de vous revoir, vous saurez bien-tôt par quelle avanture. Alors l'embrassant une seconde fois, il le prit par la main & le conduisit dans une autre chambre où étoit l'autre Chevalier. Le Corregidor fut encore extrêmement surpris de voir Don Diege Carriasse qu'il connoissoit fort particulierement. Les civilités redoublerent, & après s'être encore embrassez avec beaucoup de tendresse, ils entrerent dans une salle où ils s'enfermerent avec le Sevillan, qui étoit allé chercher la chaîne. Je ai déja en partie, ce qui vous a amenez à Toléde, dit le Corregidor, en s'adressant aux deux Chevaliers; & je m'attens, ajouta-t-il, à un dénouement qui ne me causera pas moins d'admiration que m'en a causé l'histoire de cette illustre fille que vous venez nous arracher, quoique je n'aie sçu son histoire que d'une maniere fort imparfaite. Montrez la chaîne que vous avez, continua le Juge en parlant à l'Hôte; j'ai le parchemin que vous me communiquâtes hier, & dont je voulus bien me constituer le dépositaire, de peur qu'il ne vint à s'égarer: alors la chaîne & la bande de Vélin furent mises sur une table. De mon côté, dit Don Diege j'ai en ma puissance les chaînons qui manquent à cette chaîne, & un parchemin tout semblable à celui que je vois, je vous les remets. Nous allons bien-tôt être éclaircis, ajouta-t-il,

ſi cette jeune fille que nous avons déja vue eſt celle que nous reclamons. La choſe fut bien-tôt expediée. Les chaînons ſe trouverent du même travail, de la même matiere, & de la même forme que le reſte de la chaîne ; & quant au parchemin, les deux bandes ne furent pas plutôt jointes & entrelaſsées l'une ſur l'autre qu'on lut diſtinctement ces paroles.

Conſtance à ce ſignal doit être reconnue.

Il n'y a point de doute que ce ne ſoit ici la même Conſtance que vous êtes venu chercher, dit le Corregidor, en ſe tournant du côté des deux Chevaliers ; il n'y a preſentement, ajouta-t-il, qu'à ſavoir qui ſont les parens de cette fille. C'eſt moi qui en ſuis le pere, répondit Don Diege ; pour ſa mere elle n'eſt plus en vie. Il ſuffit que vous ſachiez que c'étoit une perſonne diſtinguée & par ſa naiſſance & par ſa vertu : vous aurez de la peine à concevoir, que n'ayant jamais été ma femme, ſa conduite ait toûjours été réguliere : Cependant le Ciel le ſait, ſa vie a toûjours été ſans reproche. J'ai des raiſons pour taire ſon nom, mais j'en ai auſſi pour juſtifier ſon innocence. Je demande pardon à vos cendres, illuſtre mere de Conſtance, s'écria Don Diege, en pouſſant un grand ſoupir, je vous rendis la plus infortunée perſonne de votre ſang & de votre ſexe. Don Diege Car-

riaſſe

asse fut quelque tems sans parler après cette exclamation. On vid bien qu'il étoit ému, mais il reprit bien-tôt ses esprits. Cette Dame, continua-t-il, avoit été mariée à un Chevalier d'un très-grand mérite, & d'une des premieres maisons d'Espagne; mais elle fut veuve peu de tems après son mariage. Le parti qu'elle prit après la mort de son Epoux, fut de se retirer à la Campagne, où elle passoit ses jours dans la retraite d'une maniere fort tranquille. Je l'avois connue; & un jour que j'étois à la chasse, je me trouvai si près de sa maison, que je résolus de l'aller voir. C'étoit dans les chaleurs de l'Eté, & il étoit environ deux heures après midi lorsque j'arrivai chez elle. Je laissai mon cheval à un de mes Valets, & j'entrai seul dans son Palais; car cette maison à cause de sa grandeur & de sa magnificence, pouvoit bien être ainsi nommée. Je fus surpris de ne trouver personne, ni dans la cour, ni dans les premiers appartemens. J'arrivai enfin dans un sallon, où n'ayant encore trouvé personne, j'entrai dans une chambre très-propre que je trouvai ouverte, & où la Dame étoit endormie sur un lit de repos. C'étoit une femme extrêmement bien faite: & comme elle n'avoit pas prévu qu'on dût la surprendre, elle n'avoit pris aucune précaution pour cacher les plus beaux bras & la plus belle gorge qui se puissent voir. C'étoit une Déesse endormie, qui pour se garentir

de la chaleur excessive qu'il faisoit ce jour-là étoit dans un demi deshabillé ; car enfin un simple corset, & une simple jupe d'un taffetas très-mince, faisoient tout son habillement. Sa beauté, qui étoit extraordinaire ; le silence, la solitude, tant de charmes que j'appercevois, réveillerent en moi des desirs dont je ne fus pas le maître. Je fermai doucement la porte, je m'approchai de son lit, je l'admirai ; & incertain pendant quelques momens si je me retirerois où si je resterois dans la chambre, la force de l'amour l'emporta enfin. Je me panchai auprès d'elle, je lui donnai un baisé, & commençant à m'enhardir je l'embrassai, & le fis avec tant d'ardeur qu'elle se réveilla en sursaut & fort épouvantée ; ce qu'il n'est pas difficile de comprendre. Madame, lui dis-je d'abord, je vous conjure très-instamment de ne point crier, car enfin vos cris ne serviront qu'à découvrir une avanture qu'il est de votre intérêt de tenir cachée. Tout dort dans votre maison, personne ne m'a vu entrer dans votre chambre : Vos Domestiques ne manqueront pas d'accourir à vos cris ; il peut même arriver qu'ils m'ôteront la vie entre vos bras, mais ma mort n'ôtera jamais le soupçon que toute la terre aura, que c'est ici une galanterie concertée. Pour le dire en un mot, j'obtins les faveurs que je desirois ; parce qu'ayant été prise à l'impourvu, elle ne put jamais se débar-

rasser

asser de moi, quelques efforts qu'elle put aire. La vertueuse Dame fut si surpri-e, si interdite, si troublée, si peu en état le savoir ce qu'elle devoit ou ne devoit point faire; que bien loin de m'acca-bler d'injures, ou de se plaindre de ma violence, elle n'eut pas la force de par-ler. Je me trouvai aussi confus qu'elle, lorsque je vins à reconnoître que si j'a-vois été heureux, je ne l'avois été que par un crime dont je rougirai toute ma vie; mais le crime étoit commis, il n'y avoit plus de remède. Vous pouvez bien vous imaginer que je ne m'arrêtai pas long-tems dans sa chambre; j'eusse eu à essuïer une trop grande tempête, si j'eus-se attendu qu'elle fût revenue de sa sur-prise, & qu'elle eût eu la force de me reprocher mon action indigne, ou de s'en vanger. Je m'en retournai sur mes pas, sans rencontrer encore personne; & je me rendis chez un de mes amis qui étoit à deux lieues de là. La Dame alla faire son séjour dans une autre Terre qu'elle avoit, & j'appris deux ans après qu'elle étoit morte.

Il y a environ un mois, ajoûta Don Diege, qu'un Maître d'Hôtel qui l'avoit servie, m'écrivit qu'il avoit à me com-muniquer des choses très importantes, & que je ne devois pas négliger d'ap-prendre pour ma satisfaction & pour mon honneur: il me marquoit en même tems qu'il n'étoit pas en état de venir chez moi, & que l'affaire dont il s'agis-

soit étoit pressante. Je le fus voir, & je le trouvai malade dans un lit, & abandonné des Medecins. Il me raconta en peu de mots, que cette infortunée Dame en mourant lui avoit fait confidence de ce qui s'étoit passé avec moi; qu'elle avoit ajoûté, qu'elle étoit demeurée enceinte de la violence que je lui avois faite; que pour cacher sa grossesse elle avoit entrepris un Pelerinage à Notre-Dame de Guadaloupe; & qu'enfin elle s'étoit accouchée dans la maison où nous sommes d'une fille qui avoit été appellée *Constance*. Il me mit en même tems entre les mains le parchemin & les chaînons que vous voyez; & une Cassette où je trouvai trente mille écus d'or, avec un papier où étoit écrit de sa propre main, qu'elle avoit réservé cet argent pour être donné en dot à cette fille. Si je ne vous remis pas d'abord cette Cassette, me dît le Maître d'Hôtel d'une voix mourante, c'est que cette grosse somme m'avoit tenté. Mais comme me voici en état d'aller rendre compte à Dieu, je veux décharger ma conscience. Je vous rends donc ce qui vous appartient, & je vous donne en même tems les moyens d'aquerir un plus grand trésor, qui est une fille que vous n'avez jamais cru avoir, & qui a toutes les perfections de sa mere; car je dois vous découvrir encore que j'ai fait trois voyages à Tolede, où sans me faire connoître je l'ai toûjours vue, enchanté toûjours de ses ver-

ertus, & de sa beauté qui certainement st extraordinaire.

Don Diege avoit à peine achevé ces aroles, qu'on ouit crier à la porte de a rue. Avertissez Thomas Pedro qu'on onduit en prison Asturiano son ami. e Corregidor qui entendit parler de rison, donna ordre au même instant u'on fit venir, & le prisonnier & les ergens qui le conduisoient. Les Sergens béirent: Ils amenerent chez le Sevilın Asturiano, qui avoit le visage tout n sang. Asturiano ne fut pas plûtôt ntré dans la Salle où étoit le Corregior & les deux Chevaliers, qu'il reconut son pere & celui d'Avendagne. La irprise ne fut pas petite, il fut confus c déconcerté : la prison lui eût été bien lus agréable que la vue d'un pere qui e pouvoit qu'être irrité contre lui, & evant lequel il n'osoit paroître dans état où il se trouvoit. Il se cacha le isage avec un mouchoir, feignant d'en ter le sang qui en découloit : mais il 'étoit guéres possible qu'il échapât à la onnoissance des deux Chevaliers, qui ayant trouvé d'assez bonne mine aoient toûjours les yeux sur lui. Le Corgidor, qui vouloit savoir de quoi il agissoit, demanda ce qu'avoit fait ce eune homme-là pour qu'on l'eût si malraité. Les Sergens répondirent que c'éoit un Porteur d'eau appellé *Asturiano*, qui les enfans crioient par les rues : *oici l'homme à la queue.* Ils firent ensuite

 un

un recit en peu de paroles de ce qu'avoit fait ce Porteur d'eau, après qu'il eut perdu au jeu les quatre quartiers de son âne ; ce qui fit eclater de rire les deux Chevaliers & le Corregidor, qui trouverent l'histoire fort plaisante. Les Sergens raconterent ensuite qu'Asturiano sortant par le pont d'Alcantara, les enfans qui le poursuivoient ayant redoublé la huée, il descendit de son âne, & en frappa un si rudement qu'il le laissa presque mort ; que s'étant voulu defendre lorsqu'ils le saisissoient, il avoit reçu quelques petits coups sur le visage : & que quoi qu'il fût ensanglanté ce n'étoit rien qu'un peu de sang qu'il avoit jetté par le nez. Le Corregidor lui dit alors de découvrir son visage ; & comme il faisoit difficulté de le faire, un des Sergens lui arracha le mouchoir, & son pere le reconnut. On peut bien se figurer quel fut l'étonnement de Don Diege. La joie qu'il eut de voir Carriasse parut d'abord dans les yeux du vieux Chevalier ; mais cette joie fut extrêmement moderée lorsqu'il le vid dans cet équipage. Vous me faite honte, mon fils, lui dit Don Diege d'un ton sévere, & vous deshonorez notre famille par une si indigne conduite. Carriasse n'attendit pas que son pere eût achevé ses reproches & ses justes plaintes ; il se jetta à ses piés en versant des larmes, & les tenant embrassez en lui demandant pardon, il le supplia de mettre en oubli toutes

outes ses jeunesses. On les oubliera, reprit Don Juan d'Avendagne, mais dites moi premierement ce qu'est devenu Thomas d'Avendagne, mon fils. Don Thomas d'Avendagne est ici, répondit Carriasse, c'est celui qui a soin de donner avoine pour les chevaux de ceux qui viennent loger dans cette maison. Pardonnez-lui sa metamorphose & la mienne, c'est l'amour qui nous a ainsi transformez ; quand vous voudrez bien nous écouter, nous vous apprendrons notre histoire. Le Corregidor étoit dans l'admiration ; & comme il lui tardoit de voir Don Thomas d'Avendagne, il ordonna à l'Hôte de le faire venir. On ne sut pas d'abord où il étoit, mais on apprit bien-tôt qu'il s'étoit allé cacher dans sa chambre, n'ayant pu trouver Asturiano. L'Hôte le fit appeller lui-même, mais il refusa de descendre : & il ne fût pas descendu, si le Corregidor, qui sortit à la Cour, ne l'eût appellé par son nom en lui disant descendez, notre cher Cousin Don Thomas d'Avendagne, vous le pouvez faire sans aucune crainte. Avendagne descendit alors les yeux baissez, & se jetta aux piés de son pere, qui l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Le Corregidor alla lui-même chercher Constance ; & la tenant par la main il la presenta à son pere. C'est ici votre fille, dit-il, en s'adressant à Don Diege Carriasse : après quoi se tournant vers Constance, ce venerable

Chevalier eſt votre pere, mon enfant; rendez graces au Ciel l'un & l'autre de ce merveilleux dénouement. Conſtance, qui ne ſavoit que s'imaginer, ſe jetta à genoux devant ſon pere toute tremblante & fondant en pleurs. Don Diege ne put s'empêcher de s'attendrir; & ayant relevé ſa fille: Je vous reconnois, lui dit-il, à votre beauté & à votre modeſtie; & ſi je verſe des larmes en vous embraſſant, ce ſont des larmes d'une véritable joie. Un moment après on vid arriver deux Carroſſes que le Corregidor avoit envoyé chercher. Ce ſera chez nous, s'il vous plaît, dit-il, en s'adreſſant à tous, que nous irons finir cette Scène. Les deux Chevaliers s'en défendirent; mais il falut ceder aux ſollicitations obligeantes du Corregidor, qui les traita le ſoir fort ſplendidement: l'Hôteſſe même, qui ne pouvoit ſe séparer de ſa chere Conſtance, fut de la partie. Après le ſoupé, Carriaſſe fit un recit fort circonſtantié & fort agréable de tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient quitté leur Gouverneur: & tombant enfin ſur le chapitre de Conſtance, il leur aprit que Don Thomas en étoit devenu ſi éperdûment amoureux, que pour tâcher de s'en faire aimer, il avoit bien voulu ſe mettre en ſervice dans la maiſon où elle étoit; & que quant à lui, il s'étoit mis Porteur d'eau pour attendre quelle ſeroit l'iſſue de l'entrepriſe de ſon ami. Il dît pluſieurs
autres

autres choses qui furent écoutées avec plaisir ; & comme il n'étoit pas de la bienséance que Carriasse & Avendagne parussent le lendemain dans l'équipage où ils étoient, on fit venir des Tailleurs qui travaillerent toute la nuit à leur faire des habits. Pour Constance, la femme du Corregidor lui en dona de ceux d'une fille unique qu'elle avoit, & qui se trouvoit à peu près, & de son âge & de sa taille. Le fils du Corregidor s'apperçut bien, lorsque Carriasse parloit, qu'il faloit qu'il renonçât à Constance. Don Pedro ne se trompa point : dès le même soir il fut conclu qu'il seroit marié avec la fille de Don Juan d'Avendagne, que Carriasse le seroit avec la fille du Corregidor, & que Don Thomas épouseroit la belle Constance. Les réjouissances durerent pendant un mois, & les Nôces furent célébrées à Burgos avec la derniere magnificence.



QUI-

QUIXAIRE PRINCESSE DES MOLUQUES.

A Alcidiane.

JE ne me suis point trompé, Alcidiane, vous vous êtes divertie des Avantures de Theodose & de Leodicie, vous me l'avez fait sentir plusieurs fois ; & je vous vois depuis ce tems-là fort contente de la Nation Espagnole. Vous avez raison de l'être. L'Auteur de ces Avantures étoit un génie extraordinaire en ce genre d'écrire. Il étoit pourtant si modeste qu'il demeuroit d'accord, qu'il n'étoit pas le seul qui avoit réussi dans ces sortes d'Ouvrages. Il en admiroit qu'il n'avoit point faits, & il se fit un plaisir de les traduire. Voici une de ces Nouvelles qu'il voulut bien mettre en sa propre Langue ; il la tira des Mémoires des Indes. Vous la lirez avec plaisir je m'assure ; c'est une Traduction d'après la sienne, je vous la garantis exacte, mais en même tems je vous avoue qu'il ne m'a pas été possible d'en conserver tous les agrémens.

HIS-


Biblioteca Nazionale
NAPOLI



HISTOIRE DE RUIS DIAS, ESPAGNOL, ET DE QUIXAIRE PRINCESSE DES MOLUQUES.



Eux qui attribuent à l'amour les mauvaises actions de quelques ames lâches qui se sont rendu les esclaves de cette passion, me paroissent moins raisonnables que la Nourrice de Medée; qui au lieu d'accuser la perfidie de Jason & son inconstance, se plaignoit d'une montagne

gne de la Gréce qui avoit produit les arbres dont on se servit pour construire ce fameux Navire qui osa le premier fendre le sein de l'Ocean, & se commettre à l'infidélité des ondes. Les causes supérieures agissent selon la disposition des sujets. Le Soleil par une même vertu est une des causes de la Naissance de l'homme, la plus noble de toutes les créatures; & il l'est en même tems de la production des insectes, qui sont la honte de la nature, pour ainsi dire. Tout vient de la disposition des sujets, il n'y a que ceux que leurs préjugés aveuglent, ou qui ne veulent pas se servir des lumieres de leur raison, qui en puissent disconvenir, ou le révoquer en doute. L'amour ne produit de mauvais effets que par accident; & parce qu'il en est de cette passion comme des autres, qui n'agissent que rarement toutes pures, c'est dequoi on pourra se convaincre pour peu d'attention qu'on fasse aux circonstances de cette Histoire.

Ces cinq Isles situées sous l'Equinoxe, que nos Historiens modernes ont appellées *Moluques*, ne sont pas si Barbares qu'on se l'imagine. Les cultes qu'on y rend à de fausses Divinitez leur ont attiré ce nom; mais cela n'empêche pas qu'elles ne produisent des personnes illustres, dont les actions héroïques ne leur aquierent pas moins de gloire que celle d'être la seule contrée du monde où naît cet admirable oiseau, qui pour

ne

ne toucher jamais à la terre, & pour vivre & mourir dans les airs, a mérité le nom d'*Oiseau de Paradis*.

Les deux principaux Rois de ces Isles sont le Roi de Tidor, & le Roi de Ternate. La fable, qui porte que les enfans de Leda nâquirent d'un œuf que fit Jupiter transformé en Cygne, cette fable dis-je, qui fut autrefois reçue dans la Gréce, non seulement comme une histoire véritable, mais comme une chose sacrée, a passé jusques aux Moluques. On y tient pour une chose sainte, & dont il n'est pas permis de douter sans crime, que leurs Rois sont issus des œufs qui furent trouvez sur une montagne de feu qui est dans ces Isles à peu près semblable à notre Mont Ætna. Un de leurs Rois, dont les actions éclatantes donnerent crédit à ce conte, a tellement imprimé cette créance dans l'esprit des peuples qui habitent les Moluques; qu'ils croient que leurs Rois sont de la race des Dieux, & qu'ils doivent être toûjours prêts à prodiguer leur sang & leur vie pour la défense de leurs Souverains, s'ils ne veulent irriter les Puissances Célestes. Ces deux Isles ne sont séparées que par un petit canal. Le voisinage fit bientôt naître entre les deux Rois des dissensions, & enfin des guerres qui ont été presque immortelles; parce-que ces Princes ne combattent point à notre maniere, en formant de grandes armées, en se rendant maîtres de la campagne, & en

aſſiégeant des Villes, pour tenir par ce moyen en bride les peuples qu'ils ont ſubjuguez. Leur maniere de faire la guerre eſt de ſe dreſſer de petites embûches, où les plus foibles ne font point difficulté d'éviter le péril par la fuite; qui n'eſt pas honteuſe parmi eux, pourvu qu'on ſe réſerve à la réparer par quelque action diſtinguée & glorieuſe. Les Rois de Tidor & de Ternate étoient ſi animez l'un contre l'autre, qu'ils laiſſoient pour héritage à leurs enfans leur haine implacable; & cette haine héréditaire avoit duré juſqu'à l'arrivée des Portugais, qui n'eurent pas plutôt paru ſur leurs Côtes, où ils firent d'abord des conquêtes, que les deux Rois formerent le deſſein de les attirer chez eux pour ſe rendre plus formidables. Celui de Tidor fut le plus diligent; il envoya des Ambaſſadeurs aux Portugais, il les reçut dans ſes terres; il leur permit d'y bâtir des Forteresſes, & de ſe rendre maîtres de ſes Ports. Celui de Ternate, qui fut au deſeſpoir de ſe voir prévenu, leur fit encore de plus grands avantages; mais ils s'apperçurent bien-tôt l'un & l'autre de la faute qu'ils avoient faite d'avoir introduit chez eux des gens qui ne penſerent d'abord qu'à établir une domination tyrannique. Ils laiſſerent alors leurs querelles particulieres, & ſe liguerent enfin contre leur ennemi commun. Sultan Bahu, Roi de Ternate, fut l'auteur de cette ligue, & celui qui anima tous

les

les Insulaires à la défense de leur patrie.

Après la mort de Bahu, Zaïde qui lui succeda invita le Roi de Tidor à son Couronnement, sous prétexte de continuer leur alliance. Ce Prince s'y rendit sous la foi publique ; mais Zaïde le fit cruellement assassiner, & tous ceux qui l'accompagnoient, pour se conserver l'amitié des Chinois qui commençoient à se défier de lui. Après cette lâche action il se jetta dans les terres de Tidor ; mais le Frere du Roi qui venoit de faire une fin si tragique, ayant été secouru par les Portugais, le repoussa vigoureusement, & conserva aux enfans de son Frere un Royaume que le perfide Zaïde leur vouloit enlever. Mole, le fils de ce Roi si lâchement trahi, ne fut pas plutôt en âge de porter les armes, qu'il entreprit avec une ardeur incroyable de vanger la mort de son pere. Mais comme la fortune n'accompagne pas toûjours la vertu, comme elle ne se déclare pas toûjours pour les guerres justes ; ce jeune Prince fut fait prisonnier par son ennemi dans une bataille navale, lorsqu'il alloit au-devant d'un secours que les Portugais lui envoyoient des Indes. Zaïde courut toute l'Ile de Tidor avec le jeune Roi prisonnier, croyant que ce spectacle obligeroit les Sujets de ce Prince à se révolter ; mais n'ayant pu rien gagner sur la fidelité de ces peuples, il retourna à Ternate plus chargé de dépouilles que de gloire. Tous les Sujets de Zaïde accou-

coururent au rivage de la mer pour voir ce Prince victorieux ; les Vaisseaux de guerre parurent les premiers , on n'a jamais rien vu de plus effroyable : on avoit élevé sur les Mats & sur les Antennes de ces Navires les têtes de tous ceux qui avoient été tués dans le combat ; & les autres Bâtimens étoient chargés par monceaux des membres de ces misérables , car ce sont les trophées d'armes que ces peuples ont accoutumé d'ériger pour servir à la pompe de leurs triomphes. L'infortuné Roi de Tidor paroissoit chargé de chaînes sur le tillac du dernier Vaisseau. Cet illustre captif étoit tranquille, quoi-qu'il fût bien persuadé qu'il n'avoit à attendre de son cruel ennemi que la mort, ou une prison perpetuelle : il se le disoit souvent à lui-même, & n'en faisoit pas mistere à ceux qui le gardoient : mais dans le tems qu'il avoit le moins à esperer , les chaînes dont les charmes de sa sœur avoient lié le cœur d'un Portugais, rompirent les siennes , & lui redonnerent glorieusement la liberté & la Couronne.

Mole avoit une sœur unique appellée *Quixaire*, en faveur de laquelle la nature sembloit s'être épuisée ; on n'a jamais vu tant de charmes. Tout ce que le Ciel peut départir de graces à une mortelle, il l'avoit prodigué à cette Princesse. Il n'y avoit en elle rien de médiocre, ni du côté du corps ni du côté de l'esprit ; c'étoit en un mot une Princesse accom-

plie, auſſi étoit-elle l'admiration & le ſujet des vœux de tous les Rois ſes voiſins. Celui de Bachian, celui de Siam, & Zaïde lui-même le cruel ennemi de ſa Maiſon, en étoient ſi éperdûment épris, qu'ils lui avoient fait offrir fort ſouvent leurs Couronnes. Elle avoit même enflammé les plus diſtinguez de ſes Sujets, & quelques Etrangers, qui n'étoient point Princes; & n'oſant par cette raiſon eſperer de la rendre ſenſible, avoient pris le ſage parti d'étouffer leur paſſion, & de n'en faire confidence qu'aux arbres & aux fontaines. La Princeſſe, qui avoit de la pénétration, s'étoit apperçue de tous ceux qui l'aimoient; elle liſoit dans leurs yeux ce qui ſe paſſoit dans leur cœur; & quoiqu'elle ne ſentît rien pour aucun, bien loin de s'irriter d'une paſſion dont elle voyoit bien qu'ils n'étoient point maîtres, & voulant les attacher à ſes intérêts par ce nouveau lien, elle leur donnoit par ſes regards obligeans de ces ſortes d'eſpérances qui n'obligent à rien celles qui les font entrevoir, & qui ne laiſſent pas d'animer ceux que l'amour a enflammez. Il falut néanmoins que Quixaire aimât, ſon cœur n'étoit pas un rocher, pour demeurer éternellement inſenſible. Ce fut le jour qu'on célébre la Fête de S. Jean, que la glace de ce cœur endurci commença à ſe fondre. Comme ç'avoit été un pareil jour que les Portugais étoient entrez dans les Moluques, & qu'ils

qu'ils y avoient jetté les fondemens de la tyrannie que les Espagnols y établirent ensuite; c'étoit la coutume des Portugais pour célébrer cette journée, de faire une revue de toutes leurs forces dans la Ville de Tidor. Ruis Dias, qui avoit alors le commandement des troupes Portugaises, étoit d'une des plus illustres Maisons de Portugal : c'étoit un jeune guerrier bien fait, qui avoit de la bravoure & un véritable mérite ; jamais homme n'a eu tant de qualitez qu'il en avoit pour se faire aimer du beau sexe. Il mit dès le point du jour ses gens en bon ordre : & voulant faire éclater aux yeux de ces peuples la grandeur & la magnificence de son païs, il n'oublia rien pour venir à ses fins de ce côté-là ; jamais troupes n'ont été plus lestes. Pour lui, il prit des habits & des armes d'une beauté & d'une richesse extraordinaires. Son air & sa bonne mine n'avoient guéres besoin de ce relief, & l'on vid bien qu'il avoit en vue de faire voir dans cette occasion, qu'il n'étoit pas moins recommandable par lui-même que par la dignité dont il avoit été revêtu par son Souverain. Quixaire voulut voir cette revue ; & comme de son côté elle voulut faire voir à une nation qui met infiniment au-dessous d'elle tous les autres peuples de la terre, que les Moluquois n'étoient eu rien inferieurs aux Portugais, elle n'oublia rien chez elle de ce qui pouvoit augmenter ses charmes. Dias

parut

parut à la tête de ses Officiers & de ses Soldats, & il parut avec tant d'éclat, que la Princesse en fut éblouïe. Elle sentit même que le Portugais lui attachoit quelque chose de plus que de l'admiration ; elle sentit en un mot, qu'elle ne pouvoit plus se défendre de donner toute sa tendresse à un Etranger qui étoit du nombre de ceux qui l'adoroient, car elle l'avoit connu mille fois, quoi-qu'il n'eût osé jamais lui découvrir son feu, ni lui déclarer sa passion que d'une maniere indirecte. Ce que le mérite de Dias, ce que ses soins & ses assiduitez n'avoient pu faire depuis le tems qu'il étoit à Tidor, le lustre avec lequel il parut dans cette journée, le fit ; l'amour s'empara du cœur de Quixaire, & ce fut même avec tant de violence, qu'elle ne fut pas maitresse de le dissimuler un seul moment. Elle s'accusa de cruauté & d'ingratitude, elle se fit mille reproches d'avoir si longtems résisté : & ne gardant plus aucunes mesures, elle résolut de déclarer elle-même à Dias l'empire qu'il avoit sur son cœur. Si cette résolution fut promte, l'exécution ne le fut pas moins ; elle fit semblant, dès le lendemain, d'aller rendre visite à une de ses Tantes, appellée *Quixane*, chez qui le Général Portugais étoit logé. Elle prit si bien ses mesures, qu'elle le trouva seul avec sa Tante ; & ayant fait tomber la conversation sur une matiere sur laquelle elle avoit toûjours affecté de ne parler qu'avec la derniere

circonſpection, elle lui dit ſans détour, qu'elle avoit trouvé en lui tant de belles qualitez, & un mérite ſi extraordinaire, qu'elle étoit forcée de lui avouer, qu'il étoit le ſeul qui eût pu la rendre ſenſible. Cet aveu auquel Dias ne s'attendoit guéres fut accompagné de mille transports : & elle lui déclara qu'elle étoit ſi bien à lui, qu'elle avoit formé le deſſein d'abandonner ſa Religion pour ſuivre la ſienne. Oui, Dias, lui dit la Princeſſe amoureuſe, je vous préfere à pluſieurs grands Rois qui me recherchent avec des empreſſemens extraordinaires ; cependant n'abuſez pas de ma foibleſſe. Je vous donne un cœur que vous poſséderez éternellement ; mais avant que je puiſſe vous le donner en public, n'exigez rien de moi qui puiſſe donner atteinte à ma réputation, ni me rendre indigne de ma naiſſance qui me diſtingue des autres Princeſſes de la terre, puiſque je tire mon origine des Dieux. Dias depuis ce tems-là voyoit fort ſouvent Quixaire ; mais la Princeſſe ſe conduiſoit avec tant de ménagement, & avec tant de prudence, que peu de ſes Sujets s'aperçurent du deſſein qu'elle avoit formé dans ſon ame à l'égard de cet Etranger. Ces commencemens furent heureux, mais les ſuites en furent funeſtes.

Tandis que Dias & Quixaire goûtoient mille plaiſirs innocens, tandis qu'ils concertoient enſemble ſur les meſures qu'il y avoit à prendre pour en goûter

goûter de plus parfaits & de plus solides, la nouvelle de la défaite de Mole & de sa prison, se répandit dans Tidor. Quixaire en fut au désespoir, elle aimoit tendrement ce frere : & la réputation que ce Prince s'étoit acquise dans quelques actions lui avoit toûjours fait esperer qu'il vangeroit la mort de leur pere. Ces esperances furent entierement évanouies. Quixaire ne fait que verser des larmes, elle s'abandonne à sa douleur, ceux qui la veulent consoler aigrissent ses maux ; on ne sauroit bien representer l'affliction & l'abbatement de cette Princesse. Dias ne la vid pas ce jour-là. Dès que la nouvelle de la défaite du Roi de Tidor se fut répandue, il fit tenir un Conseil de guerre, où il fut occupé tout le jour ; & d'ailleurs il n'avoit pas cru qu'il dût d'abord s'aller opposer à des larmes qui étoient justes ; il falloit laisser passer le torrent, pour lui faire agréer les propositions qu'il avoit à lui faire, pour tâcher de la tirer de l'embarras où elle se trouvoit dans cette rencontre. Il ne la voyoit ordinairement que chez Quixane. Pour avoir un légitime prétexte de la voir dans le Palais Royal, il fait assembler dès le lendemain matin ses principaux Officiers ; il leur fait entendre, qu'il est d'une necessité absolue d'aller offrir toutes ses forces à la Princesse, & de concerter avec elle les moyens les plus promts & les plus efficaces, non seulement pour asûrer le Royaume de

son

ſon frere, mais pour tirer ce Prince des mains de ſon cruel vainqueur. Il fit avertir d'abord Quixaire de ſon deſſein. Quixaire répondit qu'elle l'attendoit; elle lui marqua l'heure, & fit venir auprès d'elle tout ce qu'il y avoit à la Cour de Dames diſtinguées, pour recevoir avec le plus de magnificence qu'il lui ſeroit poſſible cet Etranger généreux, qui offroit de la ſecourir dans une conjoncture ſi triſte; ce n'étoit pas là ſon unique vue. Dias ſe rend au Palais avec ſa ſuite, il eſt introduit dans la chambre de la Princeſſe, qui étoit occupée à eſſuïer ſes larmes, dont les traces paroiſſoient ſur ſon ſein & ſur ſon viſage. Mais comme le Soleil paroît beaucoup plus beau après une longue pluïe, il en fut de même des yeux de cette Princeſſe. Jamais Dias ne lui avoit trouvé tant de charmes; & il en fut ſi ébloui, qu'il ne ſut d'abord par où commencer ce qu'il avoit fait deſſein de lui dire. Il prit enfin la parole; & après lui avoir témoigné le déplaiſir que lui cauſoit la deſtinée du Roi ſon frere, il lui offrit ſon épée & ſa vie: tous les Officiers qu'il avoit amenez avec lui firent les mêmes proteſtations & les mêmes offres. L'Infante les remercia tous de la maniere du monde la plus obligeante: & pour donner occaſion à ſon Amant de l'entretenir en particulier, elle s'approcha de ces Officiers, lia une petite converſation avec eux; & les ayant louez adroitement l'un après l'autre,

l'autre, sur la générosité & la valeur de leur nation, & sur leurs qualitez personnelles ; elle les laissa avec les Dames qui étoient auprès d'elle, & se tourna enfin vers Dias. Ils se tirerent un peu à l'écart, & le Portugais ne fut pas longtems à parler. S'il eût plu aux Destins, dit-il, que j'eusse pu racheter en versant tout mon sang, les larmes que vous avez répandues, il n'y auroit point de bonheur égal au mien : mais ces larmes que je n'ai pu essuyer, ces larmes dont votre visage est encore baigné, me font appercevoir que je suis l'homme le plus infortuné qu'il y ait au monde ; car enfin elles me convainquent que vous n'avez aucune confiance en moi. Vous doutez, Quixaire, vous doutez, hélas ! ou de ma fidélité, ou de ma bravoure ; vous ne vous fussiez jamais abandonnée avec tant d'excès à votre douleur, si vous y eussiez compté tant soit peu. Cependant soyez-en convaincue : j'humilierai votre ennemi, quand toutes les forces de la Chine viendroient à se joindre pour le défendre ; je délivrerai le Roi de Tidor, il n'y a rien d'impossible à l'amour. Si ma vie ne vous étoit point chere, comme vous me l'avez témoigné mille fois, je serois déja aux mains avec le Prince barbare qui vous a fait verser tant de pleurs ; mais puisque vous voulez que je la conserve, & que d'ailleurs je ne saurois disposer de ces Officiers, ni de mes troupes, sans la permission du Vice-
Roi

Roi des Indes, attendez cette permiſſion, qui ne me ſera pas refusée, afin que je puiſſe agir en même tems, & par rapport à ma tendreſſe, & par rapport à mon devoir. Cependant il n'y a point d'obſtacles que je ne ſois prêt à ſurmonter. Il en alloit dire davantage, lorſque toute la Compagnie s'approcha. Ils changerent d'abord de converſation, dans laquelle la Princeſſe mêla fort ingénieuſement la réponſe qu'elle avoit préparée pour Dias; l'aſſûrant que puis-qu'il lui offroit ſon ſecours, elle n'avoit plus rien à craindre : je ferois tort à votre mérite, & à la réputation que vos armes vous ont acquiſe, ſi je ne regardois comme une choſe sûre la délivrance du Roi mon frere ; attendez les ordres du Vice-Roi. La nuit, qui a accoutumé de donner les meilleurs conſeils, parceque notre ame n'étant point divertie par la diverſité des objets que nos yeux lui preſentent durant le jour, agit avec plus de liberté dans le ſilence & dans les ténèbres ; la nuit, dis-je, fit prendre une réſolution à la Princeſſe, qui en même tems qu'elle flatoit ſon amour, lui faiſoit eſperer qu'elle ſe vangeroit hautement du Roi de Ternate. Il y avoit deux choſes qui empêchoient le mariage de Quixaire avec Dias ; l'une étoit la diverſité de Religion, l'autre une loi inviolable des Moluques, qui défendoit aux Princeſſes de ſe marier avec des étrangers. Elle crut que la conjoncture étoit favorable, pour faire

faire abolir ces coutumes ; & se prévalant de la consternation où étoient les peuples, elle forma le dessein de faire publier par tout le Royaume, que celui qui délivreroit son frere des mains du Roi de Ternate l'auroit en mariage, de quelque qualité, de quelque Religion, de quelque païs qu'il fût. Il n'est pas difficile de comprendre quelles étoient les vues de l'adroite Princesse. Elle ne douta point que ceux-là même qui étoient les plus intéressez à faire observer les lois du Royaume, n'admirassent son desintéressement ; & que ce ne fût Dias qui délivreroit le Roi de Tidor, les autres Rois de ces Iles lui semblant trop foibles pour oser même l'entreprendre. Le dessein qu'elle avoit projetté fut exécuté le jour suivant. Elle fit assembler les principaux de l'Ile : & après un long discours, qui roula sur les malheurs qui venoient d'arriver à son frere ; pour les faire cesser, elle fit glisser adroitement la résolution qu'elle avoit prise, leur insinuant en même tems que ce n'étoit qu'un expédient qu'elle leur proposoit, & qu'elle souhaitoit qu'on examinât. L'expédient fut goûté, il fut aplaudi ; en un mot la résolution fut publiée solemnellement, & le bruit de cette publication fut bien-tôt répandu dans toutes les Iles voisines.

On ne sauroit exprimer la joie qu'eurent de cette nouvelle le Roi de Siam & le Roi de Bachian, qui aimoient tous

A peine ces Ambaſſadeurs s'étoient-ils retirés, qu'il en arriva de la part du Roi de Ternate. Quixaire ne les vouloit point voir, mais ceux qui compoſoient le Conſeil de cette Princeſſe lui ayant repreſenté qu'il ne faloit jamais renvoyer des Ambaſſadeurs ſans ſçavoir ce qu'ils avoient à dire, & quelles propoſitions ils avoient à faire : ils furent admis à l'audiance, où ils s'expoſerent publiquement leurs ordres & le ſujet de leur Ambaſſade. Le Roi de Ternate, dirent ces Ambaſſadeurs, eſt l'un des plus puiſſans Princes de ces Iſles, vous ne l'ignorez pas, illuſtre Princeſſe. Ses conquêtes & ſes victoires lui ont acquis le titre de Grand & d'Invincible; mais ce ſont des titres qu'il foule aux piés, & le ſeul dont il ſe glorifie eſt celui d'être votre eſclave. Ce que les forces de tout le monde jointes enſemble n'euſſent pu faire, vous l'avez fait dans un ſeul moment en vous offrant pour récompenſe à celui qui procureroit la liberté du Roi votre frere. Zaïde, qui vous a toûjours adorée, benit la journée qui le fit triompher de Mole, puiſque c'eſt cet heureux triomphe qui lui permet d'aſpirer aujourd'hui au bonheur de vous poſſeder. Nous venons vous offrir la liberté du Roi de Tidor, incomparable Princeſſe, & en même tems la Couronne de Ternate. Quand cette Couronne ne ſeroit pas eſtimable par elle-même, les qualités éminentes de Zaïde l'égalent à l'empire de tout l'Univers.

Parlez, divine Princesse, ordonnez, disposez de tout, hâtez la joie des Sujets du Roi votre frere, redonnez le calme à son Royaume, & ne dédaignez pas un Sceptre que les plus grandes Reines de la terre se tiendroient honorées de porter. Tandis que les Ambassadeurs parloient, on voyoit bien à l'air de Quixaire qu'elle écoutoit avec impatience les éloges qu'on donnoit au Roi de Ternate, & qu'elle étoit irritée de ses offres. Je ne sai, répondit fiérement la Princesse, quels sont les sentimens que Zaïde a pour moi; mais je sai bien, & je souhaite même qu'on l'en informe, que je serai éternellement sa plus implacable ennemie. Je ne desire de vivre que pour me vanger de sa perfidie avec éclat; car enfin, s'imagine-t-il que je puisse jamais oublier avec quelle lâcheté, il ôta la vie au Prince qui m'avoit donné le jour? J'aurai assez vécu si les Dieux me vangent, & ils sont trop justes pour laisser long tems Zaïde impuni. Mole ne gémira pas long-tems dans les fers. Ce que le Roi de Ternate dit que toutes les forces de l'Univers unies ne sauroient faire, mes foibles mains le feront, il en doit être convaincu. Mais quoiqu'il en soit, ajouta-t-elle d'un air sévére, si vous aimez la vie ne me parlez plus de Zaïde le plus méchant & le plus indigne qui ait jamais porté une Couronne. Les Ambassadeurs se retirerent fort confus & fort surpris du courage de Quixaire.

Zaïde attendoit avec impatience la réponse de cette Princesse; & il fut tellement irrité lors-qu'il eut appris avec quel dédain ses offres avoient été rejettées, qu'il ne sut plus où il en étoit: métamorphosé dans un moment, son amour se changea en fureur; il ne pensa plus qu'à se vanger: & comme il ne pouvoit exercer sa vangeance sur cette Princesse, il fit charger de fers le Roi de Tidor; & fit entourer de tant de Gardes la prison où il ordonna qu'il fût enfermé, que la délivrance de cet infortuné Monarque paroissoit absolument impossible.

Tandis que le Roi de Siam & celui de Bachian se préparent à la guerre; tandis que les plus sages de Ternate appréhendant que la beauté de Quixaire ne leur soit aussi fatale que le fut autrefois celle d'Helène au plus grand & au plus florissant Royaume de l'Asie; tandis que ceux de Tidor craignent qu'on n'entreprenne en vain de délivrer leur Roi; un seul homme sans autres forces que celles de son courage & de son amour l'entreprend, & en vient heureusement à bout.

Il y avoit un jeune Seigneur à la Cour de Tidor appellé *Cuchiz Salama*: il étoit proche parent du Roi, & dans toutes les guerres précédentes il avoit fait voir une valeur & une intrépidité inconcevables. Il avoit été élevé dans la Maison Royale, & depuis sa plus tendre enfance

il étoit éperdûment amoureux de Quixaire. Quelque vif que fût son amour, il ne l'avoit pourtant jamais découvert; soit qu'il crût qu'il lui seroit inutile de se déclarer, ou que sa passion fût aussi respectueuse qu'elle étoit forte & violente. Il ne se donna même aucun mouvement en apparence, lorsqu'il vid que Quixaire avoit fait publier qu'elle donneroit publiquement la main à celui qui délivreroit le Roi son frere, de quelque qualité qu'il put être : cependant rempli d'esperance, & contant sur son intrépidité, il resolut de tenter une conquête à laquelle il n'eût jamais osé aspirer, & que la violence de son amour lui fit regarder comme fort facile. La résolution ne fut pas plutôt prise, qu'il se mit en devoir de l'executer; & comme son dessein étoit d'employer un stratagême pour faire réussir son entreprise, il n'eut pas besoin de grands préparatifs. Il ne fit qu'armer un petit Esquif; il s'y embarqua avec cinq soldats, dont il étoit assûré de la fidélité & de la bravoure: & il partit par un vent si favorable, qu'il aborda dans l'Ile à la pointe du jour. Il cacha son Esquif sur le rivage de la mer, & prit si bien ses mesures, qu'il arriva à Ternate le jour qu'on y tenoit le Marché; c'étoit là que le Roi de Tidor étoit enfermé si étroitement. Il se mêla avec les Marchands, & étant entré avec quelques petites emplettes dans une hôtellerie, il y mit le feu, tandis qu'un de ses gens

gens le mit dans une autre maison à l'une des extrémitez de la Ville. La matiere des maisons de ce païs-là fut fort favorable à son entreprise, car elles sont toutes de bois, & n'ont rien qui les défende contre les injures de l'air, que des feuilles de Palmier que l'on entrelasse ensemble pour les couvrir. Un petit vent souffloit du côté de la mer, à la faveur duquel toute la ville fut presque en flammes dans un moment. Tout le monde accourut pour repousser la violence du feu ; on n'a jamais vu un si grand desordre. Salama profitant de l'embarras où étoient les habitans de cette ville, retourne à son Esquif ; il fait battre une fausse allarme avec quatre ou cinq tambours qu'il avoit fait prendre dans ce dessein, & ayant poussé à force de rames son petit bâtiment du côté de la ville où étoit la prison du Roi de Tidor, il y fut porté sans que personne s'en apperçut. Il met pied à terre avec trois des siens, & arrive si à propos aux portes de la prison, qu'il les trouve dégarnies de Gardes ; parce-qu'ils étoient accourus les uns au feu, & les autres dans l'endroit où ils avoient oui sonner l'allarme. Il enfonça d'abord les portes, & trouva Mole courbé sous ses chaînes, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à être délivré dans ce moment là. Il ne sut s'il veilloit ou s'il dormoit ; & tout ce qu'il put dire dans sa surprise, fut de demander à Salama si Tidor étoit tout-à-fait

desolée. Je vous répondrai une autre fois là-dessus, lui dît Salama ; la seule chose que vous avez à faire pour le present, c'est de me suivre ; il n'est pas tems de s'entretenir de choses inutiles. Le Prince, qui ne pouvoit comprendre son bonheur, faisoit quelque difficulté de sortir de sa prison; mais Salama apprehendant de voir échouer son dessein, étoit au desespoir ; il ne put s'empêcher de le menacer : il lui dit même des paroles assez dures ; & prenant en même tems ses chaînes d'une main, & de l'autre son Cimeterre, il fit main basse sur tous ceux qui voulurent s'opposer à sa retraite dans la maison. Il fut rencontré dans les rues par des Soldats qui revenoient du feu : ces Soldats voulurent l'arrêter, mais s'étant fait jour avec son épée au travers de cette troupe, secondé seulement par ses trois hommes, il eut le moyen de gagner son Esquif, après avoir fait tomber à droite & à gauche tous ceux qui oserent lui résister : ce fut ainsi que la fortune se déclara pour l'entreprise la plus hardie qu'ait jamais projetté l'Amour. Ils ne furent pas plutôt dans l'Esquif, qu'ils se saisirent tous quatre des avirons ; & ayant vogué à force de rames, ils arriverent à Tidor avant que ceux de Ternate qui les suivoient de fort près les pussent joindre. A peine étoient ils arrivez, que le bruit de cette merveille se répandit dans l'Ile ; tout le monde accourut en foule, on n'entendit

d'abord

d'abord qu'acclamations par tout, & que cris de réjouissance : à peine pouvoit-on passer par les rues, à cause de l'affluence du peuple ; chacun vouloit voir l'infortuné & heureux Monarque que Salama venoit de délivrer. On ne peut se lasser de donner des louanges au Libérateur ; les Insulaires l'appellent leur sauveur & leur pere, le bouclier & l'épée de Tidor. Si le triomphe de Salama n'avoit pas la magnificence de ceux des Romains, on peut dire néanmoins qu'il avoit quelque chose de plus grand ; car enfin au lieu des chaînes des Rois captifs que les Empereurs faisoient porter en parade, Salama faisoit montre de celles de son Roi, que sa seule valeur, que sa seule intrépidité avoit brisées. Salama, qui pensoit à tout, avoit eu la précaution de prendre dans son Esquif un habit des plus riches & des plus superbes, afin d'ajoûter à son triomphe tout ce qui pouvoit être capable de rendre sensible le cœur de la Princesse. Du moment qu'il se vid hors de danger, & qu'il approcha de Tidor, il prit cet habit qui étoit d'un satin amarante & bleu. Son Turban étoit tout couvert de plumes, qui representoient l'Oiseau du Soleil ; l'habillement étoit à la Romaine, mais presque tout caché sous un manteau attaché sur l'epaule, avec une écharpe incarnate, amarante, & bleuë. Le Cimeterre avec lequel il s'étoit ouvert un passage dans les rues de Ternate, étoit atta-

ché à une chaîne d'or, au milieu de laquelle pendoit une Médaille, où étoit le portrait de la Princesse tenant des filets, où se venoient prendre une infinité de cœurs. Il portoit une de ses mains sur ce Cimeterre, & de l'autre il tenoit les chaînes du Roi qu'il n'avoit point encore détachées. Ce fut dans cet équipage que, suivi d'une foule innombrable de peuple, Salama arriva au Palais Royal, où Quixaire étoit à l'entrée pour l'attendre. Dès qu'il fut près de la Princesse, il se jetta à genoux. Madame, lui dit-il, voici le Roi votre frere que vous avez tiré de la prison de Ternate : sa délivrance est l'ouvrage de vos mains, car ce que j'ai fait n'a été que pour me rendre digne de la récompense que vous y avez attachée. L'Amour a eu pitié des peines que je souffre depuis si longtems ; peines d'autant plus cruelles sans doute, qu'il ne m'étoit pas permis de les découvrir : & j'ose dire que ce Dieu m'a fait justice en quelque maniere, en me choisissant pour rompre les fers du Roi de Tidor, puisque la passion que j'ai eu toute ma vie pour vous, a été aussi violente qu'elle a été respectueuse. Quixaire écouta Salama assez froidement : toute la réponse qu'elle lui fit, fut qu'on parleroit de ces choses en leur tems : après quoi elle embrassa son frere ; & lui ayant détaché ses chaînes, elle le conduisit sur son Trône, donnant autant de marques d'une joie feinte, qu'elle ressentoit de véri-

véritables douleurs dans son cœur. Les cérémonies de ce jour ne furent pas plutôt finies, que la Princesse se retira dans son appartement, où elle fit connoître qu'elle vouloit être seule. Ses femmes se retirerent, & ce fut alors qu'elle ouvrit la porte à des soupirs qui l'étouffoient, & à un torrent de larmes qu'elle avoit été contrainte de retenir pendant toute la journée. A ces soupirs, & à ces larmes, succéderent des plaintes ameres. O Dieux, disoit-elle, à quoi réservez-vous cette infortunée Princesse! Je vous ai fatiguées, Saintes Divinitez par mes vœux & par mes prieres; je vous ai offert mille sacrifices pour obtenir le retour du Roi mon frere, vous me l'avez accordé, mais hélas! c'est à une condition si dure, que je choisirois plutôt la mort que de consentir de ma vie à l'accomplir. Que Molé rentre dans son esclavage, que son ennemi s'empare de son Royaume, & que mes jours soient les plus infortunez ausquels une Princesse puisse être condamnée : pourvu que je ne sois point forcée à obéir à vos dures lois. Mais j'ai tort, Grands Dieux, de vous accuser; vous ne faites jamais rien d'injuste, je ne dois accuser que moi-même : oui, c'est moi-même qui me suis attirée tous mes maux; c'est moi même qui suis la cause de toutes mes infortunes. O Dias, le plus lâche de tous les hommes, ajoûta-t-elle, j'éprouve pour ma punition aujourd'hui, que tous les hommes

hommes sont vains & trompeurs & que ceux de ton orgueilleuse nation le sont infiniment plus que les autres. Les larmes arrêterent ses plaintes : & à force de pleurer, elle sentit appesantir ses paupieres ; & comme elle étoit accablée de douleur & de lassitude, elle s'endormit. Ce repos répara ses charmes, & dans le tems qu'elle commençoit à s'éveiller, elle vid entrer le Roi dans sa chambre. Elle fut obligée ce jour-là, & les deux suivans, de se contraindre de la maniere du monde la plus cruelle : car enfin ce ne furent que festins, que divertissemens, que réjouissances publiques. Salama cependant n'oublioit rien pour porter la Princesse à lui accorder la recompense qu'elle avoit promise à celui qui délivreroit son frere, le Roi & toute la Cour favorisoient ses prétentions. Quixaire, qui vouloit gagner du tems, alleguoit de petites excuses ; mais elle se vid si pressée, qu'elle résolut de voir Dias, & de le voir le plutôt que la chose seroit possible. Quixane sa Tante lui en donna le moyen : elle se rendit le quatriéme jour chez elle, où se trouva Dias avec un de ses neveux, à qui il avoit découvert son amour ; car ayant besoin d'un confident, il n'en avoit pas choisi d'autre, & naturellement il ne pouvoit mieux s'adresser. Quixane & Roque Peynére, c'étoit le nom du neveu, se retirerent à part. Quixaire & Dias furent long-tems seuls sans parler : mais enfin la Princesse après quelques soupirs
rompit

rompit le silence. Si tout le monde vous connoissoit, Dias, comme je vous connois à present, dit Quixaire d'un air qui marquoit son dépit, ce seroit en vain que vous feriez parade de votre bravoure. J'éprouve qu'elle n'est qu'un fantôme, & que vous ne possedez qu'une ombre de cette véritable valeur qui doit être le partage des hommes de guerre. Le péril qu'il y a eu à délivrer le Roi de Tidor vous a fait peur; & vous avez mieux aimé renoncer à la possession d'une Princesse qui avoit eu la foiblesse de vous donner son cœur; ou pour mieux dire, vous avez mieux aimé renoncer à une gloire qui eût immortalisé votre nom, que de vous exposer aux risques qu'il y avoit à courir dans cette entreprise. Mais je me trompe, Dias, & je vous fais tort à cet égard, vous avez affronté la mort trop souvent, vous avez exposé votre vie en trop de rencontres pour douter de votre courage. Non, Dias, je n'en doute point, & c'est l'excès de ma douleur, c'est mon desespoir qui m'ont arraché ces paroles: je ne dois me plaindre que de votre froideur & de votre indifference; vous ne m'avez pas assez aimée pour aller tenter la délivrance de mon frere: la récompense qui étoit promise à celui qui romproit ses fers, vous a paru trop peu de chose pour aller exposer vos jours. Cependant je m'étois flattée que j'avois pu vous attendrir, vous m'en aviez flattée vous-même: mais tous vos transports,

ports, toutes vos protestations, tous vos sermens, ne servent aujourd'hui qu'à me confirmer que vous êtes le plus ingrat & le plus infidèle de tous les hommes. Hélas! je m'étois imaginée, ajouta douloureusement la Princesse, que votre cœur étoit si enflâmé, qu'il eût pu rallumer les feux de votre fameux Mont Etna; quand par un prodige qui n'est pas peut-être impossible, un vent impetueux de Midi en pousseroit toutes les flâmes au delà de l'Occean: mais je me vois bien éloignée de ma pensée, votre cœur est pour moi tout de glace, & je connois bien que vous vous êtes fait un plaisir de tromper une Princesse infortunée qui vous avoit accordé toute sa tendresse. Diás à ces dernieres paroles ne put s'empêcher d'interrompre Quixaire. Si je voulois me défendre, injuste Princesse, lui répondit-il, en mettant un genou à terre, je vous supplierois de vous ressouvenir de l'offre que je vous fis d'executer aveuglément vos ordres, sans attendre ceux de mon Souverain; & du commandement que vous me fîtes en même tems d'attendre ces ordres, & les forces qu'il étoit de la prudence d'assembler avant que d'aller combattre votre redoutable ennemi. Je pourrois ajouter à cela, qu'il eût été bien difficile de prévoir que la fortune eût favorisé l'entreprise la plus téméraire dont on ait jamais entendu parler, & qui ne pouvoit monter que dans l'esprit du plus audacieux

de

de tous les hommes. Mais je ne veux point me justifier. Je suis coupable, puisque j'ai le malheur de vous déplaire ; & je voi bien que je ne mérite plus de voir le jour. Percez donc, Princesse, percez ce cœur qui vous a déplu, ajouta-t-il en lui presentant son épée : Si vous ne daignez pas le faire, je le percerai moi-même de mes propres mains : Si ces mains n'ont pas été assez hardies pour oser verser le sang de vos ennemis, elles le vont devenir aujourd'hui pour répandre le mien, & m'arracher une vie qui m'est odieuse, puisque j'ai le malheur d'être haï de vous. Il commençoit déja à tourner la pointe de son épée contre son estomac, mais Quixaire lui retint la main. Non, Dias, lui dit-elle, votre vie m'est nécessaire ; ce n'est pas votre mort que je demande. Elle le releva en même tems, & le prenant par la main, elle fit asseoir auprès d'elle. Je vous demande pardon, dit-elle, je me suis un peu trop oubliée ; mais c'est à ma douleur que vous devez vous en prendre, & non à une Princesse infortunée, & qui n'est telle, que parce qu'elle vous aime. Après mille excuses de cette nature, qui marquoient toute la véhémence de son amour, elle lui fit un recit des poursuites que Salama faisoit pour l'obliger à exécuter la promesse de choisir pour époux celui qui délivreroit le Roi son frere. Ce Prince & toute la Cour, continua-t-elle, s'intéressent pour lui avec les

les derniers empressemens ; il n'y a rien qu'ils ne mettent en œuvre pour conclure un mariage auquel je ne consentirai jamais. Il n'y a que vous, ajoûta-t-elle en le regardant avec des yeux qui marquoient une espèce de desespoir : il n'y a que vous, Dias, qui me puissiez délivrer d'une si cruelle poursuite : il n'y a que vous qui y ayez interêt ; & ce n'est que de vous en un mot que j'attens la vie ou la mort. Dias dans les transports de sa joie lui promit tout. Cependant il ne fut pas si promt à exécuter sa promesse qu'il l'avoit été à la faire. Lors-qu'il vint à faire réflexion, qu'il ne pouvoit se défaire de Salama sans commettre le plus lâche de tous les crimes, soit qu'il le fît par lui même, ou par quelque autre : Lors-qu'il vint à considerer, qu'il ne pouvoit que s'attirer la haine & le mépris du Roi de Tidor, qu'exposer sa propre nation à l'aversion d'un peuple qu'il étoit de l'intérêt de son Maître de ménager, sans s'attirer même un juste supplice : Lors-qu'il vint à faire attention, qu'il ne pouvoit sans se deshonorer toute sa vie, se souiller par une action aussi indigne, que celle de Salama étoit grande & digne d'admiration ; il vid bien qu'il avoit donné trop à son amour & à la reconnoissance qu'il devoit à la tendresse de Quixaire. Il se repentit de sa promesse précipitée ; & indéterminé s'il écouteroit plutôt la voix de sa passion que celle de son devoir, il se deman-

da

da du tems à soi-même, & fut à cet égard dans une inaction qui desesperoit la Princesse. Salama, cependant ne s'endormoit point; il n'oublioit rien pour venir à ses fins: & il avoit si bien réussi, que Quixaire ne pouvoit presque plus se défendre de lui accorder sa main.

Il seroit difficile de décrire l'état où étoit cette Princesse. Elle avoit caché sa douleur en quelque maniere jusqu'alors, mais elle n'en étoit plus maitresse. L'unique parti qu'elle avoit à prendre, étoit de fuir le jour & la compagnie; ce fut aussi celui qu'elle prit. Elle feignit pendant quelques jours d'être incommodée, & demeura renfermée dans son appartement; & si pendant ce tems-là elle se fit voir quelquefois en public, ce ne fut que pour convaincre toute la Cour par une véritable tristesse qui étoit peinte sur son visage, que sa retraite n'étoit point affectée.

Cependant, Dias n'avoit garde de se mettre en devoir d'effectuer ce qu'il avoit promis à Quixaire, qui étoit dans des inquiétudes mortelles. Un jour que le Roi avoit extrêmement pressé cette triste & affligée Princesse, jusques-là qu'il lui avoit dit sans détour, qu'il l'obligeroit à faire par force ce qu'elle refusoit de faire de bonne grace: ce jour-là, dis-je, Quixaire, qui ne savoit plus quelle voie prendre pour détourner un coup qu'elle regardoit comme le plus grand malheur qui lui pût jamais arriver; sor-

tit avec quelques-unes de ses filles, & fit une partie de promenade. Son dessein étoit de rencontrer Dias, de lui découvrir l'extrémité où elle se voyoit réduite, & de l'accabler de reproches. La fortune, qui tramoit la perte de Dias, ne permit pas que Quixaire le rencontrât. Mais la Princesse rencontra Peynére, c'étoit le neveu de l'Espagnol, qui étoit de la confidence, comme je l'ai dit. Elle le fit appeller du moment qu'elle l'apperçut, & lui demanda où étoit Dias. Peynére lui répondit, qu'il s'étoit allé promener dans un Fort qui étoit au bout de l'Isle, pour y ordonner quelques Ouvrages; & il ajouta en même tems, que si elle le jugeoit capable de lui rendre quelque service, il feroit aussi promt à le faire que le pourroit faire son Oncle. Hélas! lui dit Quixaire, ce n'est pas me dire grand chose; je ne laisse pas néanmoins de vous remercier de vos offres, je vous en suis très-obligée. Cette réponse rendit Peynére assez hardi pour oser lui faire entrevoir qu'il étoit du nombre de ceux qui l'adoroient. C'étoit un jeune homme qui n'étoit point mal fait, qui étoit brave & entreprenant, mais plein de vanité & de présomption, & qui avoit autant de mauvaises qualitez que Dias avoit de générosité & de grandeur d'ame. Il aimoit éperdument Quixaire, quoiqu'il ne l'eût jamais declaré; & rien ne lui eût paru difficile si Quixaire l'eût voulu employer, lui eût-elle ordonné

donné de commettre le plus horrible de tous les crimes.

On sera surpris, je m'assure, que cette Princesse eût pu charmer des Espagnols, car je ne doute pas qu'on ne s'imagine que Quixaire étant née dans les Moluques, qui sont directement sous l'Equinoxe, ce ne fût une beauté Ethiopienne, peu capable par conséquent de piquer des Européens. Ceux qui pourroient être dans cette pensée se tromperoient. J'avoue que ceux qui habitent les Isles sont noirs, parce qu'ils sont continuellement exposés aux ardeurs du Soleil, qu'ils ne prennent point soin d'éviter; mais ils ne naissent pas de cette couleur, j'en crois là-dessus ceux qui nous ont décrit ces pays, & qui nous assurent qu'il y a des femmes qui sont très-blanches, & qu'elles le sont toûjours lorsqu'elles prennent les précautions nécessaires pour conserver leur teint. Leurs cheveux sont de la même couleur de l'or qu'on nous apporte de leurs contrées. Elles en tressent une partie, où elles entrelassent des fleurs & des palmes; & laissent flotter le reste, ce qui en rehausse beaucoup l'éclat. Elles se parent magnifiquement; leur habillement est à la Persane, ordinairement enrichi de Pierreries & de grandes chaînes de perles, dont ces Pays sont extrêmement abondans. Cette digression étoit nécessaire pour faire voir que la beauté de cette Princesse n'étoit pas une beauté en idée, que ses charmes

étoient réels, & qu'ils étoient même de notre goût, qui ne s'accommode pas d'une beauté purement Ameriquaine.

Quixaire étant belle comme elle étoit, ce n'est pas une chose fort surprenante que Peynère la voyant souvent se fût laissé prendre à ses charmes. Il n'avoit osé découvrir le feu qu'il nourrissoit dans son cœur, je l'ai déja dit ; il s'imaginoit avec raison qu'il l'eût découvert fort inutilement ; il savoit que la Princesse aimoit Dias, le silence étoit le seul parti qu'il avoit à prendre, & qu'il prit aussi jusqu'alors. Mais voyant Quixaire irritée contre Dias, il se prévalut de l'occasion, qui certainement étoit favorable ; il crut qu'elle écouteroit par dépit une déclaration qui l'eût offensée dans toute autre rencontre ; & pour venir plus sûrement à ses fins, il lui fit un portrait de Dias qui frappa un si grand coup dans le cœur de l'aveugle Princesse, qu'elle sentit dans ce moment-là que cet Amant digne d'un meilleur destin, s'étoit rendu tout-à fait indigne de son affection & de sa tendresse. Vous vous imaginiez, Divine Princesse, lui dit en souriant le lâche Peynère, vous vous imaginiez que Dias vous aimoit véritablement ; j'étois bien convaincu du contraire, vous le voyez aujourd'hui de vos propres yeux. Oui, je savois, adorable Quixaire, qu'il ne vous aimoit point ; mais, ajouta-t-il, qui eût jamais osé entreprendre de vous desabuser ?

J'ai mille fois détesté son ingratitude & sa perfidie, j'ai gémi mille fois de votre crédulité : Mais n'est-il pas vrai que si j'eusse pris la liberté de vous en toucher quelque chose, avant que vous fussiez convaincue qu'il vous trahissoit, vous m'eussiez pris moi-même pour un ingrat & pour un perfide ? J'atteste les Dieux que vous adorez que j'ai en horreur sa lâcheté, que j'ai changé en une véritable haine l'affection que le sang m'obligeoit d'avoir pour lui ; oui, je les atteste ces Dieux immortels, que toutes les fois que je me suis vu obligé de vous porter les feintes assurances de sa fidélité, j'eusse plutôt choisi la mort que d'être l'instrument d'une si noire trahison ; mais je me fusse puni moi-même, puisque je me fusse privé pour toûjours de voir vos beaux yeux. Que pouvez-vous desormais attendre d'un homme que tant de bienfaits dont vous l'avez comblé n'ont pu attendrir ; d'un homme que toute la tendresse que vous lui avez témoignée n'a paru encore attacher à vous : Je sais bien ce qu'il répondra, si vous lui faites de nouveaux reproches. Il vous alléguera sa Religion, il vous alléguera sa conscience, il vous alléguera les ménagemens qu'il doit avoir pour son Maître. Ah ! Princesse, s'écria le Perfide Peynére, que c'est aimer foiblement lorsqu'on peut écouter d'autres lois que celles de l'Amour ! Pour moi, soyez-en persuadée, depuis le

le moment que je vous adore, je vous ai ſacrifié & ma Religion & mon Roi : & s'il ne s'agiſſoit, pour avoir quelque place dans votre cœur, que de vous ſacrifier Salama, que de vous ſacrifier Dias, ce fer que je porte à mon côté auroit bien-tôt envoyé ces ames lâches peupler le Royaume des Ombres. Le deſeſpoir où étoit la Princeſſe fit qu'elle écouta Peynére tranquillement. Il eſt vrai qu'elle n'accepta pas l'offre qu'il lui fit, mais elle ne lui défendit point de tremper ſes mains parricides dans le ſang du malheureux Dias. Peynére continua pendant quelques jours à lui tenir des diſcours ſemblables. Quixaire ne répondit jamais poſitivement. Mais Peynére, qui voyoit bien d'un côté que la Princeſſe étoit convaincue que Dias ne l'aimoit point ; & qui concluoit d'un autre qu'il ne pouvoit manquer de ſe faire aimer dès que Dias & Salama ne ſeroient plus ; Peynére, le dénaturé Peynére, forma la lâche réſolution de les maſſacrer tous deux de ſes propres mains.

Tandis que le neveu de Dias prenoit des meſures pour executer le projet horrible qu'il avoit médité dans ſon cœur, Salama mettoit tout en uſage pour découvrir quelle étoit la cauſe des inquiétudes de la Princeſſe. Il s'apperçut bien-tôt qu'elle avoit de l'affection pour Dias; & il n'en fallut pas davantage pour ſe convaincre que Dias étoit le ſeul obſta-

cle

cle qui s'opposoit à son bonheur. Il ne se rebuta pas néanmoins; & comme il étoit autorisé en quelque maniere à prendre des libertés qu'un simple Amant n'auroit osé prendre, il résolut d'entrer de nuit dans l'appartement de Quixaire. Il gagna une des filles qui la servoit qui le cacha dans le Palais: & une nuit qu'il savoit bien qu'elle étoit seule, il entra hardiment dans sa chambre & se jetta à ses genoux. Quixaire fut extrêmement allarmée; elle cria, elle versa des larmes, elle lui reprocha sa témérité; elle se mit en état de se défendre, croyant que Salama en vouloit venir à quelque violence. Salama resta immobile & dans le silence; mais après que la Princesse eut achevé de parler & de se plaindre, il prit la parole. J'avoue, lui dit-il d'un air soumis, j'avoue, illustre Princesse, que mon entreprise est indiscrette; mais ne vous en allarmez point, je ne sortirai jamais du respect que je vous dois. Ecoutez un moment un malheureux, & punissez-le dans la suite si ce qu'il vous dira vous offense, il subira le coup de son destin sans murmurer, quelque rigoureux qu'il puisse être. Vous le savez, Divine Quixaire, vous ne fuyez le jour que pour me fuir; votre retraite est une retraite affectée; & ce n'est que dans le dessein de m'éviter que vous évitez depuis quelque tems tout le monde. Les Dieux, continua-t-il, qui savent ce que vous leur avez promis, approuveront

ront ma témérité ; ce sont eux qui me l'ont inspirée, & qui consentent bien que j'aie employé cette supercherie innocente, pour vous faire ressouvenir de ce que vous avez oublié sans doute, que je suis cet heureux, mais en même tems cet infortuné Salama, qui par leur assistance & la force de mon amour ai délivré le Roi votre frere. Je n'en dirai pas davantage, je suis prêt maintenant à me bannir pour jamais de votre presence, si vous me demandez ce sacrifice. Prononcez l'arrêt, adorable Princesse, j'obéirai ; je ne me presenterai de ma vie devant vos yeux, j'irai chercher la mort, les Dieux ne me la refuseront point, trop heureux en mourant de vous rendre heureuse, car je ne puis plus ignorer que ce n'est que ma mort qui pourra calmer dans votre cœur l'affreuse tempête qui l'agite. Salama acheva ces paroles en versant un torrent de larmes ; & il s'alloit relever pour sortir de la chambre lorsque Quixaire s'approchant de l'endroit où il étoit encore à genoux, le releva elle-même. Salama, lui dit-elle, en l'embrassant, & faisant de son côté couler quelques larmes : Salama, vous m'avez vaincue, je ne saurois plus résister à vos soumissions & à votre amour; je reconnois enfin que je ne saurois sans la derniere des ingratitudes vous refuser un cœur & une main dont vous vous êtes rendu si digne. Ce cœur & cette main sont à vous, vous pouvez me quitter

quitter dans cette assurance. Lorsque le fils de Priam sortit des Ports de la Gréce, glorieux de la conquête de la plus grande beauté qu'il y eût au monde, il ne ressentit point une joie semblable à celle que ressentit Salama ; il n'est pas difficile de concevoir quel dut être son ravissement : mais laissons pour un moment cet Amant heureux.

Peynére, qui ne pouvoit rien savoir de ce qui venoit de se passer, disposoit toutes choses pour faire voir à la Princesse que rien ne lui étoit difficile lorsqu'il s'agissoit de lui plaire. Il affecta pendant quelques jours de ne la point voir, parce qu'il ne vouloit se presenter à elle qu'en lui donnant des preuves certaines que son obéissance & son amour n'avoient point de bornes. Son projet étoit difficile,il n'étoit pas moins dangereux ; mais il prit de si justes mesures, que qui que ce soit ne pouvoit le soupçonner de l'action la plus détestable dont un homme puisse être capable. Le triste jour qu'il avoit choisi pour executer son noir parricide, il s'en alla dans un Fort qui étoit à l'autre bout de l'Isle, & qui n'étoit éloigné de la Ville que de deux lieues. Il demeura là tout le jour, & aussi tranquille qu'il l'eût jamais été, sans sentir le moindre remords : il se divertit avec les Officiers jusqu'à la nuit. L'heure d'executer son infame complot s'approchoit. Il feignit une petite indisposition, se retira dans sa chambre, & se

se mit au lit. Les Valets qui l'avoient couché se retirerent; il se leva quelques momens après: & étant sorti par une fausse porte dont il avoit la clef, il s'en alla droit à la Ville, où il arriva un peu après minuit. La maison de Dias ayant de fausses portes, il ne lui fut pas difficile d'y entrer. Il se cacha dans un petit cabinet; & lorsqu'il crut que tout dormoit profondément, il entra dans la chambre de Dias; s'approcha de son lit, & l'ayant trouvé enseveli dans le sommeil, il lui enfonça coup sur coup deux ou trois fois un poignard dans le sein. Ce fut ainsi que finit ses jours cet homme si digne d'un meilleur destin. Le lâche Peynére, contre son intention, lui rendit un très-bon office; car il n'eût jamais survécu un moment au bonheur de Salama, qui devoit être enfin l'époux de Quixaire. Dias mourut sans avoir poussé un seul cri. Peynére se retira dès qu'il eut vû l'effet de son coup; & étant arrivé au Fort, il se remit dans son lit sans avoir été apperçu de personne. La nouvelle de la mort tragique de Dias fut bien-tôt répandue; on la sçut au Fort dès le lendemain de grand matin. Peynére parut en être au desespoir; il se leve, il court à la Ville, il pleure sur le corps de son oncle, il jure qu'il mettra tout en œuvre pour découvrir les assassins; il fait arrêter tous les Domestiques, il fait donner la torture à quelques-uns; il menace le ciel & la terre, il est tout en-

enflammé de furie : Peynére fit en un mot tout ce que peut inſpirer le reſſentiment & la vengeance, ou une véritable douleur.

Trois ou quatre jours ſe paſſerent ſans que Peynére allât au Palais. Il avoit réſolu de n'y point aller, qu'il n'eût fait de Salama ce qu'il avoit fait de Dias ; mais y ayant trouvé des difficultez qu'il n'avoit pas prévues, il crut qu'il ne devoit pas attendre davantage à faire ſavoir à la Princeſſe de quelle maniere il s'y étoit pris pour exécuter cette barbare Tragédie. Il vouloit l'aſſurer en même tems, qu'il la délivreroit bien-tôt de Salama ; mais lors-qu'il alloit entrer dans l'appartement de Quixaire, Salama & lui ſe rencontrerent. Peynére crut qu'il ne devoit pas laiſſer échaper une occaſion qui lui paroiſſoit ſi favorable pour ſe délivrer d'un ſecond concurrent, qui ne lui faiſoit guéres moins d'ombrage que Dias lui en avoit fait. Il mit d'abord l'épée à la main, croyant pouvoir lui porter un coup qu'il n'auroit pas le tems de parer : Mais Salama, qui avoit quelque preſſentiment du deſſein de Peynére, fut ſi bien ſur ſes gardes, qu'il ſe vit en défenſe auſſi-tôt que l'Eſpagnol fut en état de l'attaquer. Le combat fut court & vigoureux. Salama reçut deux ou trois coups, qui ne firent que lui effleurer la peau ; mais il en porta un ſi furieux à Peynére, qu'il l'abbattit mort à ſes pieds. Tout le Palais accourut

au lieu où venoit de se donner ce combat : & tandis que les uns fuïoient ou crioient, selon qu'ils étoient plus ou moins effrayez, ou intéressez dans cette affaire; Salama entra dans la chambre de Quixaire, qui apprit avec bien plus de joie la mort de Peynére, qu'elle n'avoit appris celle de Dias, dont elle plaignoit le sort dans son cœur, tout ingrat qu'elle le croyoit encore. Salama par ordre de la Princesse, se retira dans un Fort dont il étoit Gouverneur. Quelques jours après, de l'aveu du Roi & de tout le peuple, il épousa solemnellement la Princesse; & Mole étant mort enfin, Salama fut élu Roi de Tidor.

Du goût & de l'humeur dont je vous connois, vous détestez le lâche Peynére, vous plaignez l'infortuné Dias, & vous êtes ravie que Salama ait été heureux, mais j'en suis convaincu Alcidiane; vous n'êtes pas tout-à-fait contente de Quixaire. Il y a en effet dans cette Princesse quelque chose qui ne plaît pas trop. Il semble qu'ayant les perfections qu'on lui attribue, elle s'abandonna trop à l'amour & à la vengeance, & que dans les divers mouvemens qui l'agiterent tour à tour, elle fit paroître une foiblesse qui ne convient pas à une Héroïne. Convenons-en pourtant, Alcidiane; elle se trouva dans une terrible situation, aimant aussi fortement qu'elle aimoit, & se croyant en même tems méprisée. Il n'y a pas dans ces occasions d'Héroïne qui

qui tienne, on se dérange quelquefois à moins. Pour Salama, il n'y a qui que ce soit, je m'assure, qui ne le croie digne de son bonheur; & s'il n'en eût pas coûté la vie à Dias, on le verroit avec beaucoup de satisfaction sur le Trône de Tidor, & entre les bras de sa Princesse. Avouez-le, divine Alcidiane; Salama méritoit sans doute que Quixaire récompensât & sa grande action & sa constance: mais avouez aussi, qu'il y a des Amans du caractere de Salama qui sont plus malheureux que cet Insulaire.

Oui, vous en connoissez qui peuvent en constance,
En tendresse, en bravoure, égaler Salama:
Ils sont pourtant sans récompense;
Tous n'ont pas le bonheur qu'il a.





L'AMANT LIBERAL.



TRistes & déplorables ruines de la malheureuse Nicosie! tristes & lamentables masures que je voi teintes encore du sang de vos vaillans, mais infortunez défenseurs! Hélas! si vous étiez capables de quelque sentiment, nous pourrions déplorer ensemble nos infortunes:&peut-être trouverions-nous en cela du soulagement, car enfin il y a quelque espece de consolation à n'être pas tous seuls malheureux, & à voir nos disgraces partagées. Tours, qui n'êtes qu'à demi abbattues, vous avez encore quelque esperance d'être relevées un jour: mais pour moi, je ne dois m'attendre qu'aux plus cruelles destinées; mes malheurs sont d'une telle nature qu'ils ne sauroient être changés. Le passé ne m'est qu'un triste garant pour l'avenir, que je dois être infortuné toute ma vie.

Telles étoient les plaintes que faisoit un Esclave Chrétien, en jettant les yeux

fur les murailles renversées de Nicofie, dont les Infidéles s'étoient rendus maîtres. Il comparoit fa deftinée à celle de cette Ville infortunée ; & s'adreffant à ces mafures comme fi elles euffent été capables de l'entendre, il marquoit qu'il étoit véritablement affligé, car les affligez s'égarent dans l'excès de leurs douleurs, & ne favent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils difent.

Tandis que Richard pouffoit ces plaintes, c'eft aïnfi que s'appelloit l'Efclave; un jeune Turc de fort bonne mine, propre & très bien fait dans fa taille, fortit tout d'un coup d'un Pavillon, car il y en avoit alors quatre qui étoient dreffez en pleine campagne. Je fuis convaincu, lui dit d'abord le jeune Mahometan en s'aprochant de lui, que tu ne t'es tranfporté en ces lieux que pour t'entretenir fans témoins de ces penfées triftes & lugubres qui t'agitent continuellement. Je te le confeffe, répondit Richard, mais tout cela ne me fert de rien. Je ne trouve nulle part aucun foulagement à mes maux, & ces ruines où j'ai prefentement ma vue attachée ne font que les accroître bien loin de les diminuer. Tu parles des ruines de Nicofie, ajouta le Turc : en effet, de quelles ruines pourrois-tu parler, puifqu'il n'y a que celles-là qui foient prefentes à nos yeux. Certainement elles font affreufes, & rien fans doute n'eft plus lamentable. Qui a vu il n'y a que deux ans cette fameufe & riche Ifle de

Chipre;

Chypre ; qui a vu ses habitans qui étoient si heureux, dont la vie étoit si douce & si tranquille ; qui a vu l'abondance de toutes choses qui régnoit au milieu d'eux ; & qui les voit aujourd'hui bannis, dispersez, errans, ou chargez de fers, ne peut s'empêcher de soupirer ; car enfin, on n'a guéres vu de plus pitoyable métamorphose. Mais ne parlons plus de ces calamitez trop capables de nous attendrir, puisque nous n'y pouvons apporter aucun changement. Parlons de tes infortunes ; & tâchons, s'il est possible, d'y trouver quelque remede. Ce n'est que dans cette vûe que je te conjure de ne m'en faire plus un mystere. Découvre-moi tes maux. Tu me dois cette confidence pour répondre à l'affection que je t'ai si souvent témoignée, & de la sincerité de laquelle je me flatte que tu ne doutes point. Te cacherois-tu éternellement à un Compatriote qui t'aime, & qui ne s'est fait aucune peine de se découvrir entierement à toi ? Je veux bien croire que l'état où tu te vois réduit peut avoir produit ta tristesse, comme tu sembles me l'avoir voulu insinuer plus d'une fois. Mais cette tristesse est trop excessive ; il y a quelque chose de plus. Car outre qu'il n'appartient pas aux grandes ames de se laisser entierement abbattre à ces sortes de malheurs, je vois que tu n'es pas dans l'impuissance de te racheter. Tu ne te vois pas renfermé dans les Tours de la Mer noire, comme

comme ces Esclaves qui ne peuvent jamais recouvrer leur liberté, ou qui ne la recouvrent qu'avec des peines infinies. Il t'est permis d'esperer d'être libre un jour, & il ne tiendra même qu'à toi de l'être. Ainsi, je conclus que tes maux ont une autre cause que ton esclavage : je te conjure donc encore une fois de m'ouvrir ton cœur aujourd'hui. Je t'offre tout ce que je puis, tout ce que je possede, tout ce qui peut dépendre de moi. Peut-être que la Providence ne m'a fait prendre l'habit & le Turban que j'abhorre, que pour te tirer de tes détresses.

Tu sais, Richard, que mon Maître est le Cadi de cette Ville. Tu connois son pouvoir, & ce que je puis auprès de lui. Tu n'ignores pas d'ailleurs le desir ardent que j'ai d'abandonner une Religion que je ne professe qu'exterieurement, & dans laquelle je ne suis engagé que par un cruel effet de ma destinée ; ayant été arraché dès mon enfance de celle où j'avois eu le bonheur de naître, & dans laquelle je prétens mourir. Ce n'est rien que la vie du corps quand on peut en la perdant sauver son ame, dût-on souffrir mille & mille morts & les plus horribles supplices. C'est l'aveu que je t'ai souvent fait, & c'est un aveu dans lequel je persiste. Je ne te repete ceci que pour te convaincre que tu dois te confier en moi : & comme un malade pour être guéri ne doit point cacher son mal à son Medecin, tu ne dois

dois plus me cacher celui qui t'accable. Parle Richard, c'est avoir trop longtems gardé le silence : & sois persuadé qu'il n'y aura rien que je ne mette en œuvre pour t'en délivrer. Je le puis par l'ascendant que j'ai sur l'esprit du Cadi mon Maître, & je le dois par le double lien qui nous doit unir ; car nous avons une même foi, & un même lieu nous a donné la naissance.

Richard l'écoutoit sans dire mot ; & voiant que ses raisons & la nécessité l'obligeoient à répondre, il le fit en ces termes : Mon cher Mahamut, c'est ainsi que se nommoit le Turc, tu connois mes maux, je le voi bien ; mais si cette connoissance te pouvoit donner les moyens d'y remédier, je regarderois mon esclavage comme un grand bonheur, & ne changerois pas cette disgrace pour la plus grande fortune du monde. Mais hélas ! ces maux sont si grands, qu'il ne se trouvera jamais personne qui y puisse apporter le moindre soulagement, bien loin d'y pouvoir apporter du remède. Je te les découvrirai pour t'en convaincre, & je le ferai en aussi peu de paroles qu'il me sera possible. Cependant, avant que d'entrer dans ce triste détail, je voudrois bien savoir pour quel sujet Azam Bacha, mon maître, a fait planter ces Pavillons en cette campagne, avant que d'entrer dans Nicosie, où il vient pour faire les fonctions de Bacha. Je te satisferai en peu de mots, répondit

dit Mahamut : C'eſt une coutume parmi les Turcs,que ceux qui ſont nommez Bachas des Provinces, n'entrent jamais dans la ville où ils doivent faire leur réſidence, que leur Prédeceſſeur n'en ſoit ſorti. C'eſt pourquoi, lorſque le nouveau Bacha arrive, l'ancien ſort, & ſe tient quelques jours à la campagne, en attendant qu'on lui expédie des Lettres, ſans leſquelles il n'oſeroit ſe préſenter devant le Sultan. Ces Lettres ne ſont à proprement parler, qu'une enquête de ſa conduite; & c'eſt pour cette raiſon,qu'il ne lui eſt pas permis d'être preſent lorſque cette enquête ſe fait, afin que chacun puiſſe ſe plaindre, & parler avec liberté. Ces Lettres lui ſont remiſes entre les mains, ſcellées & cachetées; & c'eſt ainſi qu'il les préſente à ſon retour à la Porte. Le Viſir Bacha, & les autres quatre moindres Bachas, qui ſont comme les Chanceliers & les Conſeillers d'Etat, décachétent ces Lettres, & les liſent; & c'eſt ſur cette information que le Bacha eſt récompensé, ou puni. Il eſt vrai que s'il ſe trouve coupable, il peut éviter le châtiment qu'il mérite; mais il faut pour cela qu'il donne des ſommes exceſſives. Si ſa conduite eſt approuvée, & que néanmoins on refuſe de le récompenſer, ce qui arrive aſſez ſouvent, il ſe voit obligé d'ouvrir ſa bourſe s'il veut entrer dans quelqu'autre Charge. Le mérite eſt rarement récompensé dans l'Empire Ottoman; tout s'y vend, tout

s'y achéte : & pour qu'il y ait plus de Charges à vendre, on en dépouille le plus souvent, sous de legers prétextes, ceux qui en sont pourvus. Voilà le manége des Visirs & des autres Ministres qui gouvernent : je ne dis rien en cela qui ne soit véritable. Tout est violent dans cet Empire, ce qui marque qu'il ne sera pas de longue durée ; & s'il subsiste encore, s'il se soutient, ce n'est qu'à cause de nos péchez, ce n'est que pour notre punition ; car Dieu rend aux hommes selon leurs œuvres. Pour revenir à notre sujet ; c'est pour la raison que je t'ai dite, que le Bacha ton Maître a été pendant quatre jours dans cette campagne. Si celui auquel il doit succeder n'est point sorti, comme il le devoit, une indisposition qui lui est survenue en a été la cause ; mais comme il se trouve un peu mieux, il sortira aujourd'hui ou demain, & ira loger sous des Pavillons que tu n'as pas vûs encore, & qui sont derriere cette colline : ton Maître entrera dans la Ville après cela ; c'est tout ce que je te puis apprendre pour répondre à la question que tu m'as faite. Ecoute maintenant, dit alors Richard, mais je ne sai si je pourrai être aussi succint que je te l'ai promis, dans le recit que je te dois faire de mes infortunes. Elles sont si grandes, & j'ai tant de choses à dire, qu'il sera bien difficile que je me borne ; je le ferai néanmoins autant que je le pourrai. Mais avant

avant toutes choses, répons à une demande qu'il est nécessaire que je te fasse. N'as-tu point connu en notre ville de Trapane une jeune personne qui passoit pour la plus belle de toute la Sicile ? On peut dire sans rien exagerer, que les siécles passez n'ont rien vu de plus parfait, & que les siécles à venir ne verront jamais rien de semblable. Sa beauté est parfaite en tout, l'envie n'y a jamais trouvé à redire. Aussi les Poëtes n'ont pu se lasser de la célébrer dans leurs Vers : mais quelque brillantes qu'aient été leurs expressions, quelque éclatantes, quelque finies qu'aient été leurs peintures; ils n'ont rien dit néanmoins qui ne soit infiniment au-dessous de ses charmes, & de tant de differens attraits qui la distinguent des autres mortelles. Mais est-il possible, Mahamut, que tu ne m'aies pas déja interrompu, pour me dire le nom de cette beauté incomparable ? Tu ne m'as pas écouté sans doute, ou si tu m'as écouté, il falloit que tu fusses insensible lorsque tu étois à Trapane. Je n'ai pas voulu t'interrompre, dit Mahamut ; mais pour te répondre maintenant, je te dirai, que si celle dont tu viens de parler n'est pas Leonise, fille de Rodolphe Fleurance, je ne saurois m'imaginer de qui tu parles, car il n'y a qu'elle qui puisse ressembler au portrait que tu viens de faire. C'est elle-même, repliqua Richard, & c'est elle seule qui est la cause de toutes mes infortunes.

C'eſt pour elle & nullement pour la perte de ma liberté que mes yeux ont versé des torrens de larmes : c'eſt pour elle qu'ils en verſent encore aujourd'hui, & qu'ils en verſeront juſqu'à ce que la Parque les ait fermez, & que leur lumiere ſoit éteinte. C'eſt-elle qui me fait encore ſoupirer à tous momens, qui m'arrache des plaintes & des diſcours qui importunent ceux qui les écoutent. C'eſt elle, en un mot, qui fait que je paſſe dans ton eſprit pour un inſensé, ou pour un homme qui ſe laiſſant accabler au moindre revers de la fortune, n'a ni réſolution ni courage. Cette Leoniſe, ſi ſévere pour moi, tandis qu'elle l'eſt ſi peu pour un autre, eſt celle qui m'a réduit, mon cher Mahamut, dans le triſte & déplorable état où tu me vois. Je l'aimai dès mes plus tendres années ; car à peine avois-je l'âge de raiſon, que je l'adorai, & lui rendis les mêmes aſſiduitez que ſi ç'eût été une Déeſſe. Son pere, ſa mere, tous ceux à qui elle appartenoit eurent connoiſſance de mon amour ; je puis même me flatter qu'ils l'approuverent, & qu'ils tâcherent plus d'une fois de porter Leoniſe à me regarder comme un Amant qui pourroit bien être un jour ſon époux. Ils la ſolliciterent adroitement à favoriſer ma recherche, & de ce coté-là j'avois tout ſujet d'être content. Auſſi me flattai-je pendant quelque tems de l'eſperance de la poſſeder un jour ; mais les deſtins en

avoient décidé autrement. Leonise se déclara contre moi en se déclarant pour Corneille, le fils d'Ascanio Rotulo que tu connois bien. Comme il est riche, beau, & bien fait, toûjours propre dans ses habits, se donnant des airs de grandeur, & affectant des manieres tendres; l'ingrate se laissa enchanter à ces dehors. Corneille lui plut en un mot, sans qu'il se souciât trop de lui plaire; car c'est un jeune présomptueux, qui croît tout au-dessous de lui. Et comme je suis bien éloigné de ces manieres effeminées; comme je fais consister le mérite d'un homme en toute autre chose qu'à conserver son teint, qu'à friser ses cheveux, qu'à ajuster proprement un rabat, & à se charger de dorures; ce fut par cet endroit que Leonise me regarda comme indigne de ses moindres regards, & qu'elle n'eut pour moi que des dedains & les derniers mépris; tandis que son cœur fut tout entier pour le jeune & superbe Corneille. Ses froideurs loin de me dégoûter, ne firent que m'enflâmer davantage Ses rigueurs irriterent mon amour, & le rendirent plus violent. Plus elle affecta de me regarder avec indifference, plus je parus ardent à l'aimer, tant il est vrai que nous suivons ce qui nous fuit, & que c'est l'étoile de ceux qui aiment de se roidir contre les plus grandes difficultez. Les faveurs qu'elle accorda à mon Rival, quelques innocentes qu'elles fussent, me parurent insu-

port

portables. Je ſouhaitai mille fois de mourir ; & je fuſſe mort avec joie, ſi j'euſſe pu avoir quelque aſſurance en quittant la vie, que Corneille n'eût plus été favorisé, ou qu'il ne l'eût plus été ſi ouvertement qu'il l'étoit. Mais c'étoient des vœux impuiſſans. Corneille devoit être heureux, ſans qu'il ſe mit trop en peine de l'être ; & je devois être exposé aux cruautez d'une ingrate que j'aimois juſqu'à l'adoration, & aux fureurs de la jalouſie : juge de la ſituation où étoit mon cœur. Le pere & la mere de Leoniſe faiſoient ſemblant de ne ſe pas appercevoir du penchant qu'elle avoit pour Corneille. Ils ſe flattoient que c'étoit un Amant qui ſeroit un jour un Epoux, & qu'ils auroient un gendre qui auroit plus de biens de la fortune que moi. Ils ſe trompoient, comme l'événement l'a fait voir. Cependant ils ſe flattoient avec raiſon de cette eſpérance. Car ſans conter que les charmes de leur fille avoient aſſez de pouvoir pour rendre Corneille ſenſible, Corneille n'étoit pas d'un ſang plus illuſtre que ceux qui aſpiroient à lui donner la main ; je puis avancer cela ſans trop me vanter. Quoi-qu'il en ſoit, tandis que par des ſoins infinis, & par toutes les ſoumiſſions imaginables, je tâchois de faire réuſſir ma pourſuite, je ſus que Leoniſe & Corneille accompagnez de leurs peres & meres, de leurs parens les plus diſtinguez & de tous leurs Domeſtiques, avoient fait une partie

pour se rendre au Jardin d'Ascanio, qui est près du rivage de la mer sur le chemin des Salines ; c'étoit dans la belle saison, car ce fut dans le mois de Mai, il y a environ un an. Tu connois ces lieux, Mahamut, ces lieux autrefois enchantez, mais aujourd'hui affreux & horribles, pour avoir été la Scène de l'évenement le plus tragique dont on ait jamais entendu parler. Du moment que j'eus la nouvelle de cette partie qui me devoit être si funeste, la rage & la jalousie s'emparerent de mon esprit avec tant de violence, que je ne sus plus où j'en étois. Je puis dire que dès cet instant je perdis entierement la raison. Je courus comme un insensé au Jardin fatal où la compagnie s'étoit déja renduë ; & j'y arrivai dans le tems que chacun se mettoit en état de jouir des plaisirs de cette journée. Corneille & Leonise étoient assis sous un arbre, éloignez néanmoins un peu l'un de l'autre. Je ne saurois te representer le chagrin qu'ils firent paroître lors-qu'ils m'apperçurent. Mais pour ce qui me regarde, je te dirai que je perdis l'usage de tous mes sens, lorsque j'eus jetté la vue sur Leonise. Je fus sans sentiment, sans voix, & entierement immobile, comme si j'eusse été métamorphosé en une Statue. Le charme ne dura pas long-tems ; ma douleur le rompit tout d'un coup. La colere étincela dans mes yeux, je fus transporté de fureur ; & ne sachant ce que

j'allois dire, parceque j'étois hors de moi-même, je m'adressai d'abord à Leonise.

N'attends pas que je t'apprenne ici ce que je dis à cette injuste fille. Comme c'étoit l'amour, le dépit, & le desespoir qui parloient, ma langue ne cessa d'extravaguer : Je lui dis mille duretez. Je lui reprochai son mauvais goût de la maniere du monde la plus insultante : Je tournai en ridicule par mille expressions ironiques son Ganimède, qui paroissoit si froid auprès d'elle ; & parceque je voulois bien que le ridicule de son Amant tombât autant sur elle que sur lui, il n'y eut point de termes offensans dont je ne me servisse pour la déconcerter sur son choix. Mes discours étoient dérangez, mais ils ne laissoient pas d'être intelligibles ; ils ne l'étoient même que trop, car enfin, j'achevois de me perdre dans son esprit, je m'en appercevois bien. Mais est-on maître de ce que l'on dit, lorsque l'on aime, lorsqu'on est malheureux, lorsqu'on est transporté de jalousie ? L'amour que j'avois pour Leonise n'a jamais été plus violente que dans ce moment-là. Je puis dire que je fusse expiré de douleur à ses yeux, ou que je me fusse donné la mort moi-même, si pour se vanger de mon indiscrétion elle eût témoigné quelque tendresse à Corneille qui étoit comme immobile auprès d'elle. Je l'y sollicitai néanmoins. Approche-toi plus prés de

lui, cruelle, lui dis-je plus d'une fois; prodigue-lui toutes tes faveurs, & acheve de m'arracher la vie en m'arrachant toute esperance. Je fis ensuite des portraits fort desagréables de cet heureux & indigne Amant, cependant je ne le caractérisai que tel qu'il étoit; car après tout, se croyant beau & bien fait, se voyant riche & d'assez haute extraction; & d'ailleurs étant vain, sans experience, & n'ayant aucune idée du véritable mérite, Corneille étoit assez présomptueux pour prétendre plus haut que Leonise. J'eus beau le lui dire sans détour, il ne m'appartenoit pas, Mahamut, de la desabuser là-dessus. Lorsque nous avons du penchant à aimer quelqu'un, nous sommes aveugles; & les conseils d'un Rival sont toûjours suspects. Leonise ne répondit à rien. Enfin, me tournant vers Corneille, je m'adressai directement à lui, & tu peux bien comprendre que je ne le ménageai guéres. Je l'insultai dès les premiers mots; & je poursuivis sur le même ton. Et toi, jeune homme, lui dis-je, qui t'imagines de remporter un prix qui est plutôt dû à mes soins qu'aux tiens, qui ne sont que les fruits de ton oisiveté; d'où vient que tu ne te leves pas de ce tapis de fleurs où tu es couché? pourquoi ne viens-tu pas m'arracher une vie qui a tant d'horreur pour la tienne? Si tu ne parois point offensé de tout ce que je viens de dire, c'est que tu ne sais point estimer le bon-

heur.

heur que la fortune aveugle te presente : on voit bien que tu en fais peu de cas, puisque tu ne fais aucun effort pour le conserver & t'en rendre digne. Tu as peur sans doute de déranger ta chevelure, de chifonner ton rabat, ou de faire prendre à ton habit quelque mauvais pli. Si Achille eût été de ton caractere, Ulysse ne fût jamais venu à bout de le reconnoître dans son déguisement ; lui eût-il mis devant les yeux de plus belles & de meilleures armes que celles qu'il lui fit presenter. Va Corneille, va prendre tes ébats avec les femmes de chambre de ta mere ; elles t'ajusteront, elles friseront tes cheveux ; elles auront soin de tes mains, qui sont bien plus propres à tenir une quenouille qu'à manier une épée.

J'eus beau dire, mes paroles ne firent aucune impression sur l'esprit de Corneille. Il n'osa ouvrir la bouche pour parler. Il demeura confus & interdit, & se contenta de me regarder sans faire le moindre mouvement du monde. Comme j'avois parlé fort haut, tout le monde s'approcha ; je redoublai alors mes invectives, & il n'y eut rien de mortifiant que je ne lui disse. Corneille voyant arriver du secours, prit cœur, il fit du moins mine de se lever. Mais avant qu'il fût sur ses piés, j'eus la main à l'épée ; & je fondis non seulement sur lui, mais sur tous ceux qui s'étoient approchez pour le défendre. Leonise tomba évanouie dès qu'elle

qu'elle vit reluire mon épée. Cela ne fit que redoubler mon courage, parceque mon desespoir redoubla. J'avoue que je devois périr mille fois, ayant à combattre moi seul un si grand nombre d'ennemis. Mais le Ciel qui me réservoit à de plus grands maux que la mort, me voulut conserver dans cette rencontre. Quoiqu'il en soit, je blessai sept ou huit de ceux qui s'étoient opposez à moi; & pour Corneille, à qui j'en voulois uniquement, il trouva le secret de se garantir en cherchant son salut dans la fuite. Je ne le dois point dissimuler, il y eut des parens de Leonise, & même de ceux de Corneille qui se défendirent vigoureusement, quelque étourdis qu'ils fussent des coups que je leur portai d'abord; car enfin, je m'étois jetté sur eux à l'impourvu, & je poussois à droite & à gauche comme un homme en furie. Ils furent d'abord mis en desordre, parcequ'ils avoient été surpris, & qu'ils ne s'étoient point attendus à se voir chargez comme ils le furent. Mais il se rallierent bien-tôt; & j'étois dans le plus grand péril où un homme se puisse trouver, lorsque j'en fus délivré par un effet de ma mauvaise fortune, car la mort m'eût été plus douce que la vie. Trop heureux si je l'eusse perdue dans cette occasion, je ne la perdrois pas mille & mille fois à tous momens. Tandis que nous en étions aux mains, & que je me voyois sur le point de succomber, ne pouvant

plus

plus résister au nombre, une grosse troupe de Turcs qui avoient abordé dans deux Galeres remplies de Corsaires de Biserte, & qui s'étoient mis à l'abri dans une Cale tout proche, entrerent à l'improviste dans le Jardin où nous étions. Les Pirates n'avoient été découverts ni par les Sentinelles qui sont posées sur les Tours du rivage, ni par les coureurs, ni par les visiteurs de la côte. Dès que mes ennemis les apperçurent, ils me quitterent, & prirent la fuite avec tant de diligence, que les Turcs ne purent se saisir que de moi & de Leonise qui étoit évanoüie. Pour moi je tâchai de me défendre ; mais je tombai enfin entre les mains des Corsaires, après avoir reçu quatre blessures que les Turcs acheterent cherement, car j'en étendis quatre morts à mes pieds. Les Pirates firent leur coup avec leur diligence ordinaire, & s'embarquerent en même tems peu contens du succès de cette entreprise. Ils firent force de voiles & de rames, & arriverent en très-peu de tems à la Fabiane. Ils firent d'abord la revue de leurs hommes, pour savoir ceux qu'ils avoient perdus ; & ayant trouvé que c'étoient quatre Soldats de ceux qu'ils nomment du Levant, qui sont ceux qui sont estimez les meilleurs, comme ils le sont effectivement ; ils voulurent se venger sur moi de cette perte. La résolution ne fut pas plutôt prise, que le Patron de la Galere commanda qu'on abaissât l'Antenne, afin de

Mes bleſſures étoient conſidérables,mais ce n'étoit pas ce qui me faiſoit de la peine. C'étoit la ſeule deſtinée de Leoniſe que je voyois entre les mains de Infidéles. Les Corſaires s'étant approchez de Trapane, une Galere entra dans le Port, l'autre demeura dehors. D'abord tout le Port & tout le rivage furent bordez de tout ce qu'il y eût de gens dans la Ville; Corneille fut le ſeul qui regarda de loin à quoi aboutiroit cette avanture. Celui qui a le ſoin de mes affaires, ſe preſenta dans la Galere pour traiter de ma rançon avec les Pirates. Je lui dis d'abord qu'il ne s'agiſſoit point de moi, qu'il ne s'agiſſoit que de Leoniſe. Je lui ordonnai de donner pour elle tout ce que je poſſedois au monde, s'il en étoit beſoin, & d'aller dire à ſon pere & à ſa mere de ne ſe mettre nullement en peine de leur fille, que je me chargeois de la racheter, & que je la racheterois à quelque prix que ce fût. Je n'eus pas plutôt achevé de parler, que le Capitaine principal, qui étoit un Grec Renegat appellé *Yzuf*, demanda ſix mille écus pour Leoniſe, & quatre mille pour moi, ajoutant qu'il ne relâcheroit point l'un ſans l'autre. Il exigea cette ſomme exceſſive, parce-que comme je l'ai ſu depuis, il s'étoit rendu amoureux de Leoniſe. Son deſſein n'étoit pas de la rendre; il me devoit donner au Capitaine de l'autre Galere pour quatre mille écus, avec mille écus encore ſur la rançon de

Leonise qu'il vouloit retenir pour sa part. Voilà quel fut le sujet pour lequel nous fûmes mis à si haut prix. Le pere & la mere de Leonise n'offrirent rien, parce qu'ils compterent sur la promesse que je leur avois faite. Pour Corneille il ne fit aucune démarche pour procurer la liberté à cette infortunée fille ; ce fut ainsi que son aveugle tendresse fut récompensée. Mon homme d'affaires conclut bien-tôt avec les Turcs. Il s'engagea à donner cinq mille écus pour Leonise, & trois mille pour moi. Yzuf accepta le parti à la persuasion, & aux fortes remontrances de l'autre Capitaine & de tous les Soldats. Cependant, comme l'homme qui avoit soin de mes affaires n'avoit pas dans ses coffres une si grosse somme, il demanda trois jours de terme, résolu d'engager tout mon bien, ou d'en vendre la meilleure partie à vil prix, plutôt que de laisser passer l'occasion de nous délivrer. Yzuf ne fut pas fâché que cette somme ne se fut pas trouvée sur le champ. Il se pouvoit passer dans l'espace de trois jours bien des choses qui pouvoient rompre le marché ; le Pirate ne se trompa point. Il retourna à l'Isle de la Fabiane, promettant qu'au bout de trois jours il iroit recevoir la rançon. Mais la fortune cruelle qui n'étoit point lasse de me maltraiter favorisa le Tiran de Leonise, & fit échouer toutes mes esperances. Une Sentinelle qu'on avoit posée au plus haut de l'Isle, dé-

couvrit

couvrit ſept voiles, qui étoient apparemment ſept Galeres de Malte, ou une des Eſcadres de Sicile. L'allarme fut parmi les Pirates, ils leverent l'ancre dans le moment; & ayant pris le large, ils voguerent avec tant de viteſſe vers les Côtes de Barbarie, qu'ils perdirent de vue en moins de deux heures les Vaiſſeaux que la Sentinelle avoit découverts.

Je te laiſſe à penſer, mon cher Mahamut, en quel état je me vis réduit lorſque je fis réflexion ſur le caprice de mon étoile, lorſque je vis tout d'un coup toutes mes eſperances évanouies. Nous arrivâmes le lendemain à l'Iſle de la Pantaralée du côté du Midi; les Turcs ſauterent d'abord à terre, & ce fut là qu'ils commencerent le partage de leur butin. Nous fûmes partagez enfin Leoniſe & moi. Yzuf donna ſix Chrétiens à Fetale, c'eſt ainſi que ſe nommoit le Capitaine de l'autre Galere; quatre pour tirer à la rame, & deux beaux jeunes garçons. Je fus donné de ſurplus, afin que Leoniſe lui demeurât; Fetale ſe contenta de ce partage. Quoique je fuſſe preſent lorſque ces choſes ſe paſſoient, je n'y pus abſolument rien comprendre. Mais Fétale s'étant approché de moi m'expliqua tout. Chrétien, me dit-il en langue Italienne, tu es à moi, & tu me coutes deux mille écus. Si tu deſires de recouvrer ta liberté, il faut que tu m'en donnes quatre mille, ou bien il faut te réſoudre à mourir ici. Je lui demandai ſi l'Eſclave

ment, car nous nous embarquâmes à la même heure. Son nouveau Maître, ou plus-tôt son nouvel Amant, la menoit par la main : & lors-qu'elle monta par l'échelle qui de la terre touchoit à la Galere, elle tourna ses yeux pour me regarder. Comme j'avois eu la vue toujours attachée sur elle, nos yeux se rencontrerent ; mais dans le moment que nous nous regardions je fus saisi d'une si grande douleur que je perdis tout sentiment, & demeurai renversé sur le rivage. La même chose arriva à Leonise ; elle se laissa tomber de l'échelle, mais Yzuf qui étoit derriere elle eut le tems de la retenir & de la recevoir entre ses bras.

Ce fut ce qu'on me raconta dans notre Galere où l'on m'avoit apporté sans que j'en eusse rien senti. Je revins enfin à moi. Mais lors-que je me vis separé de ma chere Leonise ; lors-que je m'apperçus que la Galere où elle étoit prenoit une route differente de celle de Fetale, & qu'en s'éloignant de nous elle emportoit avec elle ce que j'avois de plus cher au monde ; je ne te saurois exprimer les divers mouvemens que mon cœur sentit. Je commençai de nouveau à déplorer mon infortune & à appeller à haute voix la mort à mon secours. Les plaintes que je poussois étoient si grandes que mon Maître ennuyé de les entendre, me menaça de me traiter mal. Je contraignis mes larmes & mes

ſoupirs, & cette cruelle violence que je me fis, devoit me cauſer mille fois la mort; mais mes maux ne devoient pas ſi-tôt finir, le Ciel m'en réſervoit même de plus grands. Ce que les Corſaires craignoient arriva, il ſe leva une tempête épouventable. Le vent qui ſouffloit du côté du Midi, & qui nous prenoit en Proue, ſe renforça avec tant de violence, que nous fûmes contraints de tourner la Poupe, & de laiſſer courir la Galere au gré de l'orage & des flots. Le Patron avoit en vue de gagner la pointe de l'Iſle, & de s'y mettre à l'abri du côté du Nord; mais il ne put jamais venir à bout de ſon deſſein, parce que le vent changea avec tant de furie, qu'en moins de quatorze heures nous nous trouvâmes à ſix milles près de l'endroit de l'Iſle d'où nous étions partis deux jours auparavant. Et ce qu'il y avoit de triſte, c'eſt qu'il falloit, malgré que nous en euſſions, relâcher dans ce même endroit où s'élevoient des rochers affreux, qui nous menaçoient d'une mort inévitable. Nous voyions à notre côté la Galere où étoit Leoniſe. Les Turcs qui la montoient, & les Forçats mettoient tout en œuvre pour ſe garantir du péril; ils tâchoient à force de rames de ſe maintenir, pour ne pas donner dans les écueils. Nous en faiſions autant de notre côté, & même avec plus de vigueur; car les autres laſſez du travail, & ne pouvant plus lutter contre la tempête, lâche-

cherent enfin leurs rames, s'exposerent à la merci des ondes, & se laisserent aller à notre vue au milieu des rochers, où leur Galere donna un si grand coup, qu'elle se mit en mille piéces. La nuit commençoit à tendre ses voiles, & il se fit un bruit si confus de ceux qui se perdoient, & des nôtres qui apprehendoient de se perdre, qu'on ne pouvoit entendre en aucune maniere ce que notre Capitaine commandoit. Jamais nuit n'a été plus affreuse. Cependant nos Forçats ne laisserent jamais tomber les rames de leurs mains; nous tournâmes la Proue au vent, & laissâmes les deux ancres dans la mer, ce qui étoit la seule chose qu'il y avoit à faire, pour reculer de quelques momens la mort qu'on voyoit certaine. Chacun apprehendoit ces affreux momens; il n'y avoit que moi seul qui les attendois avec une impatience extréme; je ne desirois rien tant que de mourir, prévenu de cette esperance trompeuse, que je verrois en l'autre monde celle que la mer venoit d'engloutir. J'attendois la mort avec joie; & chaque coup que la Galere manquoit à se perdre, ou à donner dans les écueils, étoit pour moi un supplice horrible, qui me paroissoit durer des siécles entiers. Les vagues passoient sur ma tête; & toutes violentes qu'elles étoient, elles n'eurent jamais la force de m'entraîner, ni de m'ensevelir dans le fond des eaux. J'invoquois vainement les Parques, & si je ne mourus

pas de la douleur de ne pouvoir mourir, c'est que je croyois voir à tout moment dans les flots qui nous inondoient le corps de la malheureuse Leonise. Je ne te veux pas rétenir plus long-tems, Mahamut, en te representant par un plus long recit mes craintes, mes allarmes, mes inquiétudes, & les diverses pensées dont mon ame fut agitée en cette longue & amere nuit : aussi sont-elles au-dessus de toute expression, & tu les peux concevoir bien mieux que je ne saurois les exprimer, quelque peinture horrible que j'en fisse. Le jour parut, & un petit calme succéda à cette épouventable tempête : nous trouvâmes que notre Galere avoit pris une autre route, qu'elle s'étoit éloignée des rochers, & approchée d'une des pointes de l'Isle. On trouva à propos de doubler ce Cap ; & ayant pris des forces nouvelles, parce-qu'on avoit de nouvelles espérances, nous le doublâmes en moins de six heures. Comme la mer étoit devenue assez tranquille, nous pûmes nous aider des rames ; & étant à l'abri de l'Isle, les Turcs eurent le moyen de sauter à terre, pour aller voir s'il ne se trouveroit point quelques restes de la Galere, qui la nuit précédente avoit donné contre les rochers. Je crus qu'il me seroit permis encore de voir entre mes bras le corps de l'infortunée Leonise. Tout privé de vie qu'il étoit, je regardois comme le seul bonheur qui me restât de le pouvoir arroser de mes pleurs,

pleurs, & de rompre le charme fatal qui m'avoit empêché jusqu'alors d'être uni à ce que j'avois de plus cher au monde. Je priai un Chrétien Renegat qui alloit à terre de le chercher, je lui promis une récompense considérable. Il se mit en devoir de me satisfaire, & il y avoit apparence qu'il trouveroit ce cadavre que la mer avoit sans doute déja jetté sur le rivage. Mais le Ciel ne voulut pas que j'eusse cette consolation : la tempête recommença, elle fut même plus violente que la premiere, & le rempart de l'Isle ne nous servoit de rien. Exposez à des périls encore plus affreux que les précédens, on pensa à toute autre chose, qu'à profiter du débris de la Galere qui venoit de se perdre. Quand Fetale eut consideré l'orage, il ne voulut point se roidir contre la fortune qui le poursuivoit si cruellement : il commanda qu'on mît le Mât de Miséne, & fit faire petites voiles. Il tourna ensuite la Proue, & exposa la Poupe au vent. Il prit lui-même le timon, & se laissa emporter en pleine mer. Les rames étoient rangées sur la Coursie, toute la Chiourme étoit dans ses bancs, & personne ne paroissoit que le seul Comite, qui pour plus grande sûreté s'étoit fait attacher à l'Estanterol. La Galere fut emportée avec tant de rapidité, qu'en trois jours & trois nuits, passant à la vue de Trapane, de Melasse, & de Palerme, elle s'emboucha par le Fare de Messine, au grand étonnement

ment de ceux qui étoient dedans, & de ceux qui voyoient cela du rivage. Enfin, pour n'être pas aussi long dans le recit de cette tempête qu'elle fut longue & violente, extenuez, affamez, & accablez de fatigue d'un si grand tour que celui que nous fîmes de presque toute la Sicile; nous arrivâmes à Tripoli, où mon Maître, avant que d'avoir partagé le butin, & en avoir donné au Roi la cinquiéme partie, selon la coutume, fut attaqué d'une maladie qui l'emporta en moins de trois jours. Le Roi, & l'Alcaïde, qui est établi sur les mers de la part du Grand-Seigneur, qui comme tu sais est héritier de ceux qui meurent de cette maniere; le Roi, dis-je, & l'Alcaïde, s'emparerent de tout le bien de mon Maître, & je tombai entre les mains d'Azan Bacha, qui étoit alors Viceroi de Tripoli. Quinze jours après, il reçut des Lettres Patentes qui l'établissoient en la même Charge dans l'Isle de Chypre. Je suis venu ici avec lui, sans avoir dessein de me racheter. Azan m'a fait connoître plus d'une fois, que je devois me mettre à rançon, puisque j'étois de bonne famille, comme il le savoit des Soldats de Fetale; mais je n'y ai jamais voulu entendre. Au contraire, je lui ai toûjours dit, que quoique je fusse d'une maison qualifiée, je n'étois point riche; & que ceux qui l'en avoient assuré, l'avoient dit sans aucun fondement. Que si tu desires, Mahamut, de savoir à present quel

est

ſt le parti que j'ai réſolu de prendre, je
e dirai que je n'en prendrai point d'au-
tre que celui de m'abandonner à ma mau-
vaiſe deſtinée. Depuis la mort de Leo-
niſe je ne cherche point à être ſoulagé,
ar quel ſoulagement pourrois-je trou-
er après cette cruelle infortune ? Les
grandes douleurs ne ſont pas de durée,
& comme les miennes ne ſauroient être
lus exceſſives, je finirai bien-tôt la
riſte vie que je traîne; c'eſt là ma ſeule
onſolation. Voila, mon cher Mahamut,
'Hiſtoire de mes avantures, voila la
auſe de mes ſoupirs & de mes larmes;
uge ſi c'eſt à tort que je m'abandonne
out entier à la triſteſſe, & que je refuſe
l'être conſolé? Leoniſe eſt morte, & avec
elle mon eſperance; car bien que cette
eſperance, tandis qu'elle étoit en vie, fût
peu de choſe, cependant.... Richard
n'eut pas la force d'en dire davantage; ſa
angue s'attacha à ſon palais, il ne put
proferer aucune autre parole: mais les
armes qui coulerent en même tems de
ſes yeux faiſoient aſſez connoître l'excès
de ſon affliction. Mahamut ne put s'em-
pêcher de pleurer lui-même: cependant
dès qu'il vit Richard revenu de cette
foibleſſe, il tâcha de calmer ſes ennuis
par toutes les raiſons que ſa tendreſſe lui
put ſuggerer; mais toutes ſes raiſons fu-
rent inutiles. Tout ce que tu peux faire
pour moi, lui dit Richard en l'interrom-
pant, c'eſt de me conſeiller par quel
moyen je pourrai venir à bout d'entrer
dans

dans la disgrace de mon Maître, & de tous ceux que je frequenterai; afin que devenant la haine & le mépris de tout le monde je sois traité si indignement, que ne pouvant plus résister à tant de revers je voie terminer une vie qui m'est à charge, une vie qui m'importune, & que je regarde avec plus d'horreur que la mort la plus affreuse & la plus horrible.

C'est à present, repartit Mahamut, que je trouve que ce qu'on dit est véritable, que ce qui se fait sentir se fait exprimer; quoi qu'il ne soit pas moins veritable d'ailleurs que le plus souvent les grandes douleurs sont muettes. Cependant, soit que ta douleur égale tes paroles, ou que tes paroles surpassent ta douleur; tu trouveras toûjours en moi un ami sincere, soit pour le conseil, soit pour le secours. Je sai bien que tu ne desires ni d'être conseillé, ni d'être secouru. Je ne laisserai pas néanmoins de faire à ton égard ce que je dois, & de te traiter comme un malade, qui demande ce qu'on ne lui donne pas, & à qui l'on donne ce qu'on juge qui lui doit estre salutaire. Il n'y a qui que ce soit dans Nicosie qui ait plus d'autorité & plus de pouvoir que mon Maître; je n'en excepte pas même le tien, tout Vice-Roi de l'Isle qu'il est. Cela étant une chose incontestable, je puis me vanter que je puis tout: car enfin, comme je te l'ai déja dit, je puis tout sur lui par l'ascendant que j'ai sur son esprit. Je te repete

:s choses, parce-qu'il pourra arriver ue par ce moyen tu seras à lui : & je ɔmpte même que la chose sera, & u'étant toûjours ensemble, nous pour-ɔns conferer à tout moment sur ce que ous aurons à faire. Ce qui certaine-ıent en résultera, c'est que nous nous onsolerons mutuellement, & que nous ourrons trouver à la fin quelque moyen ìr & efficace, toi pour remettre ton es-rit dans sa premiere assiéte, moi pour ıettre ma conscience en repos. Je te :mercie, Mahamut, de ton affection & e ta tendresse, répondit Richard ; quoi-|ue je sois bien persuadé néanmoins, que out ce que tu entreprendras pour moi èra inutile. Il est tems cependant que je nette fin à mes plaintes, je le dois pour ıe te plus ennuïer par une couversation i desagréable, & pour ne te pas empê-:her d'aller aux Tentes, où je voi qu'une foule de peuple accourt. C'est, je m'i-magine, l'ancien Vice-Roi qui sort de la Ville, pour donner lieu à mon Maître d'y :ntrer, & de prendre possession de son Gouvernement. Il est vrai, repartit Ma-hamut, approchons-nous, & tu verras une Cérémonie qui peut-être te fera du plaisir. J'y consens, dit Richard, & peut-être aurai-je besoin de toi ; car qui sait, s'il ne prendra point envie à celui qui a la garde des Esclaves de mon Maître de me maltraiter ? c'est un impitoyable Corse, dont j'ai déja éprouvé les duretez ; un miserable Renegat, un Comite

brutal

brutal & farouche, qui n'a de l'homme que la figure.

Ils s'approcherent alors des Tentes, & y arriverent au moment que l'ancien Bacha en approchoit, & que le nouveau sortoit pour le recevoir à l'entrée de la sienne. Ali Bacha, c'est ainsi que s'appelloit celui qui laissoit le Gouvernement, étoit accompagné de cinq cens Janissaires; c'étoit le nombre des troupes qui composoient la Garnison de Nicosie depuis que les Turcs s'en étoient rendus maîtres. Ces Janissaires formoient deux ailes en marchant. Les uns portoient une maniere d'Arquebuse, & les autres tenoient le Cimeterre nu à la main. Dès qu'ils furent à l'entrée du Pavillon du nouveau Bacha, ils l'environnerent. Ali s'inclina alors, & fit une profonde révérence à Hazan, qui le salua d'une maniere moins profonde. Ali entra d'abord dans le Pavillon du nouveau Vice-Roi, que les Turcs firent monter sur un puissant cheval richement enharnaché. Ils lui firent faire le tour des Tentes, & le suivirent pendant quelque tems, criant à haute voix en leur langue : vive Soliman Sultan, & Hazan Bacha en son nom. Ils répéterent plusieurs fois ces paroles, redoublant leurs acclamations & leurs cris. Cela fait, ils le remenerent au Pavillon, où Ali étoit demeuré. Ce fut là que les deux Bachas & le Cadi s'enfermerent, & demeurerent seuls une grosse heure,

eure, pour traiter des affaires qui con-
ernoient l'état de la Ville, & quelques
)uvrages qu'Ali avoit commencez. Au
out de ce tems-là, le Cadi parut à la
orte du Pavillon, & dit à haute voix
n langue Turque, Arabe & Grèque,
)ue tous ceux qui voudroient rendre
uelque plainte contre Ali, pouvoient
ntrer; que Hazan Bacha envoyé par le
rand-Seigneur, pour être Viceroi de
'hypre, étoit là present pour leur ren-
re justice. Cette permission ayant été
onnée, les Janissaires laisserent libre
entrée du Pavillon, afin que chacun eût
liberté d'y entrer. Mahamut fit que
ichard y entra, car étant esclave de
azan, personne ne s'y opposa. Quelques
recs Chrétiens & quelques Turcs se
esenterent; mais ce qu'ils deman-
ient étoient des choses de si peu de
nsequence, que le Cadi les expédia
abord: car parmi les Turcs, tous les
ocès, excepté ceux qui concernent le
ariage, se vuident sur le champ; &
est le Cadi qui est le Juge de toutes les
uses, qu'il abrege & juge dans un ins-
nt s'il lui plaît, sans qu'on les puisse
lever par appel. Dans ce tems-là en-
t un Chiaoux, qui vint avertir qu'à
ntrée du Pavillon se presentoit un
archand avec une Esclave Chrétienne
trémement belle, qu'il vouloit vendre.
Huissier Turc sortit, & rentra inconti-
nt, accompagné d'un Juif vénerable,
i menoit par la main une fille vétue
à

à la Morefque. Elle étoit fi propre & fi magnifique dans cet habillement, que les plus riches femmes de Fez & de Maroc n'auroient pu lui être comparées ; quoiqu'elles l'emportent, pour la maniere de s'ajufter, fur toutes celles d'Afrique, fans en excepter celles d'Alger, toutes chargées de perles qu'elles font. Elle marchoit le vifage couvert d'un tafetas cramoifi. Elle portoit au haut de fes pieds, qui étoient découverts à la maniere du païs, deux anneaux d'or bruni, qui en rehauffoient la blancheur qui furpaffoit celle de l'Albâtre. Ses bras n'étoient couverts que d'une manche de Gafe incarnate ; ce qui faifoit qu'on en appercevoit toutes les beautez, qui étoient relevées par des braffelets d'or parfemez de perles. Tout fon habit, qui étoit d'une étoffe verte en broderie d'or, étoit riche, brillant, bien entendu ; & le Juif s'étoit furpafsé, pour donner plus de relief aux charmes de cette Efclave, qu'il étoit venu expofer en vente. Le Cadi & les deux Bachas furpris, commanderent au Juif, avant que de parler d'aucune chofe, de la faire découvrir. Elle tira fon voile elle-même : & comme le Soleil, après avoir demeuré caché fous un nuage obfcur, éblouit ceux qui le regardent ; il en fut de même de cette incomparable fille, qui étoit d'une beauté extraordinaire. Chacun l'admira, chacun arrêta fes regards fur elle, chacun fentit émouvoir fon cœur, & le malheu-

heureux Richard lui-même ne fut pas exempt de cette émotion. Elle parut dans ses yeux, elle se fit voir sur tout son visage : cet objet le frappa si fort qu'il en fut tout hors de lui-même. Mais on n'en doit pas être surpris : en jettant les yeux sur cet Astre, qui remplit de ses feux toute la Tente du nouveau Bacha, il vid sa cruelle & sa chère Leonise ; cette Leonise qui lui avoit fait verser tant de larmes, & qu'il ne croyoit plus parmi les vivans. Il vid ce qu'il croyoit avoir perdu pour toûjours, l'objet de ses vœux, de tous ses desirs, de ses plus douces esperances. Mais il la vid sans oser lui témoigner ses transports, & entre les mains de trois puissans Maîtres qui devinrent esclaves de cette Captive dès le moment qu'elle eut découvert à leurs yeux les puissans attraits dont le Ciel l'avoit partagée. Les deux Bachas & le Cadi sentirent tous trois à la fois brûler leur cœur d'une flamme qui les devora ; ils en furent épris de la maniere du monde la plus violente : le Cadi sur tout en fut transporté, &, ce qui fait voir la force & les illusions de l'amour, les uns & les autres crurent avoir lieu de se flatter qu'elle tomberoit en leur puissance. Les deux Bachas éperdus, troublez, & impatiens de posseder ce riche tresor, demanderent à la fois au Juif le prix de l'Esclave, sans se mettre en peine de s'informer de ses avantures, ni comment elle étoit tom-

bée entre ſes mains. Le Juif avare qui connut bien ce qui ſe paſſoit dans leur cœur, répondit qu'elle étoit à quatre mille piſtoles. A peine eut-il fermé la bouche, que quelque exceſſive que fût cette ſomme, Ali dit qu'il la donneroit, qu'il n'avoit qu'à l'aller trouver inceſſamment dans ſon Pavillon. Azan, qui ſe vit prévenu, fut ſurpris : cependant comme il n'avoit pas deſſein de la lui laiſſer, car il lui eût plutôt laiſſé la vie, il dît qu'il donneroit les quatre mille piſtoles que le Juif demandoit, & qu'il ne penſoit pas qu'Ali s'y dût oppoſer, n'ayant pas les mêmes raiſons qu'il avoit. Cette Eſclave, ajouta t-il, ne nous appartient ni à l'un ni à l'autre, elle appartient au Grand-Seigneur ; je l'achéte en ſon nom, & nous verrons préſentement qui ſera aſſez téméraire pour me la diſputer. Ce ſera moi, repliqua Ali, car je l'achéte dans la même intention. Et puis il eſt bien plus naturel & plus juſte que ce ſoit moi qui faſſe ce préſent à ſa Hauteſſe ; j'ai la commodité de la conduire à Conſtantinople en peu de jours, & de la préſenter moi-même. Ce ſera le véritable moyen de m'inſinuer dans ſes bonnes graces ; car tu vois bien, Azan, que je ſuis maintenant un homme privé, que je ne ſuis pourvu d'aucune Charge, & qu'il faut que je mette tout en œuvre pour mériter un établiſſement nouveau. Tu n'es pas dans le même cas, tu es aſſuré d'un Emploi pour trois ans, puiſ-

uisque ce n'est que d'aujourd'hui que
u commences à gouverner le riche
Royaume de Chypre. Cette raison, joine
e à ce que j'ai été le premier qui a offert
e prix de l'Esclave, t'oblige à ne me la
point contester. J'ai d'aussi fortes rai-
ons que les tiennes, repartit Azan, pour
ne me pas desister du dessein que j'ai d'a-
bord conçu d'acheter l'Esclave pour le
Sultan. Je dois faire ma cour aussi-bien
que toi à mon Souverain & à mon Maî-
tre; je lui dois donner des marques de
a reconnoissance que j'ai pour les bien-
aits dont il me comble, & d'ailleurs
e present que je lui ferai lui sera d'au-
ant plus agréable qu'il ne sera pas fait
dans la vue d'aucun interêt present. Cha-
cun doit travailler à assurer sa fortune:
& pour ce qui regarde la commodité
de l'envoyer, j'armerai une Galere, où il
n'y aura que ma Chiourme & mes Es-
claves pour la conduire. Ali devint fu-
rieux à ces mots. Il se leva, & ayant mis
a main à son Cimeterre il dit: Puis-que
j'ai acheté cette Esclave, ô Azan, dans le
seul dessein d'en faire un present à sa
Hautesse, puis-que j'ai été le premier
qui l'ai achetée, la raison & l'équité de-
mandent que tu me la cédes; & si tu
persistes à t'y opposer, ce fer que je
tiens défendra mon droit, & me ven-
gera de ta témerité & de ton audace.
Azan se mit en devoir de repousser son
concurrent.

Le Cadi fut ravi de cette mesintelli-

gence entre les deux Bachas. Comme il étoit artificieux & adroit, ou plus-tôt comme il étoit amoureux, il entrevid bien qu'il pourroit se prévaloir de ce différent, & demeurer possesseur de l'Esclave, sans qu'on s'apperçut ni de ce qu'il sentoit, ni des desseins qu'il avoit formez. Je vous accorderai, leur dit-il en les separant; mais il faut avant toutes choses que vous baissiez ces Cimeterres & que vous les remettiez dans le fourreau. J'ai conçu un expedient qui vous contentera, vous serez satisfaits l'un & l'autre, à la satisfaction même du Grand Seigneur. Les Bachas obeïrent sur le champ; & il est certain qu'ils l'eussent fait dans une affaire d'une plus grande importance que celle-là, tant est grand le respect que les Mahometans portent à leurs Prêtres.

Les esprits étant ainsi calmez, le Cadi continua de parler, ce qu'il fit en cette maniere: Tu dis, Ali, que tu souhaites d'avoir cette Esclave pour le Sultan; Azan dit la même chose. Tu allégues, que comme tu as été le premier à offrir le prix qu'on en demande, elle doit être à toi; c'est une chose qu'Azan te conteste. A regarder d'abord la chose, sa raison ne paroît pas trop plausible; mais à tout considerer la tienne ne le paroît pas davantage. Vous avez eu la même intention, & vous êtes en cela dignes de louange. Tu as seulement cet avantage sur lui, que tu as parlé le premier; mais

en a un autre sur toi, c'est qu'il a
é le premier qui a dit qu'il achetoit
Esclave pour le Sultan. Vous avez tous
eux raison, je dois rendre justice à la
érité, & vous mériteriez l'un & l'autre
 que vous desirez si ardemment. Mais
uis-que la chose est impossible, il faut
cher de prendre un milieu. Je dis donc
ue l'Esclave vous appartient à tous
eux, cependant comme elle est destinée
pour le Grand Seigneur, c'est au
rand Seigneur seul à en disposer. Je
onclus donc qu'il faut que tu donnes
eux mille Pistoles, Azan une pareille
omme, & que l'Esclave demeure en
non pouvoir, que je l'envoie au nom
e tous deux à Constantinople, & qu'ainsi
 ne sois point privé de la récompense
ue je mérite de m'être trouvé ici, &
'avoir accordé votre different. J'offre
e la faire partir à mes dépens & de la
ire conduire d'une maniere digne de
elui à qui on l'envoie. J'écrirai à Sa
Hautesse tout ce qui s'est passé, & je
ui écrirai de telle maniere qu'Elle sera
ontente de votre zéle & de l'ardeur
ue vous avez témoignée à la servir dans
es plaisirs.

Les Bachas amoureux peu contens de
expedient, firent néanmoins semblant
e l'être : aussi étoit-ce le seul parti
u'ils avoient à prendre. Ce qui les consola
un peu, ce qui modera leur chagrin,
'est qu'ils ne desespererent ni l'un ni
autre de venir à bout de posseder un
jour

jour Leonise. Azan qui se voyoit Vice-Roi de Chypre, résolut de faire de si grands presens au Cadi, qu'il ne douta point qu'il ne se le rendit favorable, & qu'il n'inventât quelque stratagême pour ne la pas envoyer à Constantinople. Ali forma d'autres projets : & comme ils se flatterent également de pouvoir venir à leurs fins, ils parurent satisfaits exterieurement. Ainsi sans entrer dans la moindre contestation, ils la laisserent entre les mains du Cadi, & compterent chacun deux mille Pistoles. Le Juif dit alors, l'Esclave est à vous ; mais en la vendant je n'ai pas vendu ses habits, qui avec les dorures valent encore deux mille Pistoles. Le Juif avoit raison en cela, car outre que l'habit étoit riche, les cheveux de cette belle Esclave étoient parsemez de brillans, & entrelassez de plusieurs rangs de perles, sans compter celles de ses brasselets. On convint de ce que le Juif disoit ; & le Cadi pour ne paroître pas moins liberal que les deux Bachas, dit qu'il vouloit payer cet habit & tous ces atours, afin que l'Esclave fût presenté de cette maniere à sa Hautesse ; ce fut ce qu'on ne lui contesta pas.

Il n'est pas difficile de se representer qu'elles furent les allarmes & les inquiétudes de Richard, lors-qu'il vid vendre Leonise. Il ne sçavoit s'il dormoit, ou s'il veilloit : il avoit de la peine à ajoûter foi à ses propres yeux, regardant comme

une

possible que cette Leonise
périr fût encore en vie : &
oit à se convaincre, que
n'étoit rien moins qu'un
s yeux ne le trompoient
qu'il ressentoit étoit mê-
mertumes, son ame étoit
e troubles. J'ai recouvré
perdu, disoit-il en son
ne l'ai recouvré que pour
ore une fois, & pour le
pour toute ma vie. Il se
ers son ami. Connois-tu
ave, lui dit-il. Non, je ne
, répondit Mahamut. Hé-
Richard, c'est l'ingrate &
nise; c'est elle-même. Ne
davantage, dit Mahamut,
vre point. La fortune t'est
uisque cette jeune personne
les mains de mon Maître.
pas d'avis, ajoûta Richard,
sse dans un endroit d'où el-
ecevoir. Tu t'en dois bien
rde, repartit le sage Ma-
il est certain que si l'on
u le moindre soupçon que
, les mesures que je com-
aujourd'hui à prendre pour
s du Cadi & des deux Ba-
nt entierement déconcer-
ai, dit Richard, ce que tu
rs il détourna ses yeux pour
pas ceux de Leonise qui
& qui laissoit couler quel-

ques

ques larmes. Le Cadi s'approcha d'elle un moment après ; & l'ayant prise par la main, la donna à Mahamut; lui ordonnant de la mener dans la Ville à Halima son Epouse, & de lui recommander en même tems de la traiter comme Esclave du Grand Seigneur. Mahamut obéït, & laissa Richard seul, qui l'accompagna des yeux jusqu'à ce qu'elle fût entrée dans Nicosie. Cet Astre n'eut pas plustôt disparu, que Richard s'approcha du Juif pour savoir de lui où il avoit acheté cette Esclave. Le Juif lui apprit d'abord que ç'avoit été dans l'Isle de Pantalarée, de certains Turcs qui y avoient fait naufrage. Il lui en alloit faire un long recit ; mais dans ce tems-là les Bachas & le Cadi ayant desiré de savoir aussi-bien que lui les avantures de Leonise, ils le firent appeller dans leur tente, ainsi ils furent obligez de se séparer sans qu'il en pût apprendre davantage.

Pendant que Mahamut conduisoit cette charmante Esclave dans Nicosie, il eût une petite conversation avec elle. Il lui demanda d'abord en langue Italienne quel étoit le lieu de sa naissance. Elle lui répondit qu'elle étoit de Trapane. Puis que vous êtes de Trapane, repliqua Mahamut, vous connoissez sans doute un Cavalier de cette Ville appellé Richard, qui est d'une famille fort distinguée. Dès que Leonise eut oui prononcer ce nom, elle poussa un grand soupir, & dit langoureusement qu'elle le con-

oiffoit. Ce n'eft pas, pourfuivit Mahamut que vous ne connoiffiez encore n autre Cavalier de la même Ville, rihe, bien fait, plein de valeur, libéral : doué d'une infinité d'autres belles ualités; je penfe qu'il s'appelle Coreille. Oui, je le connois, répondit Leoife, & je ne le connois que trop malheureufement. Elle pâlit en difant ces aroles, & il parut dans fes yeux un air e dédain & de mépris que Mahamut emarqua fort bien. Mais qui êtes-vous, jouta-t-elle, qui connoiffe ces deux Cavaliers, & qui m'en demandez des ouvelles. Je fuis natif de Palerme, dit adroit & feint Mahometan; & fi je orte l'habit que vous me voyez, c'eft ue ma vie eft un tiffu de longues & urprenantes avantures qu'il feroit trop ong de vous raconter. Je connois Coreille & Richard, parce qu'il y a quelue tems qu'ils tomberent tous deux en non pouvoir. Des Mores de Tripoli de arbarie prirent Corneille, & le vendient à un Marchand Turc qui l'amena n cette Ifle avec des Marchandifes; & e Marchand, qui eft de Rhodes, lui onfie tous fes effets. Il le peut faire, epartit Leonife, Corneille ne lui diffiera pas fes biens, je m'affure, il eft rop accoutumé à favoir conferver les ens. Mais pour revenir à Richard, aprenez-moi, je vous prie, comment, & vec qui il aborda en cette Ifle? Il y borda, répondit Mahamut, avec un

Corſaire qui l'avoit pris dans un Jardin qui eſt aux environs de Trapane. Il diſoit même qu'il avoit pris en même tems une jeune perſonne très-bien faite, dont il ne voulut jamais me dire le nom. Richard demeura ici quelques jours avec ſon Maître, qui s'en alloit à Medine viſiter le Sepulcre de Mahomet : & comme il étoit prêt à partir, il tomba ſi malade que le Corſaire me le laiſſa, parceque nous étions du même Païs. Il me pria de le faire traiter, & d'avoir ſoin de lui juſqu'à ſon retour, ou de le lui envoyer à Conſtantinople dès qu'il m'auroit averti de ſon arrivée en cette Ville. Le Ciel en ordonna autrement. Le malheureux Richard guérit, mais il ne guérit que pour mourir peu de jours après, ayant toûjours dans la bouche le nom d'une Leoniſe qu'il aimoit plus que ſa propre vie ; comme il me l'avoit dit mille fois. Il me racontoit que cette Leoniſe étant dans une Galere, cette Galere donna contre des rochers de l'Iſle de Pantalarée, & qu'elle s'y perdit. Il la plaignoit, il la regrettoit, il verſoit des larmes ameres ; & ne ceſſa de la pleurer, que lorſqu'il ceſſa de vivre, n'étant mort à proprement parler que d'une grande triſteſſe & d'une mélancolie extraordinaire. Leoniſe pouſſa alors encore un profond ſoupir, elle demeura interdite. Elle ſe contraignit néanmoins, elle parla : & ce Corneille, ſe prit-elle à dire d'un ton

nonchalant & dédaigneux, ne vous a-t-il jamais entretenu de cette Leonise; ne vous a-t-il jamais raconté de quelle maniere elle & Richard qui n'est plus, furent pris des Turcs. Il m'en dit quelque chose, repartit Mahamut. Il s'informa, si elle n'avoit point abordé en cette Isle, & témoigna qu'il étoit dans le dessein de la racheter, supposé que le Corsaire qui l'avoit ne fût pas prévenu qu'elle étoit d'une maison riche; ou qu'en ayant obtenu quelques faveurs, & en étant dégoûté par là, il s'en voulut défaire à un prix raisonnable. Il me dit en un mot, que pourvu que sa rançon ne passât pas quatorze ou quinze cens écus, il les donneroit pour elle de fort bon cœur, en considération de ce qu'autrefois il avoit eu pour elle quelque tendresse. Elle devoit être bien peu de chose cette tendresse, répondit Leonise, puisqu'elle ne lui fit pas faire de plus grands efforts; mais il n'y eut jamais en lui ni générosité, ni grandeur d'ame. Il n'appartenoit qu'à Richard d'être liberal. Ciel! s'écria-t-elle alors, pardonnez à la personne qui est la cause de ses infortunes & de sa mort. C'est moi-même, ajouta-t-elle en même tems, c'est moi-même: oui, je suis cette ingrate Leonise qu'il a cru morte, & pour laquelle il a tant soupiré & tant versé de pleurs; c'est moi qui l'ai mis au tombeau. Pourquoi les Destins ont-ils conservé l'indigne Corneille, tandis

que le généreux Richard a ſuccombé à ſa douleur ? que la Parque eſt impitoyable & injuſte ! Ah Richard, que n'es-tu encore en vie pour obtenir la récompenſe que tu mérites ! Tu éprouverois aujourd'hui que je ſuis devenue reconnoiſſante ; mais mes vœux ſont des vœux impuiſſans, & je reconnois trop tard que c'eſt toi ſeul qui m'as aimée, & que Corneille ne m'aimoit point. Jamais perſonne de mon ſexe, continua la triſte Leoniſe, n'a été exposée à des malheurs ſemblables aux miens : Hélas ! qui en pourroit faire le détail, & qui pourroit repreſenter d'ailleurs les périls extrêmes que j'ai courus ! Cependant, le Ciel m'a été ſi favorable, que j'ai conſervé ma pureté au milieu de mille dangers. C'eſt ce qui fait que je vis contente quelque malheureuſe que je ſois, quoique je ne ſache en quel endroit du monde je ſuis, ni qui eſt mon Maître : & moins encore ce qu'ont réſolu de faire de moi les deſtinées, qui juſques ici m'ont été ſi contraires. Par les Peres dont vous êtes iſſu ne refuſez pas vos ſages conſeils & vos avis ſalutaires à une infortunée fille que le Ciel ne ſemble vous avoir confiée que pour adoucir ſes amertumes, & pour lui faire éprouver qu'il ne l'a pas entierement abandonnée. Elle acheva ces paroles en s'attendriſſant, & elle alloit parler encore, lorſque Mahamut en l'interrompant lui fit mille proteſtations, & lui promit que

que non seulement il la conseilleroit, mais qu'il lui rendroit tous les services possibles : qu'il mettroit en œuvre toute son industrie pour lui rendre sa condition moins insuportable. Il lui apprit d'abord la querelle des deux Bachas, & comme enfin elle étoit demeurée au pouvoir du Cadi son Maître, qui la devoit mener à Constantinople pour la presenter au Sultan. J'espere pourtant, lui dit-il, que les choses tourneront autrement, que le Ciel qui vous a conservée achevera de vous proteger, & que le Cadi ne parviendra pas à ses fins. Il lui conseilla cependant de tâcher d'acquerir par toutes sortes de voies les bonnes graces de la femme du Cadi, puisque c'étoit auprès d'elle qu'elle devoit être. Il lui fit le portrait de cette femme, afin qu'elle sçût de quelle maniere elle s'y devoit prendre pour s'insinuer dans son esprit & il continua de lui donner de petites instructions sur la maniere dont elle devoit se gouverner, jusqu'à ce qu'ils arriverent chez Halima, à qui il exposa en peu de mots ce que lui avoit recommandé son Maître.

Halima reçut Leonise avec beaucoup de tendresse. Elle fut charmée de sa beauté, de la propreté de ses habits, de toutes ses manieres extérieures, & sur tout de sa modestie. Mahamut retourna aux Tentes. Il n'eut pas plutôt rejoint Richard, qu'il lui raconta exactement tout ce qui s'étoit passé entre Leo-

nise & lui ; & on ne sauroit representer quels furent ses transports, lorsqu'il apprit ce qu'elle avoit dit en sa faveur, & avec quel dédain elle avoit parlé en même-tems de Corneille ; il en versa des larmes de joie. Mon cher Mahamut, dit-il, tout hors de lui-même, il me souvient d'un conte que me faisoit autrefois mon Pere, qui comme tu sais avoit bien vu des choses, & qui par son mérite s'étant acquis l'estime de Charles-Quint, étoit parvenu aux principales Charges de l'épée. Il me racontoit, que lorsque cet Empereur étoit devant Tunis, qu'il prit avec le Fort de la Goulette ; on lui presenta dans son Pavillon en pleine Campagne une Afriquaine, qui étoit d'une beauté surprenante. Elle ne fut pas plutôt dans le Pavillon, que les rayons du Soleil, qui y entroient par quelques petites ouvertures, se mêlerent avec ses cheveux qui étoient blonds, chose assez extraordinaire, car les femmes d'Afrique prennent soin de les avoir noirs. Mais quoiqu'il en soit, on eut de la peine à discerner dans ce mélange, si les cheveux de cette belle personne étoient les rayons du Soleil, ou si les rayons du Soleil étoient des tresses de ses cheveux. Ce ne fut pas tout, on vid quelque chose de plus surprenant. Un petit nuage obscurcit tout d'un coup le Soleil, les rayons de cet Astre disparurent, & il n'y eut que ceux qui partirent des yeux de la belle Afri-

Afriquaine, qui éclairassent la Tente de l'Empereur. Entre les Cavaliers qui accompagnoient Charles-Quint, il y en avoit deux d'un mérite distingué. L'un étoit d'Andalousie, & l'autre de Catalogne. Ils étoient tous deux d'une bravoure à toute épreuve, mais outre cela, ils étoient pleins de feu & d'esprit, & très-bons Poëtes. Celui d'Andalousie, saisi tout d'un coup d'une espece d'Entousiasme, commença à faire des vers sur un sujet si singulier. Il en fit d'abord de fort pompeux, & qui marquoient qu'il avoit l'imagination vive. Tout en étoit grand, tout en étoit sublime; & son *Inpromptu* eût été merveilleux, & eût pu passer pour un chef-d'œuvre s'il l'eût achevé. Mais comme l'une des rimes qu'il s'étoit vu contraint de prendre étoit malaisée, il s'embarrassa; & quelques mouvemens qu'il se donnât, il lui fut impossible de finir. L'autre Cavalier qui étoit auprès de lui, & qui l'avoit écouté attentivement, ayant vu qu'il demeuroit court fit un effort, & fut assez heureux pour mettre la derniere main à un Madrigal que l'Empereur fut contraint d'admirer. Il poussa la même pensée, & le fit avec tant de promptitude, qu'il sembla ravir de la bouche du Cavalier d'Andalousie, ce qu'il avoit pensé effectivement, & qu'il n'eut pas le tems d'exprimer. Je ne doute nullement que l'embarras où se trouva ce Cavalier ne provint plutôt de l'éclat surprenant de la beauté de

l'Afriquaine, que de la difficulté de trouver un terme qui se presentoit fort naturellement, comme tu le verras dans la suite. Il fut ébloui de tant de charmes: & n'ayant pû être le maître de ne se donner pas pour un moment tout entier à contempler un nouveau Soleil qui avoit fait éclipser, pour ainsi dire, celui qui éclaire tout l'Univers, il perdit l'usage de la parole. Il me fut arrivé la même chose, lorsque je vis Leonise dans le Pavillon du Bacha, si j'eusse osé lui témoigner mes transports, & une partie de ma surprise. L'éclat dont elle brilloit m'avoit entierement occupé: & comme lorsque le Soleil commence à paroître sur l'Horison, tous les Astres du Firmament perdent leur lumiere; ce Soleil mille fois plus éclatant que celui qui est attaché dans les Cieux m'eût fait perdre la parole & la voix; non seulement les expressions m'eussent manqué, mais les idées mêmes & les pensées. Tu outres la matiere, mon pauvre Richard, dit Mahamut en souriant: mais c'est le langage des Amans, tous leurs discours ne sont qu'Hiperbole. Laissons ces exagerations pour un autre tems, & récite les vers dont tu viens de parler; il me tarde de voir ce que c'est, car j'aime beaucoup la Poësie. Tu seras satisfait, répondit Richard. Alors il récita ce Madrigal,

POUR LA BELLE AFRIQUAINE.

Morphée & le Dieu du sommeil
Sont moins sombres que le Soleil ;
Depuis que ce bel Astre, à qui tout rend hommage,
A mêlé ses rayons à ceux de ton visage.
Dans son plus superbe appareil,
Dans son plus pompeux équipage,
Ce Dieu se couvre d'un nuage.
Il prend le bon parti.... Lorsqu'on fut sans pareil,
Et qu'on cesse de l'être ; on doit, si l'on est sage,
Ne point paroître davantage.

Certainement, s'écria Mahamut, tout est beau dans cette petite Piece. Le commencement est d'un homme, qui non seulement a du goût & de l'imagination, mais d'un homme qui sait ce que ne doit pas ignorer un Poëte, je veux parler de la connoissance de la Fable, que nos Poëtes modernes semblent un peu trop mépriser. Ce début est brillant, les expressions en sont vives & Poëtiques, mais avouons que la chûte en est enchantée. A te dire les choses comme je les pense, j'aimerois mieux être le Poëte Catalan, que le Poëte d'Andalousie, & si l'Afriquaine eût entendu leur langage, elle eût été de mon sentiment, elle eût donné à ce premier la préférence ; il n'y a pas moins de gloire à per-

perfectionner qu'à inventer. Mais à quoi nous amusons-nous ? que nous importe de savoir qui mérita le prix de ces deux illustres Cavaliers, ou celui de Catalogne, ou celui d'Andalousie ; reprenons notre premier discours, & nous entretenons de tes affaires. Je le veux, dit Richard, & tu t'imagines bien que je n'ai rien tant à cœur que de m'en entretenir avec toi. C'est aujourd'hui que je te conjure d'y travailler, & de n'oublier rien pour seconder mes esperances. Tandis que tu conduisois Leonise, un Renegat Venitien qui entend très bien la Langue Turque, & qui étoit dans la Tente, lorsque les deux Bachas se querelloient, m'a appris l'accord qu'ils ont fait ensemble. J'en tremble, mon cher Mahamut, & il faut qu'avant toutes choses tu imagines quelque expédient pour empêcher que cette infortunée fille ne soit pas conduite au Grand Seigneur ; c'est par là qu'il faut commencer. Ce que nous devons faire avant que de penser à autre chose, répondit Mahamut, est de faire ensorte que tu sois à mon Maître. Alors nous nous conseillerons l'un l'autre ; alors nous prendrons des mesures, & j'espere que Leonise ne sera jamais renfermée dans un Serrail. Dans le tems que ces deux amis s'entretenoient, celui qui avoit la garde des Esclaves d'Azan, vint & emmena Richard. Le Cadi & le nouveau Vicaire prirent le chemin de la Ville, & Hali fut

ut expedié. On lui donna ses Lettres
loses & scellées pour les porter à Conſ-
antinople. Il partit peu de tems après,
ecommandant au Cadi d'envoyer in-
ceſſamment l'Eſclave. Le diſſimulé Cadi
e lui promit, mais sa bouche s'accor-
loit mal avec son cœur; ce n'étoit nul-
ement sa pensée, car il se la destinoit
pour lui-même. Ali & Azan se repû-
ent de fauſſes eſperances, & Mahamut
it tant, que Richard tomba au pouvoir
lu Cadi son Maître.

La premiere chose que fit Richard dès
qu'il fut entré dans la Maison du Cadi,
fut de changer de nom. Son deſſein
étoit de surprendre Leoniſe, la premie-
re fois qu'il la verroit; & il crut qu'il le
pourroit faire à la faveur de ce chan-
gement. Il se fit appeller Marius. Dès
es premiers jours, Mahamut chercha
es occaſions de lui faire voir cette ai-
mable fille, mais la chose ne lui fut pas
poſſible. Les Mores sont extrêmement
jaloux, ils ne permettent pas que les
hommes voient leurs femmes, ni cel-
es qui leur ont été confiées. Il est bien
vrai qu'ils ne sont pas tout-à-fait si scru-
puleux à l'égard des Eſclaves Chrétiens;
parceque la plupart s'imaginent peut-
être qu'étant Eſclaves ils ne doivent pas
être faits comme les autres hommes.
Le Cadi n'avoit garde, lui qui en savoit
un peu plus long que le reste des Mo-
res, de donner dans cette viſion. Quoi-
qu'il en soit, Leoniſe n'étoit pas viſible,
&

& il se passa plusieurs jours sans que Marius eût la satisfaction de la voir paroître ; ce qui lui causoit des inquiétudes mortelles. Halima, qui n'aimoit pas à se tenir si renfermée que Leonise, paroissoit souvent aux fenêtres d'une des chambres de son appartement qui donnoit dans un promenoir où s'assemblent quelquefois les Esclaves. Elle y apperçut un jour Marius, qu'elle trouva fort à son gré. Elle sçut peu de tems après qu'il appartenoit à son mari, qu'il étoit du Païs de Mahamut, qu'il étoit même d'une famille noble. Peu satisfaite sans doute de son vieux époux, & charmée en même tems de l'air de Marius, elle sentit qu'elle l'aimoit, & qu'elle l'aimoit même avec la derniere tendresse. Comme elle chérissoit Leonise, qui étoit d'une humeur douce, agréable, & accommodante ; & qu'elle la consideroit même, non seulement parce qu'elle étoit destinée pour le Grand Seigneur, mais parce qu'elle avoit remarqué qu'elle étoit prudente & discrete, elle ne fit nulle difficulté de lui découvrir sa passion. Nous ne saurions résister à notre étoile, ma chere Leonise, lui dit l'amoureuse Halima : Comme nous sommes nées pour être aimées, nous sommes nées aussi pour aimer ; & nous ne sommes plus maitresses de nous du moment que les Destins ont ordonné que nous devons devenir sensibles. J'éprouve aujourd'hui les effets de cette force invisi-

ble

e qui nous entraîne. J'aime un Escla-
: Chrétien qui est depuis peu au Cadi.
ais les destins ne sont point injustes,
Esclave a tout ce qu'il faut pour em-
orter un cœur, & pour se faire aimer
ns violence. Elle lui dit alors qu'il
oit *Chilibi*, c'est à dire, Chevalier, &
a même Païs que Mahamut. Cepen-
ant, ajouta t-elle, je ne sai de quelle
aniere m'y prendre pour lui faire con-
oître ce que je sens pour lui; car après
out, s'il ne répondoit pas à ma ten-
resse, ce qui pourroit bien arriver,
es avances ne pourroient que me faire
ort; peut-être même me seroient-elles
unestes. Leonise lui demanda le nom
e l'Esclave, elle lui répondit qu'il s'ap-
elloit Marius. S'il étoit Chevalier, re-
artit Leonise, & qu'il fût du lieu d'où
ous dites qu'il est, je le connoîtrois
ans doute, mais il n'y a personne à Tra-
ane qui porte ce nom. Toutefois fai-
es que je le voie & que je lui parle, &
e vous dirai bien-tôt qui il est, & ce
u'on en peut esperer. Je le ferai Ven-
redi prochain, lui dit Halima, lorsque
e Cadi sera à la Mosquée. Nous ferons
ntrer alors l'Esclave dans notre appar-
ement; vous vous entretiendrez avec
ui; & si vous trouvez du jour à lui dé-
ouvrir mon amour, vous le pourrez
aire de la maniere que vous trouverez
à propos. Deux heures après, le Cadi fit
appeller Mahamut & Marius, & il leur
ouvrit son cœur avec les mêmes trans-
ports

ports que sa femme avoit découvert sa passion à Leonise. Il leur demanda de quelle maniere il s'y devoit prendre pour retenir cette Esclave Chrétienne, & pour la posseder sans encourir la disgrace du Grand Seigneur à qui elle étoit destinée ; car ajouta-t-il, je mourrois plutôt mille fois que de consentir qu'elle soit conduite à Constantinople. C'est ainsi que le vieux & amoureux Cadi fit ses confidens de ses Esclaves, pour les obliger à le servir dans sa passion. Ils n'eurent garde de le desabuser ; ils s'engagerent au contraire à mettre tout en œuvre pour seconder ses desseins ; ils proposerent même d'abord un expédient. Je dois vous découvrir, lui dit Mahamut, ce que je ne vous ai point découvert encore ; c'est que Leonise & Marius sont d'une même Ville. Il faut que ce soit Marius qui parle à cette Esclave de votre amour, qu'il lui déclare votre volonté, qu'il l'exhorte à vous obéir. Il y a lieu d'esperer qu'il réussira. Cependant, s'il trouvoit de la résistance, & qu'il fût assez malheureux pour ne la pouvoir fléchir ; il faudroit alors employer la force, & ne se mettre pas en peine du reste. Nous ferons courir le bruit qu'elle est morte, & vous serez par là dispensé de l'obligation de l'envoyer au Grand Seigneur.

Le Cadi fut si content du conseil que venoient de lui donner ses Esclaves, il en ressentit tant de joie, qu'il affranchit sur

r le champ Mahamut, & lui promit
ême de le faire heritier après sa mort
: la moitié de tous ses biens. Se tour-
ınt ensuite tout transporté vers Ma-
us, il lui dit qu'il pouvoit de même
ɔmpter sur sa liberté, s'il pouvoit par
n moyen venir à bout de posseder l'Es-
ave Chrétienne; qu'il le feroit con-
uire dans son païs, chargé de tant de
resens, qu'il seroit content de sa desti-
ee pendant le reste de sa vie. Jamais
ınt de promesses de part & d'autre.
.eonise est à vous, lui dirent les deux
.sclaves, pourvu qu'il nous soit permis
.e lui parler, & que vous nous en pro-
uriez les moyens. Je le ferai, répondit
: Cadi, Marius la pourra voir toutes
es fois qu'il lui plaira & qu'il le jugera
ıécessaire. J'obligerai Halima d'aller
'isiter ses parens, qui sont Grecs Chré-
ıens; & pendant son absence, le Portier
ıura ordre de le laisser entrer. Je dirai
l'ailleurs à Leonise qu'elle pourra par-
er lorsqu'elle le desirera à l'Esclave
ɿui est de son Païs. Voila comme la
'ortune commença à se déclarer pour
Richard; voila comme son Maître & sa
Maitresse à l'insçu l'un de l'autre travail-
.oient à le rendre heureux. Le Cadi dit
.e même jour à sa femme qu'il ne tien-
droit qu'à elle de s'aller divertir chez
son pere; que si elle le souhaitoit, elle
pouvoit partir quand il lui plairoit. Ha-
lima que Leonise entretenoit de mille
esperances, n'en avoit nullement envie.
Elle

Elle attendoit le succès des promesses de cette Esclave ; & toute renfermée qu'elle étoit, elle préferoit dans cette circonstance les douceurs de sa solitude à tous les plaisirs qu'elle eût pu goûter dans la maison de ses parens. Je ne me trouve pas disposée à entreprendre encore ce voyage, dit-elle d'un air nonchalant. Lorsque je le pourrai, je ferai cette visite si vous l'agreez, & je menerai avec moi l'Esclave Chretienne. Non, Halima, repartit le Cadi ; c'est une chose qu'il ne nous est pas permis de faire : l'Esclave appartient au Sultan, elle ne doit être exposée à la vue de qui que ce soit, & moins encore converser avec des Chrétiens ; car vous n'ignorez pas qu'elle ne sera pas plutôt presentée à sa Hautesse, qu'elle sera enfermée dans le Serrail, & qu'il faudra qu'elle embrasse notre Religion de gré ou de force. Je le sai fort bien, dit Halima ; mais elle sera toûjours avec moi : & qu'importe qu'elle ait des conversations avec des Chrétiens, n'en aurai-je pas moi-même avec eux ; je n'en serai pas moins bonne Musulmane. D'ailleurs, notre voyage ne sera pas long, il ne sera que de quatre ou cinq jours ; car ajouta-t-elle en se radoucissant, je ne goûte de véritable plaisir qu'auprès de vous, & je ne saurois faire de longues absences sans me faire une violence extrême. Le vieux Epoux n'osa repliquer dans l'aprehension qu'il eut de donner quelque soupçon de

ce

ce qu'il sentoit pour l'Esclave. Cependant le Vendredi arriva, & il fallut qu'il allât à la Mosquée, d'où il ne put sortir que quatre heures après. A peine le Cadi avoit-il fait deux pas hors de la porte, qu'Halima envoya chercher Marius. Marius vola, pour ainsi dire. Un Chrétien Corse lui ouvrit la porte de la cour, par où il faloit passer pour aller dans l'appartement où étoit Leonise; mais il la traversa en tremblant, & comme s'il eût eu des ennemis à combattre. Leonise étoit ce jour-là parée du riche habit qu'elle portoit, lorsqu'elle entra dans le Pavillon du Bacha. Elle étoit assise négligemment sur un grand degré de Marbre par où l'on montoit à une superbe Galerie. Sa tête étoit appuyée sur une de ses mains, ayant son coude sur ses genoux: & comme ses yeux étoient tournés vers l'endroit opposé à la porte par où Marius étoit entré, elle ne pouvoit l'appercevoir. L'amoureux Richard reconnut d'abord Leonise, & on ne sauroit exprimer quel fut en ce moment-là son état: il sentit mille mouvemens differens: il étoit saisi de crainte, & en même tems rempli d'esperance. Il étoit accablé de tristesse & pénétré de joie; & dans cette situation ne sachant de quelle maniere s'y prendre pour aborder cette charmante fille, il s'approchoit d'elle lentement, lorsque tout d'un coup elle tourna la tête & jetta la vue sur lui. Richard s'arrêta, il n'eut pas la force

de pouffer plus avant ; & Leonife qui le croyoit mort, fut extrêmement furprife. Quoi qu'elle crût en ce moment ne voir que l'Ombre de Richard, elle ne perdit pourtant pas tout-à-fait courage ; elle le regarda fixement, & monta deux ou trois degrés en arriere, faifant voir dans fes yeux & dans tout fon vifage qu'elle étoit émue. Ne vous épouvantez pas, Leonife, lui dit alors Richard ; je ne fuis point mort comme Mahamut a voulu vous le faire entendre, mais tout ce que je vous puis dire, c'eft que je fouhaiterois de l'être, puifque je n'aurois plus à craindre, ni à éprouver vos rigueurs. Revenez à vous, defcendez de ce degré, d'où je n'oferois approcher davantage: & fi vous faites aujourd'hui ce que vous n'avez jamais fait, je veux dire de vous approcher de moi, vous verrez que je ne fuis point un fantôme. Je fuis Richard, charmante Leonife, ce Richard que vous avez rendu malheureux jufqu'ici, & qu'un feul de vos regards favorables rendroit le plus fortuné de tous les hommes. Leonife mit alors le doigt à la bouche, & Richard n'eut pas de peine à comprendre qu'elle lui faifoit figne de fe taire, ou de parler plus bas. Cet Amant reprit un peu courage, & s'approcha d'elle. Parlez doucement Marius, lui dit Leonife, car je voi bien qu'il faut vous appeller ainfi ; & ne me parlez d'autre chofe que de ce dont je vais vous entretenir. Les paroles que vous avez profe-

rées feront peut-être la caufe que nous ne nous reverrons jamais : je crains que notre Maitreffe Halima ne nous écoute ; & fi cela eft, vous ne me parlerez plus de votre vie, car elle vous aime éperdument. Je n'en faurois douter, non feulement elle m'a découvert fon cœur làdeffus, mais elle m'a choifie pour fa confidente, & c'eft moi qui vous dois déclarer de fa part qu'elle brule pour vous, ou plutôt qu'elle vous adore. Si vous voulez répondre à fon amour, il ne tiendra qu'à vous, & je vous garantis que vous ne ferez pas malheureux ; mais fi vous ne vous accommodez pas d'un cœur qui vous coûteroit fi peu, il faut pourtant le diffimuler, la chofe eft abfolument néceffaire, & je vous en prie. Ce que vous exigez de moi, repartit Richard, eft bien difficile ; mais il ne fera pas dit que je vous défobeiffe la premiere fois que vous m'avez commandé quelque chofe. Je feindrai d'aimer Halima, puifque vous le defirez ainfi, & vous n'avez qu'à le lui témoigner dans les termes qu'il vous plaira, je ne vous defavouerai jamais. Mais en récompenfe du facrifice que je vous fais, qui eft le plus grand fans doute que je vous puiffe faire, je vous fupplie de me dire en peu de mots comment vous échapâtes des mains des Corfaires, & par quelle avanture vous tombâtes au pouvoir du Juif qui vous a vendue. Le recit de mes infortunes, repliqua Leonife,

demande un peu plus de tems que nous n'en avons ; néanmoins je veux vous contenter en quelque chose. Un jour après que nous eûmes été séparés par la tempête, la Galere d'Yzuf emportée par un vent contraire se relâcha en la même Isle de Pantalarée où nous vîmes aussi que vous aviez été obligés de relâcher. Nous donnâmes contre des rochers sans qu'il fût possible de l'empêcher ; on n'a jamais rien vû de plus tragique. Le Corsaire qui m'avoit prise, voyant que sa Galere s'alloit perdre, & que notre mort étoit infaillible, vuida promtement deux barils qui étoient pleins ; & après les avoir bouchés il les attacha l'un avec l'autre. Il me mit ensuite au milieu. Il quitta en même tems ses habits ; & prenant un autre baril entre ses bras, il s'attacha le corps avec une corde qui tenoit aux barils qu'il avoit destinés pour moi. Cela ne fut pas plutôt fait, qu'il se jetta courageusement dans la mer. Je n'eus pas le courage de le suivre, & comme il ne pouvoit pas m'entraîner, un Turc me poussa. Je tombai au milieu des flots sans aucun sentiment, & je ne revins à moi, que lorsque je fus à terre, où je me trouvai entre les bras de deux hommes qui me tenoient la tête en bas pour me faire vuider une très-grande quantité d'eau que j'avois bue. J'ouvris les yeux toute épouventée, & j'apperçus Ysuf mort auprès de moi, ayant la tête toute fracassée, les vagues l'ayant fait

fait heurter avec violence contre les rochers. Pour moi qui eus plûs de bonheur, je fus tirée par la corde sur le rivage, mais j'étois à demi noyée. Il n'y eut que huit personnes de cette Galere qui échapassent. Nous demeurâmes huit jours dans cette Isle; & je puis dire que les Turcs me porterent autant de respect que si j'eusse eu quelque domination sur eux. Nous nous tenions dans une caverne, parceque les Turcs qui avoient échapé du naufrage apprehendoient de tomber entre les mains de quelques Chrétiens qui étoient dans une Forteresse de l'Isle. Ils se nourrissoient avec du biscuit de la Galere que la mer jettoit sur le rivage, & qu'ils alloient ramasser pendant la nuit. Mon malheur dans cette occasion, fut qu'il n'y avoit point de Commandant dans cette Forteresse; il étoit mort quelques jours auparavant, & la Place n'étoit gardée que par vingt Soldats. C'est ce que nous aprîmes d'un jeune garçon qui s'amusoit à chercher des coquillages sur le bord de la mer, & qui fut pris. Au bout de huit jours, un Bâtiment de Mores que les Turcs appellent Caramusales, aborda dans l'endroit où nous étions. On ne l'eut pas plutôt découvert que nous sortîmes tous de la caverne; & on fit tant de signes, que ceux du Bâtiment s'approcherent, & reconnurent bien-tôt que c'étoit des Turcs qui imploroient leurs secours dans cette rencontre. Les Mores nous reçurent

reçurent dans leur Vaiſſeau, où étoit un Juif extrêmement riche, à qui toute la Marchandiſe appartenoit, ou du moins la meilleure partie; il y avoit un très-grand nombre de jeunes filles que l'on tranſportoit de Barbarie dans le Levant. Nous prîmes la route de Tripoli dans le même Bâtiment, & je fus vendue en chemin au Juif, qui m'acheta deux mille Piſtoles; prix exceſſif à la vérité, mais l'amour qu'il prît pour moi, fit qu'il donna tout ce qu'on voulut. Le Vaiſſeau ayant laiſsé les Turcs à Tripoli, pourſuivit ſon voyage; & le Juif, qui étoit devenu mon Maître, commença à me ſolliciter de lui accorder des faveurs. Je le repouſſai fiérement, & d'une maniere fort vigoureuſe; de ſorte que voyant bien qu'il s'étoit trompé dans ſes eſperances, il réſolut de ſe défaire de moi dès que l'occaſion s'en preſenteroit: voila qu'elle a été ma deſtinée.

Le Juif qui avoit grand regret à la ſomme exceſſive qu'il avoit donnée pour me poſſeder, & qui ſe voyoit bien loin de ſon compte, ayant appris qu'Ali & Azan étoient en cette Iſle, crut qu'il m'y pourroit vendre auſſi bien qu'à Scio, où il avoit eu deſſein de me mener. Il s'imagina que je plairois à quelqu'un des Bachas, & ce fut dans cette vue qu'il me fit faire cet habit, qui comme vous voyez eſt magnifique, afin de relever le peu de charmes dont on me flate que le Ciel m'a pourvue. Le Cadi m'a achetée,

tée, comme vous savez, & c'est pour me presenter au Grand Seigneur ; ce qui me jette dans une consternation qui m'accable, & dans la plus cruelle affliction que j'aie ressenti encore. Ce fut ici que j'appris la fausse nouvelle de votre mort ; il étoit naturel d'y ajouter foi. J'avoue que je vous regrettai : car enfin, quoique je ne sois point amoureuse, je ne suis pas sans reconnoissance ; mais je trouvai votre sort plus digne d'envie que de pitié, lorsque je fis réflexion qu'en mourant, vous aviez été délivré tout d'un coup de toutes vos miseres. Je conviens avec vous, dit Richard, que la mort nous fait triompher de notre mauvaise fortune, & c'est dans cette vue que je l'ai reclamée plus d'une fois ; mais enfin, je la dois regarder pourtant comme le plus grand malheur qui me pût jamais arriver, puisqu'elle m'eût privé de la joie que j'ai à cette heure de vous voir & vous entretenir. Mais hélas, ajouta Richard, cette joie est néanmoins bien imparfaite. Le Cadi, au pouvoir duquel je suis tombé est amoureux de vous, il l'est même avec le dernier excès : & ce qu'il y a de singulier dans nos avantures, c'est qu'il m'a choisi pour être le confident de sa passion. J'ai bien voulu accepter cet emploi, non pour faire réussir ses desseins, mais pour avoir une commodité sûre pour vous parler. Voyez, Leonise, où nous réduisent nos infortunes : admirez les personnages que

nous sommes obligés de jouer: Déplorons les plutôt ensemble, car enfin, je ne sai à quoi tout ceci aboutira.

Je ne le sai point non plus que vous, repliqua Leonise, l'embarras où nous sommes n'est pas petit. Hélas! ajouta-t-elle en soupirant, comment sortir de ce Labirinthe? Je n'envisage qu'un seul moyen continua-t-elle, c'est d'user d'une sage dissimulation. Il ne nous est plus permis d'être sinceres, ce parti nous couteroit trop. Notre délicatesse en souffrira, mais passons par dessus. Dans les grandes extrêmités, & pour se délivrer des violences des Barbares, j'ose croire qu'il n'est pas défendu de sortir de son caractere. Pour moi je bercerai Halima de mille esperances, & je vous permets de dire au Cadi que je répons à sa tendresse, & qu'il ne tiendra jamais à moi qu'il ne soit heureux. A la faveur de ce stratagême il nous sera aisé de nous voir, & je m'en ferai un grand plaisir; à condition néanmoins que vous n'abuserez jamais de nos entrevues. Je suis Esclave, il est vrai, mais je suis libre à certains égards; & cette liberté que j'ai conservée jusqu'ici au travers de mille périls & en soutenant mille combats, je ne la perdrai qu'en perdant la vie. Vous ne m'offenserez jamais impunément. Du moins, renoncerois-je pour toûjours à vos entretiens, s'il nous arrivoit de sortir tant soit peu des bornes de la discrétion. Je me sens obligée, Richard; de

de vous parler en ces termes, parceque vous m'avez paru toûjours présumer un peu trop de vous. Peut-être vous faisois-je tort. Mais quoiqu'il en soit, je l'ai cru, & ce doit être desormais par votre conduite que je dois être desabusée ; ce ne sera que par là que vous pourrez mériter,& ma complaisance & mon estime. Je n'en dirai pas davantage. Je croi cependant qu'il est tems que vous vous retiriez, afin que j'aille m'éclaircir si Halima ne nous a pas écoutés, car elle entend la langue Franque. Tout ce que vous venez de dire est de fort bon sens, répondit Richard ; & pour les choses qui me regardent, je vous conjure de croire, adorable Leonise, que mon amour a toûjours été respectueux, & que je ne me rendrai jamais indigne de vos bontés pour moi. Contez d'un autre côté que je me ménagerai auprès du Cadi d'une maniere qui vous sera agréable ; & comme je suis certain que vous ne ménagerez pas moins bien Halima, je me flatte que dans peu de tems nous sortirons de notre esclavage. Je me retire rempli de cette douce esperance, me réservant de vous raconter une autre fois par quels détours la fortune, qui semble se lasser de me persecuter, m'a conduit ici. Leonise & Richard se séparerent alors, fort satisfaits l'un de l'autre.

Halima, qui pendant cette conversation étoit enfermée dans sa chambre,

attendoit avec impatience le retour de Leonise ; & jamais femme n'a été plus transportée qu'elle le fut, lorsque cette fille lui dit qu'elle venoit de triompher, que Marius étoit à elle, qu'elle en pouvoit disposer à son gré, & que cet Esclave feroit aveuglément tout ce qu'elle desireroit. Elle lui fit comprendre, que Marius qui l'avoit vue, l'aimoit d'un amour si violent, qu'il avoit eu de la peine à se posseder, lorsqu'il avoit appris que ses vœux étoient prévenus ; qu'il bruloit du desir de se jetter à ses genoux, que les momens lui sembloient des siécles, mais que cependant il faloit laisser passer deux Lundis avant que d'en venir à une entrevue qu'il desiroit mille fois plus qu'elle. Il demande ce terme, ajouta l'adroite Leonise, parcequ'il s'est engagé à un vœu qu'il ne sauroit rompre, & qui ne peut être accompli que dans ce tems-là. Halima fut contente de cette excuse. Mais que veut-il demander au Ciel, s'écria-t-elle tout d'un coup ? C'est sans doute sa liberté, repartit Leonise. Ha ! dit Halima, il est libre, ou du moins ne tiendra-t-il qu'à lui de l'être : J'offre de donner pour sa rançon tout ce que le Cadi demandera. Qu'il rompe donc un vœu qui est inutile, qu'il hâte son bonheur & le mien.

Le Cadi étoit encore dans la Mosquée lorsque Richard se sépara de Leonise. Richard & Mahamut s'entretinrent sur la réponse qu'ils lui devoient

rendre ;

rendre ; & ils convinrent qu'il lui faloit dire que l'Esclave étoit inflexible ; & qu'elle avoit déclaré, qu'étant destinée pour le Grand Seigneur, elle ne donneroit jamais son cœur à un simple Cadi. Nous n'avons pu réussir dans notre entreprise, dit Mahamut à l'amoureux vieillard du moment qu'il fut de retour. Fiere de ses attraits & de ses charmes, & comptant d'être un jour Sultane, l'Esclave rejetté toutes les propositions de Marius, elle n'a pas même daigné les écouter. Mais l'affaire n'est pas desesperée, puisque Leonise est en votre puissance. Il faut, & il le faut même sans perdre tems, que vous la conduisiez vous-même à Constantinople, & il ne tiendra qu'à vous d'obtenir par force dans le voyage ce que vous ne pouvez obtenir par amour : il ne lui sera pas permis de résister, ni de se donner des airs de Vestale. Il y a divers inconveniens dans cette violence, nous n'en saurions disconvenir, mais on prévient tout lorsqu'on prend de bonnes mesûres, & nous les préviendrons, soyez-en certain. Il faudra acheter une autre Esclave, & du premier jour qu'on aura mis à la voile, feindre que Leonise est indisposée : il faudra même la rendre malade s'il est nécessaire ; la chose n'est pas impossible. Il faudra publier ensuite qu'elle est morte, qu'on l'a jettée dans la Mer : & effectivement on y jettera aux yeux de tout l'équipage l'Esclave

qu'on aura achetée. Reposez-vous sur nous, ajouta Mahamut, nous ferons réussir ce projet, notre supercherie ne sera jamais découverte; le Sultan ne réclamera jamais une Esclave que la mort lui aura enlevée, comme il sera facile de le prouver, puisque tous ceux du Vaisseau en seront témoins; vous demeurerez paisible possesseur d'un bien que vous aimez plus que votre vie, & vous le posséderez tout autant de tems qu'il vous plaira; nous ne manquerons jamais d'expédiens pour continuer à vous rendre heureux.

Le miserable Cadi que sa passion aveugloit, donna dans le piége. Il trouva le projet admirable; & en effet, excepté ce qu'il y avoit de criminel, il n'étoit pas mauvais, supposé que ses Esclaves eussent été sinceres: mais ils avoient des vues bien differentes des siennes, car leur dessein étoit de se rendre maîtres du Bâtiment où il s'embarqueroit avec Leonise, & de le jetter lui-même dans la Mer. Il y a une difficulté que nous n'avions point prévue, reprit tout d'un coup le Cadi, c'est que Halima ne consentira jamais que j'aille à Constantinople que je ne la méne avec moi. Mais qu'elle nous suive, j'y consens; ce sera le moyen de m'en défaire, elle nous tiendra lieu de l'Esclave qu'il nous faudroit acheter; Mahamut & Richard lui dirent qu'il avoit raison. Le Cadi communiqua le dessein de son

Voyage à sa femme le même jour qu'il se fut déterminé à le faire. J'ai résolu, lui dit l'insensé vieillard, d'aller présenter moi-même l'Esclave Chrétienne au Sultan, & j'espere que ce sera le moyen de devenir Grand Cadi du Caire, ou de Constantinople. Halima approuva sa résolution, parcequ'elle crut qu'il laisseroit Richard; mais dès qu'elle eût appris que cet Esclave & Mahamut devoient l'accompagner, elle lui dit qu'elle vouloit être du Voyage. Vous en serez, répondit le Cadi, je n'ai rien à vous refuser; vous n'avez qu'à vous tenir prête, car nous partirons le plutôt que la chose sera possible.

Pendant ce tems-là, Azan Bacha ne cessoit de solliciter le Cadi de lui donner l'Esclave. Il lui offroit des sommes immenses, & il lui avoit déja fait present de Richard, qu'il mettoit à un fort haut prix. Il lui representoit qu'il pouvoit, sans se porter aucun préjudice, lui donner cette satisfaction, parceque, lui disoit-il, au cas que le Grand Seigneur demande Leonise, il nous sera aisé de lui faire entendre qu'elle est morte. On ne s'avise guéres dans ces sortes de rencontres de faire des perquisitions; & supposé même qu'on en fit, nous seroit-il difficile à nous qui sommes ici les maîtres de rendre ces perquisitions inutiles. Toutes ces promesses, toutes les offres du Bacha ni servirent qu'à enflammer davantage le cœur du Cadi, & à lui faire hâter

ſon départ : de ſorte que preſſé d'un côté par ſon propre deſir, & d'un autre par les importunités d'Azan, & même de ſa femme, qui ſe forgeoit à ſon tour des chimeres ; il équippa dans vingt jours un Brigantin à quinze bancs, qu'il arma de bons Mariniers Mores, & de quelques Chrétiens Grecs. Il embarqua dans ce Vaiſſeau tout ſon treſor. Halima fit la même choſe, n'ayant rien laiſſé chez elle qui fût de prix. Elle obligea même le Cadi de permettre que ſon pere & ſa mere l'accompagnaſſent, car lui dit-elle, je ſouhaiterois fort leur faire voir Conſtantinople. Le deſſein de Halima étoit de porter Mahamut & Richard à faire ce qu'ils avoient déja réſolu, qui étoit de ſe ſaiſir du Brigantin : mais elle ne voulut ſe découvrir, que lorſqu'elle ſeroit embarquée. Elle vouloit paſſer en Sicile, abjurer le Mahometiſme, & ſe marier avec Richard ; car il y a aparence, diſoit-elle en ſoi-même, que cet Eſclave m'aimant, qu'emportant avec moi toutes mes richeſſes, & que me faiſant Chrétienne, il ne refuſera pas de m'épouſer.

Dans le tems que le Brigantin s'équipoit, Richard parla une ſeconde fois à Leoniſe, à laquelle il déclara ce qu'il avoit projetté de faire. Elle lui apprit à ſon tour quel étoit le deſſein de Halima ; car cette femme ne lui cachoit rien. Après cette confidence réciproque, & s'être promis le ſecret, ils ſe ſeparerent

&

& attendirent le jour du départ. Ce jour arriva. Azan sortit de la ville, & accompagna le Cadi avec tous ses Soldats jusqu'à la mer. Il ne le quitta point qu'il n'eût mis à la voile, & il ne détourna jamais ses yeux du Brigantin, qu'il ne l'eût entierement perdu de vue. Jamais le vent ne fut plus favorable. L'amoureux Bacha qui étoit au desespoir de n'avoir pu gagner le Cadi, & qui voyoit bien depuis quelques jours, que Leonise devoit être conduite à Constantinople, avoit fait armer dans un autre Port un Vaisseau de dix-sept rangs, dans lequel il fit entrer cinquante Soldats, tous gens choisis & affidés qu'il avoit comblé de presens. Il leur commanda de se mettre incessamment en mer, de poursuivre le Brigantin du Cadi, de le prendre, de le piller, & de le couler à fond, après avoir passé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient horsmis Leonise. Je ne vous demande pour butin, leur dit-il, que cette captive; vous partagerez le reste entre vous. Il n'en fallut pas dire davantage; l'esperance du pillage les anima, ils mirent à la voile, bien résolus d'executer les ordres de leur maître; ce qui n'étoit pas fort difficile, car le Brigantin n'étoit pas armé, le Cadi ne s'étant pas attendu à une résolution si périlleuse & si extraordinaire.

Il y avoit déja deux jours que le Brigantin voguoit. Ces deux jours avoient duré deux siecles au Cadi : si bien qu'il

 étoit

etoit entierement déterminé de mettre son dessein à execution. Ses Esclaves qui representoient qu'il faloit sauver les apparences, qu'il faloit avant toutes choses faire en sorte que Leonise tombât malade pour donner un prétexte à sa mort, & que cette feinte maladie devoit durer pour le moins quelques jours. Le Conseil n'étoit pas du goût du Cadi, qui vouloit qu'on dît qu'elle étoit morte subitement, tant il lui tardoit de se défaire de sa femme, & de posseder Leonise. Il falut pourtant qu'il en passât par ce que voulurent les deux Esclaves. Halima avoit déja découvert son projet à Mahamut & à Richard; & ils étoient prêts à l'executer, après avoir passé les Croix d'Alexandrie, ou en entrant dans les Châteaux de la Natolie. Le Cadi cependant les pressoit si fort qu'ils lui promirent de le satisfaire dès que l'occasion s'en presenteroit. Il y a six jours, leur dit-il, que nous navigeons. Tous ceux qui sont dans le Brigantin croient que Leonise est malade, & qu'elle est même à l'extrêmité. Voila sans doute qui doit suffire, il faut se résoudre dès demain sans aucun délai à couronner mon amour, & à ne faire plus languir mes esperances. Il dit si positivement qu'il le souhaitoit ainsi, qu'ils promirent de lui obéir, en jettant Halima dans la mer, & en publiant en même tems que c'étoit l'Esclave de sa Hautesse. Le jour si souhaité étant venu, Mahamut

&

& Richard faisoient mine de se mettre en devoir d'accomplir les desirs du Cadi, lorsqu'ils découvrirent un Vaisseau qui venoit à eux à voiles & à rames. On ne douta point que ce ne fût un Corsaire Chrêtien. Les Mores en furent allarmés, parcequ'ils craignirent d'être faits Esclaves; & Mahamut & Richard se consoloient, esperant que ce seroit le jour qu'ils seroient délivrés de leur Esclavage; eux & leur chere Leonise. Ils ne laisserent pas néanmoins d'apprehender l'insolence des Pirates, parceque ces sortes de gens, de quelque Religion & de quelque Païs qu'ils soient, ont l'ame dure & barbare, n'y ayant rien de sacré pour gens accoutumés aux brigandages. On se mit en devoir de se défendre & de les bien recevoir sans quitter les rames; & en moins de deux heures le Vaisseau qui les poursuivoit fut près du leur à la portée presque du Canon. Dès qu'on se fut apperçu que les ennemis étoient si proches, on amena les voiles, on déla les rames, on prit les armes; les Mores étoient épouvantés, lorsque le Cadi s'écria tout d'un coup qu'ils n'eussent point de peur, que le Vaisseau étoit Turc, qu'il ne leur feroit aucun mal. Il commanda d'abord qu'on mît incessamment un Pavillon blanc au haut de la Poupe en signe de paix, & cela fut executé. Dans ces entrefaites, Mahamut apperçut un Vaisseau du côté d'Occident qui s'approchoit à toutes voiles. Il le dit au Cadi,

& les Forçats assurèrent que ce Vaisseau étoit Chrétien. Les craintes & les allarmes redoublerent alors. Le Cadi consterné au dernier point ne savoit quel parti prendre ; car son Brigantin étoit sans défense, & le Vaisseau Chrétien paroissoit être du premier rang. On voyoit la terreur & l'épouvante peintes sur le visage des Mores. Le Cadi tout tremblant paroissoit néanmoins ne perdre pas tout-à-fait courage. Il s'imaginoit que le Navire Turc qu'on avoit d'abord apperçu & qui arrivoit, ne faisoit force de voiles que pour venir plutôt à son secours. Mais il se trompoit. Ceux qui étoient dans ce Navire, sans avoir égard au Pavillon blanc, ni à la Religion Mahometane, investirent le Brigantin avec tant de furie, que peu s'en fallut qu'ils ne le coulassent d'abord à fond. Jamais surprise ne fut plus grande que celle du malheureux Cadi. Il reconnut que ceux qui l'attaquoient étoient des Soldats de Nicosie ; & comme il vid bien ce qui en étoit, il ne douta point qu'il ne fût perdu. Jamais attaque n'a été plus violente, ni plus furieuse ; & il est certain, que si les Soldats ne se fussent plutôt mis à piller qu'à tuer, il n'y eût eu du Brigantin qui que ce fût qui eût échapé. Mais comme ils étoient plus âpres & plus ardens à piller qu'à faire main basse sur le Cadi & sur ceux de sa suite, il n'y eut point de sang répandu. Chacun peut se representer aisément ce qui se

passoit

passoit dans le cœur du Cadi, & quelles furent les apprehensions de Halima & de Leonise, de Mahamut & de Richard. On étoit au plus fort du pillage, lorsqu'on entendit crier tout d'un coup: Aux armes, aux armes, Soldats, voici un Vaisseau Chrétien qui fond sur nous. On avoit raison de le croire ainsi. Ce Vaisseau, qui étoit le même que celui que Mahamut avoit découvert, avoit toutes ses bannieres chargées de Croix. Il tomba d'abord sur celui d'Azan. Cependant, avant que d'en venir à l'abordage, on demanda en langue Turque à qui appartenoit le Navire, & on répondit en même tems que c'étoit à Azan Bacha, Vice-Roi de Chypre. Et comment donc, vous qui êtes Musulmans, repliqua celui qui avoit fait la demande, attaquez vous, & mettez vous au pillage ce Brigantin, où nous savons qu'est le Cadi de Nicosie? Les Soldats répondirent que c'étoit une chose dont ils ne se mettoient guére en peine, qu'ils avoient des ordres, qu'ils les avoient executés, & qu'ils n'avoient fait en cela qu'obéir au commandement de leur Maître. Celui qui commandoit le Vaisseau qui avoit Pavillon Chrétien n'eut pas été plutôt éclairci sur ce qu'il desiroit de savoir, qu'il aborda le Brigantin du Cadi, & fit main basse sur neuf ou dix Turcs qui se presenterent; il y entra ensuite comme un furieux & avec un courage intrepide. Le Cadi ne l'eut pas plutôt vû

sur

fur fon bord qu'il le reconnut, quoique travefti. C'étoit Ali Bacha qui l'avoit attendu au paffage auffi-bien qu'Azan, & qui pour n'être pas découvert avoit fait habiller fes Soldats à la Chrétienne. L'amoureux Vieillard, qui fe vit affailli de tous côtez, n'eut que des anathêmes pour toutes armes. Qu'eft-ce que je vois, s'écria-t-il en s'adreffant à Ali, eft-il poffible, lâche & traître que tu es, qu'étant Mufulman tu m'attaques comme Chrétien? Et vous, perfides Soldats d'Azan, quel malin efprit vous poffède, & vous pouffe à commettre un attentat fi impie? Faut il que pour complaire à un fimple homme qui veut affouvir une paffion brutale, vous vous rebelliez contre votre Souverain? Ces paroles prononcées avec vehemence, & accompagnées d'imprécations, produifirent d'abord l'effet que le Cadi s'en étoit promis. Les Soldats mirent bas les armes, & tout farouches qu'ils avoient paru, quelque avidité qu'ils euffent témoignée de fe rendre maîtres des grandes richeffes du Brigantin, ils demeurerent immobiles. Il n'y eut qu'Ali qui ne fut point effrayé des foudres que le Cadi lançoit: Il ferma les oreilles à tout ce qu'il dit; & s'étant approché de lui le Cimeterre à la main, il lui porta un fi rude coup fur la tête, que fans mille bandes de toiles qui formoient fon Turban, & qui lui fervirent de défenfe, il l'eût fendue par le milieu. Le coup ne fut pas néan-

néanmoins ſans effet, le Cadi tomba étendu ſur un des bancs du Vaiſſeau; & tout étourdi qu'il étoit de la bleſſure qu'il reçut, & de ſa chute, il eut la force de proferer ces paroles: Cruel Renegat, ennemi de mon Prophète, eſt-il poſſible que le Ciel ne châtie point ton inſolence & ta barbarie? Eſt-il poſſible que quelque bon Muſulman ne me vange point? Lâche & indigne Mahometan, as-tu la hardieſſe de fraper & de bleſſer ton Cadi, un Miniſtre de Mahomet? Fouleras-tu ainſi aux piés les ſaintes lois de l'Alcoran; & de la Religion que tu profeſſes? Les Soldats d'Azan, qui virent ce qui ſe paſſoit, & qui craignirent d'être privés du butin dont ils s'étoient déja rendus maîtres, crurent qu'il n'en falloit pas demeurer là. Animés du même eſprit les uns & les autres, & comme s'ils ſe fuſſent conſultés, ils ſe réveillerent de cette eſpece de létargie où les paroles du Cadi les avoient jettés, & fondirent ſur les gens d'Ali avec tant de fureur qu'ils les renverſerent, & firent un carnage épouventable, quoiqu'ils fuſſent inferieurs en nombre. Ceux qui échaperent de ce terrible choc ſe raillierent, & s'étant jettés ſur les Soldats d'Azan comme des deſeſperés, ils vengerent ſi bien la mort de leurs compagnons, qu'ils les paſſerent tous au fil de l'épée, à la réſerve de deux ou trois. Cependant, quoique victorieux, ils furent couverts de tant de bleſſures,

qu'ils

qu'ils se virent quasi hors de combat. Richard & Mahamut qui étoient à la fenêtre de la chambre de poupe, furent les spectateurs de ce combat, qui fut des plus opiniâtres & des plus cruels. Attentifs à cette sanglante Tragédie, & desirant de s'en prévaloir, ils appellerent le pere de Halima, & deux de ses parens qui s'étoient embarqués avec elle. Tout nous est favorable, dirent les deux Esclaves : Les deux Bachas n'ont presque plus de Soldats, & ceux qui leur restent sont pour la plupart hors d'état de se servir de leurs armes ; d'où vient que nous demeurons ici sans prendre aucune résolution ? Il est tems de nous réveiller & de seconder la fortune qui nous tend les bras. Alors s'étant saisis des Cimeterres de ceux qui avoient été tués, ils sauterent sur le Coursier, & se prirent à crier liberté tout d'une voix. D'abord les Mariniers Chrétiens se joignirent à eux, & ayant pris des armes on massacra dans un moment tout ce qui fut en état de résister. Ils passérent ensuite dans la Galere d'Ali Bacha, qu'un Turc pour vanger le Cadi venoit de tuer d'un coup de Cimeterre ; & comme la Galere étoit sans défense, ils s'en rendirent maîtres & de tout ce qu'ils y trouverent. Ce fut de cette maniere que finit cette étrange Catastrophe, qui mit Richard & Mahamut en état de donner la liberté à Leonise, & de la conduire dans son païs chargée des dépouilles d'un

d'un Cadi & de deux Bachas extrêmement riches. Tous furent d'avis qu'on mît dans un seul Vaisseau toutes les richesses qu'on venoit d'enlever aux Turcs: on choisit celui d'Ali, parce qu'il étoit le plus grand, & que d'ailleurs tous les forçats en étoient Chrétiens. D'abord, Richard leur fit distribuer quelque argent, & tout ce dont ils pouvoient avoir besoin ; & comme ils virent qu'ils étoient libres, ils promirent de voguer non seulement jusqu'à Trapane, mais jusqu'au bout du monde s'il étoit nécessaire. Mahumut & Richard, dont la joie ne sauroit être exprimée, dirent à Halima, que si elle vouloit retourner en Chypre, il ne tiendroit qu'à elle, qu'on lui donneroit le Brigantin avec tout l'équipage, & la moitié des richesses qu'elle y avoit fait embarquer ; mais comme elle bruloit toûjours d'amour pour Richard, elle répondit qu'elle les vouloit suivre. Le Cadi revint à lui dans ces entrefaites, on examina sa blessure, qui ne fut pas trouvée mortelle ; on y mit un appareil le mieux qu'on put, & on lui fit à peu près les mêmes offres qu'on venoit de faire à Halima. Il répondit que la fortune l'ayant réduit à l'extrêmité où il se trouvoit, il les remercioit de la liberté qu'ils lui accordoient si généreusement, & que son dessein étoit d'aller à Constantinople pour se plaindre du tort qu'il avoit reçu d'Azan & d'Ali. Quoiqu'il n'eût pas beaucoup de tendresse

pour

pour Halima, il parut néanmoins extrêmement consterné lorsqu'il sçut qu'elle l'abandonnoit, & qu'elle avoit formé le dessein de se faire Chrétienne. C'est un nouveau surcroît de malheurs, dit-il, mais le Sage doit céder au tems. On fit incessamment armer le Brigantin, on le pourvut de tout ce qui pouvoit être nécessaire pour son Voyage, & on lui laissa une bourse où il y avoit plusieurs piéces d'or; après quoi on lui dit, qu'il pouvoit mettre à la voile lorsqu'il lui plairoit. J'y suis disposé, dit le malheureux Cadi, mais qu'il me soit permis avant que nous nous séparions, puisque nous nous séparons pour toûjours, d'embrasser l'adorable Leonise, cette grace qui est la derniere que je lui demanderai sera capable de me faire oublier toutes mes infortunes. Leonise en faisoit difficulté, mais tous généralement l'en ayant priée, elle tendit les bras, & embrassa cet amoureux vieillard qui faillit à mourir de joie. Ce n'est pas tout, charmante Leonise, daignez encore mettre vos mains sur ma tête, dit le Cadi tout transporté, je n'ai besoin que de ce seul baume pour l'entiere guérison de ma blessure? Leonise lui accorda encore cette faveur. Après ces adieux, on coula à fond le Vaisseau d'Azan; & Richard & Mahamut voulant profiter d'un vent frais d'Orient qui souffloit, firent appareiller les voiles, & perdirent de vue dans un moment le Brigantin où étoit le Cadi.

Jamais

Jamais navigation ne fut plus heureuse. Ils passerent le même jour à la vue d'Aléxandrie & prirent terre à la forte Isle de Corfou, où ils firent eau, sans avoir été obligés de caler les voiles, ni de se servir des rames; ensuite de quoi ils cotòyerent les fameux Monts de la Chimere. Le second jour, ils découvrirent de loin Paquin, promontoire de la fertile Trinacrie, à la vue de laquelle & de la célébre Isle de Malte ils volerent, car le Vaisseau étoit extrêmement leger. Enfin, ils découvrirent quatre jours après la Lampadouse, & en même tems l'Isle où ils avoient fait naufrage; ce qui fit soupirer Leonise, lorsqu'elle se ressouvint du péril extrême qu'elle y avoit couru. Mais à ce triste souvenir succeda la plus grande joie qu'elle pût ressentir alors: on découvrit le lendemain la Sicile, & le jour suivant, un peu après que le Soleil fut levé, on se trouva à une lieue de Trapane. On avoit trouvé dans le Brigantin un coffre rempli de Banderoles de taffetas de toutes couleurs; on en arbora le haut du Vaisseau, qui se vid bien-tôt en état de prendre terre. Ce superbe Vaisseau n'eut pas plutôt paru, que tout le Port fut rempli de peuple: toute la Ville y accourut en foule. Leonise à la priere de Richard avoit pris le même habit qu'elle avoit lorsqu'elle fut presentée aux Bachas: & elle y avoit ajouté tant de Pierreries, qu'elle brilloit comme un Soleil. Richard & Mahamut prirent

des robes à la Turque, & des vestes extrêmement riches. On en donna aussi aux Forçats & aux Matelots, car les Turcs qui s'étoient entretués en avoient laissé suffisamment.

Ce fut environ sur les huit heures du matin que ce Bâtiment entra dans le Port de Trapane. Le Ciel étoit si clair & si serain, qu'on eût dit qu'il vouloit prendre part à une joie qui devoit être générale. Richard avoit fait un moment auparavant tirer son Artillerie, la Ville y avoit répondu. Tout le Port retentissoit d'acclamations. Cependant, lorsqu'on se fut apperçu que le Vaisseau étoit Turc, & qu'on ne vid sur le Tillac que des gens avec des robes à la Turque & des Turbans blancs, chacun parut épouvanté, & on commença à courir aux armes. Ne craignez point, s'écrierent Richard & Mahamut en langue Franque, lorsqu'ils virent aprocher la Milice, le Vaisseau est un Vaisseau ami. Un moment après, ils firent sortir leurs gens un à un: & ce qui persuada le peuple que c'étoient des Chrétiens travestis, c'est qu'ils baiserent mille & mille fois la terre tout baignés de larmes de joie. Lorsque tous les Matelots & ceux qui avoient tiré à la rame furent sortis, on vid paroître le pere & la mere de Halima avec ses deux parens, avec des robes magnifiques; après eux venoit Leonise, ayant le visage couvert d'un Tafetas cramoisi. Elle marchoit au mi-

lieu de Richard & de Mahamut, ce ſpectacle attiroit les yeux de tout le monde. En touchant la terre, ils firent comme les autres, ils la baiſérent à genoux. Comme ils étoient les plus diſtingués par leur habillement & par leurs manieres, le Gouverneur de la Ville marcha vers eux : mais à peine eut-il envisagé Richard qu'il le reconnut, il courut à lui les bras ouverts, & l'embraſſa de la maniere du monde la plus tendre,& avec toutes les marques d'une véritable joie. Corneille, ſon pere, le pere de Leoniſe, tous leurs parens & ceux de Richard qui étoient les principaux de la Ville s'approcherent au même tems. Richard après avoir répondu aux complimens, & aux tendreſſes du Gouverneur, s'adreſſa à Corneille qui ſentit quelque ſaiſiſſement dès qu'il le reconnut. Il le prit par la main avec beaucoup de marques d'affection,tenant de l'autre ſa chere Leoniſe. Je vous ſupplie, dit alors Richard, en s'adreſſant à l'aſſemblée, qu'avant que nous entrions dans la Ville, & que nous allions au Temple pour rendre graces à Dieu de notre heureuſe délivrance, il me ſoit permis de vous parler un moment. Vous le pouvez faire, lui dit le Gouverneur, il n'y a perſonne qui ne vous écoute, & qui ne le faſſe même avec attention. Alors ayant un peu hauſſé la voix, il parla en ces termes.

Il vous peut reſſouvenir ſans doute

du malheur qui nous arriva il y a quelque tems à Leonise & à moi aux Jardins des Salines. Vous n'avez pas oublié non plus, je m'assure les mouvemens que je me donnai pour procurer la liberté à cette charmante fille ; j'offris pour sa rançon tout ce que je possedois au monde ; mais je fus assez malheureux pour l'offrir en vain. Je ne prétens pas vous entretenir à present de nos infortunes. Ce détail demande plus de tems & plus de loisir, & je me sens même trop ému pour entreprendre un si triste recit. Il suffit de vous dire, qu'après diverses avantures toutes surprenantes, qu'après une infinité d'allarmes & de craintes, qu'après avoir desesperé mille fois de voir changer notre destinée, le Ciel pitoyable, sans que nous l'eussions mérité, nous a fait revoir notre chere Patrie, comblés de biens & de richesses. J'atteste cependant ce même Ciel qui nous a délivrés, que ce n'est ni ces richesses ni ma liberté qui causent la joie que vous voyez paroître sur mon visage. Cette joie procéde de celle que ressent aujourd'hui Leonise de se voir libre. Je puis dire que j'ai mis tout en œuvre pour la tirer des mains des Barbares. J'offris d'abord tous mes biens pour sa rançon. J'ai exposé depuis peu ma vie pour elle. Elle me peut rendre elle même ce témoignage que je n'ai rien oublié pour faire changer les destins en sa faveur ; & que si je l'ai toûjours aimée, ç'a été sans

sans espoir de récompense, m'estimant trop heureux & trop récompensé de l'avoir servie, & de l'avoir redonnée à ses parens, & à celui à qui le Ciel l'avoit destinée. En achevant ces paroles, il haussa la main, & tira le voile qui couvroit le visage de Leonise : jamais cette incomparable fille n'avoit paru si belle qu'elle fut dans cette occasion. Voila, poursuivit un moment après Richard, en se tournant vers Corneille, voila le riche butin que je te livre & que je remets entre tes mains. Voila la belle Leonise que je te donne, cette Leonise qui ne s'est jamais effacée de ta mémoire, & qui mérite d'être adorée de tous les mortels. C'est ceci, & non les choses que j'ai fait pour elle que je veux bien qu'on appelle liberalité, puisqu'il n'y a point de tresor qui soit comparable à ce present. Reçois-là des mains d'un ennemi généreux qui te la céde, & publie dès aujourd'hui que tu es le plus heureux de tous les Amans. Je te donne avec elle tout ce que je pourrois prétendre de tant de richesses que nous apportons, & sois persuadé que je ne te donne pas peu de chose. Possede-la, jouis de ses biens & de ceux qui me pourroient appartenir ; car pour moi je dois renoncer à tout, puisque ma malheureuse destinée veut que je renonce à Leonise. En achevant ces paroles, il s'arrêta comme si sa langue fût demeurée tout à coup immobile. Cependant, un moment après, & avant qu'aucun eût ouvert la

bouche

bouche pour parler, il reprit la parole: Helas, dit-il, quels sont les égaremens où je me jette, & qu'est-ce que je viens de dire? peut-on être liberal du bien d'autrui? Quel droit ai-je sur Leonise pour la donner à un autre, ou comment puis je offrir ce que je ne possede point? Leonise est à elle, & comment en puis-je disposer? Je l'avoue, & je n'en ai point fait mistere: j'ai tout fait pour elle, & rien ne m'a été difficile, lorsqu'il s'est agi de la délivrer; mais ce sont des obligations dont je ne prétens pas qu'elle me tienne compte; je n'ai fait que ce que j'étois obligé de faire, je retracte donc ce que je viens de dire. Je ne donne rien à Corneille, puisque je ne puis lui rien donner: je confirme seulement le don que j'ai fait à Leonise de mes biens, & je ne demande pour toute récompense que son estime. Richard n'en dit pas davantage, & Leonise prenant la parole: Vous vous imaginez sans doute, Richard, dit cette charmante fille, que j'ai accordé de grandes faveurs à Corneille: je dois vous desabuser en sa presence de cette pensée. Je l'ai souffert, il est vrai, mais je ne l'ai fait, que parceque j'y étois contrainte. Ceux dont je dépendois l'avoient souhaité ainsi, parcequ'ils le regardoient comme pouvant être un jour mon époux. Mais quoiqu'il fût avec moi sur un pié qu'il semblât qu'il pût prendre de petites libertés, j'en ai usé pourtant avec lui avec

tant

tant de séverité que je ne rougirai jamais d'avoir permis qu'il m'ait recherchée. Je suis à moi, Richard, & je l'ai toûjours été jusqu'ici ; j'ai conservé ce cœur que vous croyez que j'ai donné autrefois à Corneille, & je ne dépens absolument que de ceux qui m'ont donné la naissance, ausquels je dois obéir aveuglément. Leur volonté sera toûjours la mienne, je ne m'opposerai jamais à leurs desirs. La seule chose que je ferai, sera de les supplier, avec la soumission que je leur dois, de vouloir relâcher de leur droit en me permettant de disposer moi-même de ce cœur que je n'ai encore donné à personne, & de ces biens que je ne dois qu'à votre seule liberalité. Vous êtes libre, nôtre chere fille, s'écrierent son pere & sa mere en l'interrompant, nous ne contraindrons jamais votre volonté, vous êtes maitresse de vous-même, nous déclarons hautement que nous ne vous desavouerons jamais, & que nous approuvons par avance le choix que vous avez fait dessein de faire. Puisque cette liberté m'est accordée, repartit Leonise, je dois faire voir aujourd'hui aux hommes que toutes les personnes de notre sexe ne sont pas ingrates. Je suis à vous poursuivit-elle en s'adressant à Richard, & je serai à vous jusqu'à la mort, si je suis assez heureuse pour que vous ayez oublié mes injustes rigueurs, & que vous ne refusiez pas d'accepter une main que je vous donne

comm

comme à celui que je choisis pour mon époux. On ne sauroit representer la joie de ce digne & heureux Amant. Il n'eut pas la force de répondre à cette déclaration ; les expressions & la parole lui manquerent. Il se jetta à ses genoux, & lui prenant les mains, il les serra tendrement, & les baisa mille fois tout baigné de larmes. Comme chacun applaudit à ce choix, ces tendres Amans furent conduits au Temple, & l'Evêque qui s'étoit trouvé present leur ayant donné dispense, les nôces furent célébrées le même jour, ce Prélat ayant bien voulu les épouser lui-même. Jamais joie ne fut plus générale, on n'a jamais vu tant de réjouissances. Halima, qui vid bien qu'elle ne pouvoit plus prétendre à Richard, voulut bien donner la main à Mahamut ; & son pere & sa mere, & les deux parens qui l'avoient accompagnée eurent une si grosse portion du butin, qu'ils vécurent dans l'abondance toute leur vie. Ils eurent tous sujet d'être contens, & la renommée de Richard se répandit par toute l'Italie, & presque par tout l'Univers. On lui donna le nom d'Amant Liberal : & comme Leonise, qui fut un exemple de vertu eut beaucoup d'enfans, & que cette famille n'est pas encore éteinte, la renommée de Richard dure encore.



L'EGYPTIENNE.



UNE Egyptienne de celles qui ont fait leur tems, éleva une petite fille en qualité de Niéce & l'appella *Pretiosa*. Elle lui enseigna tous ses artifices & tous ses vieux tours de souplesse ; & cette jeune fille profita si bien de ses leçons, qu'il n'y eut jamais d'Egyptienne plus adroite, ni plus agile. Ce qui achevoit de la distinguer de toutes les autres Egyptiennes, c'est qu'elle étoit d'une beauté extraordinaire. Le Ciel, les differens climats, les voyages, l'artifice, les injures de l'air, ausquelles de toutes les Nations du monde, les Egyptiens sont les plus sujets, n'eurent pas le pouvoir d'effacer le lustre de son visage, ni de noircir ses belles mains. Avec cela, elle étoit civile & polie, ce qui faisoit soupçonner à ceux qui la regardoient avec quelque attention, qu'elle devoit tirer son extraction d'ailleurs que d'une famille Egyptienne. Tout ce qu'on pouvoit lui trouver à redire, c'est qu'avec toute sa politesse, elle disoit des choses un peu libres. Cependant, elle ne disoit

rien, dont on pût tout-à-fait rougir, parce qu'outre qu'elle s'exprimoit avec esprit, & d'une maniere vive & naturelle, elle prenoit de grands ménagemens à l'égard des termes; & elle avoit fait là-dessus de si séveres leçons à ses compagnes, qui avoient toutes de très-grands égards pour elle, qu'il n'y avoit Egyptienne vieille ni jeune qui eut osé chanter en sa presence la moindre petite chanson qui eût pu choquer la pudeur, & moins encore proférer la moindre parole deshonnête.

La vieille Egyptienne qui ne manquoit ni d'esprit ni de jugement, ayant reconnu qu'elle possedoit un tresor des plus précieux, fit comme l'Aigle qui montre à voler à son Aiglon, & à vivre entre ses serres. Si bien que Pretiosa sortit d'auprès d'elle fournie de Villanelles, de Stances, de Quatrains, & de Sarabandes; en un mot, de toute sorte de Vers, particulierement de Romances qu'elle chantoit de très-bonne grace. Cette femme qui étoit rusée, & qui savoit mettre tout à profit, recherchoit ces sortes de Pieces, & mettoit tout en œuvre pour en recouvrer. Aussi ne manqua-t-elle pas de Poëtes qui lui en fournirent, car les Poëtes s'accommodent de toute sorte de gens, lorsqu'il s'agit de vendre leurs Ouvrages. Combien y en a-t-il qui travaillent pour ces aveugles qui vont chantant de faux Miracles, & qui participent à leur gain? On trou-

ve

ve de tout dans le monde. C'est un des effets de la pauvreté, qui fait presque autant de Poëtes que la nature ; qui aiguise & débauche l'esprit, & qui fait que l'homme s'applique à certaines choses, ausquelles il n'eût de sa vie pensé, s'il se fût vu tant soit peu à son aise.

Pour revenir à Pretiosa, elle fut élevée en divers lieux de la Castille : & lorsqu'elle eut atteint l'âge d'environ quinze ans, son Ayeule l'amena à Madrid, dans la vue d'étaler & de vendre sa Marchandise à la Cour, où tout s'achete & se vend. La premiere entrée qu'elle fit dans cette Capitale de l'Espagne, fut un jour de Sainte Anne, qui est la Patronne & l'Avocate de cette Ville. Pretiosa & sept autres Egyptiennes y entrerent en dansant. La danse étoit composée de quatre vieilles & de quatre jeunes, & d'un Egyptien très-bon danseur qui les menoit ; le spectacle étoit agréable. Toutes ces Egyptiennes étoient ajustées à leur maniere, mais propres & richement parées. Elles se firent fort admirer. Mais celle qu'on admira le plus, fut Pretiosa qui brilloit sur toutes les autres, & qui certainement avoit des attraits & des manieres qui ne pouvoient que la distinguer, & la faire aimer de tous ceux qui jettoient les yeux sur elle. Au milieu du son des Tambours de Basque & des Castagnétes, & à la reprise de la danse, on entendoit un bruit confus qui augmentoit la beauté & les char-

mes de l'Egyptienne. Tout couroit pour la voir, les hommes faits aussi-bien que les enfans; & chacun étoit dans l'admiration. Mais ce fut bien autre chose, lorsqu'après la danse finie, on l'entendit chanter. L'air retentit tout d'un coup d'acclamations & de louanges, & les Juges de la Fête lui donnerent sur le champ d'un commun accord le prix de la premiere danse. C'est la coutume, lorsqu'on célèbre cette Fête, de se rendre à l'Eglise de Sainte Marie devant l'Image de Sainte Anne. Les Egyptiennes s'y rendirent, elles y danserent, & Pretiosa s'y signala. Après quoi elle chanta ce Romance.

A SAINTE ANNE.

Arbre d'un prix inestimable,
Qui fus si long-tems à porter,
Que Joachim pouvoit douter
Que le Ciel lui fût favorable,
Quoi-qu'en partage il eût la foi
Des plus Saints de la vieille loi.

Nonobstant cette foi si vive,
Le saint homme fut méprisé;
Car le Prêtre étant abusé
Par sa fertilité tardive,
Chassa du Temple & des Autels
Le meilleur de tous les mortels.

Terre pour un tems infertile,
A la fin tu nous a produit

Ce doux & cet aimable fruit,
De tous les fruits le plus utile:
Celle qui tient entre ses mains
Le salut de tous les humains.

Palais de superbe structure,
Pur ouvrage du Créateur,
Elevé pour le seul bonheur
De son indigne Créature;
Car enfin, ce n'est que par vous
Qu'il doit naître au milieu de nous.

Mere d'une Fille chérie,
En qui Dieu fit voir sa grandeur:
Anne, secondez notre ardeur,
Et priez le Fils de Marie
De jetter sur nous par pitié
Les regards de son amitié.

C'est vous qui prîtes tant de peine
D'instruire en toute humilité
Celle en qui la Divinité
Prit jadis notre chair humaine:
Près d'Elle aujourd'hui dans les Cieux,
Vous jouissez du Dieu des Dieux.

Pretiosa chanta avec tant de grace, qu'elle ravit tous ceux qui l'entendirent. Les uns lui donnoient des bénédictions: les autres disoient que c'étoit dommage qu'elle fût née Egyptienne, qu'elle étoit digne d'une autre naissance: les plus pénétrans tenoient un autre langage: Qu'on la laisse seulement croître la petite Harpie, disoient-ils; qu'on la laisse

ſeulement croître, & l'on verra ce qu'elle ſaura faire : ſes yeux ſont bien plus propres pour les larcins que ſes mains : & à en juger par ces charmes naiſſans qui lui attirent déja les ſuffrages de tout le monde ; on entrevoit bien qu'elle eſt faite pour faire des Eſclaves ; qu'elle prépare des embuches qui ſeront funeſtes à ceux qui la verront de trop près, & que peu de cœurs lui échaperont. Pretioſa écoutoit toutes ces choſes ſans faire ſemblant d'y faire attention, non plus qu'aux éloges inſipides que lui donnoit le peuple ; & quelque pénétrée qu'elle fût en ſon cœur de ſe voir louer d'une maniere ſi flateuſe, elle ne quitta point la danſe qu'elle avoit repriſe, & dans laquelle elle ſe ſurpaſſa.

Les Cérémonies de la Fête étant achevées, l'Egyptienne ceſſa de danſer. Elle ſe trouva fatiguée, mais elle parut dans ſon inaction avec de nouveaux charmes, qui redoublerent la ſurpriſe de ceux qui avoient aſſiſté à la dévotion de cette Journée : & comme elle diſoit de tems en tems mille petites choſes agréables, pleines de bon ſens & d'eſprit, on ne parloit que d'elle à la Cour.

Le rendévous des Egyptiens qui ſe veulent faire voir à Madrid eſt dans la Campagne de ſainte Barbe. Ce fut là que Pretioſa ſe retira. Mais quinze jours après elle rentra dans la Ville accompagnée des trois autres jeunes Egyptiennes avec des ſonnettes, une nouvelle danſe,

& plusieurs Chansons enjouées. C'étoient pourtant des Chansons honnêtes; car Pretiosa, comme on l'a déja dit, n'eût pas permis que ses compagnes en eussent jamais chanté qui pussent offenser les oreilles, ce qu'on regarda avec beaucoup d'étonnement. Cependant la vieille Egyptienne ne la perdoit jamais de vue; c'étoit un Argus qui craignoit de la perdre.

Lorsqu'on commença la danse, ce fut sous une feuillée, & dans la rue de Tolède. D'abord tout le monde y accourut: & tandis que les quatre Egyptiennes dansoient, la Vieille demandoit quelque chose pour les danseuses. Personne ne se fit presser, chacun donna liberalement, tant il est vrai que la beauté est capable de réveiller la charité la plus endormie. La danse ne fut pas plutôt achevée, que Pretiosa dit tout haut: Si l'on me veut donner demi Reale je chanterai toute seule le plus beau Romance du monde. Ce Romance fut fait, dit-elle, lorsque notre Reine Marguerite après ses couches alla rendre graces au Ciel dans l'Eglise de S. Laurent. C'est une Piece fameuse, aussi est-elle de la façon d'un Poëte des plus célébres.

A peine Pretiosa eût-elle achevé de parler, que tous ceux qui étoient autour d'elle la prierent de commencer & de ne se mettre point en peine, qu'elle auroit sujet d'être contente. En effet, on vid tout d'un coup pleuvoir, pour ainsi

dire, tant d'argent de tous côtez, qu'à peine la vieille le pouvoit elle ramasser. Elle en vint à bout néanmoins. Après quoi Pretiosa ayant commencé à faire raisonner ses Sonnettes, & fait quelques petits tours de danse, chanta les vers qu'elle avoit promis, & qui étoient conçus en ces termes:

Voici la Reine la plus grande
Des Reines, qui vient à l'Offrande:
Ses vertus, sa beauté, mille charmes divers
La font la premiere du monde:
C'est une Reine sans seconde,
L'ornement de tout l'Univers.

Tant de beautés, tant de merveilles
Charment les yeux & les oreilles:
Délices des humains, amour des immortels;
Saint tresor que le Ciel étale,
Princesse qui n'eus point d'égale,
Vous mériteriez des Autels.

Qui void cette vertu suprême,
Certainement void le Ciel même,
Ce Ciel, ce firmament, où dans son vaste tour
Luit le Soleil que l'Ourse adore,
Et qui du Couchant à l'Aurore
Echauffe, & nous donne le jour.

Après la Reine, vient cet Astre
Qui parut la nuit du desastre
Qui fit craindre & gémir les hommes & les Dieux:

Comme

Comme quand la nuit tend ses voiles,
Le Ciel est parsemé d'étoiles,
On en voit aussi dans ces lieux.

La troupe des Dieux immortelle
S'en va dans le Temple avec elle,
Saturne, Jupiter, Mercure, le Dieu Mars,
Vénus, & Diane elle-même,
Font honneur à son Diadême,
Et marchent sous ses Etendarts.

Autour de ces Sphéres brillantes
Voltigent les bandes riantes
Des jeux & des plaisirs, mille petits Amours:
Le Dieu qui lance le Tonnerre
Vient de ramener sur la Terre
Et l'opulence & les beaux jours.

Tout ce que la Terre & que l'Onde,
Que l'ancien & le nouveau monde,
Que l'Inde & l'Arabie ont de plus précieux,
L'Or, les Perles, les Pierreries,
Jusqu'à l'émail de nos prairies,
Chacun s'étale à qui mieux mieux.

Vivez heureuse, grande Reine,
Vivez sans travail & sans peine:
Le Ciel qui vous forma jusqu'ici nous promet,
Que vous régnez pour la Justice,
Que vous serez le fleau du vice
Des Mores & de Mahomet.

Veuil-

Veuillent les Saintes Destinées
Vous combler de gloire & d'années,
Faire que tous vos jours soient des jours de Printems;
Et que toûjours remplis de joie,
Ils soient tissus d'Or & de Soie;
C'étoient les vœux des assistans.

Cependant la Reine est entrée
Déja dans l'Eglise sacrée
Du Martyr, ce Phénix dont on rôtit le corps,
Et qui renâquit de sa cendre;
Sa gloire ne pouvant descendre
Dans les lieux où gisent les morts.

O Vierge Epouse, Fille & Mere!
Daignez écouter ma priere,
Dit d'abord humblement la Princesse à genoux;
De tout je vous suis redevable;
Cependant ayez agréable
Le bien que j'ai reçu de vous.

Je vous offre pour sacrifices
De mes fruits les douces prémices,
Ce Fils, les vœux d'un peuple à vos lois dévoué:
Exaucez les miens, je vous prie,
Et que votre saint nom, Marie,
Dans tous les siécles soit loué.

Faites qu'un jour, lorsque le Pere
Portant l'un & l'autre Hemisphére,
Sous ce fardeau pesant enfin se verra las,

Ce

Ce Fils sur son épaule forte
Le prenne, le charge, & le porte,
Comme un fort & puissant Atlas.

L'Oraison étant achevée,
Et la Reine étant relevée,
Mille vœux vers le Ciel furent d'abord poussés:
Et les Prêtres de la Déesse
S'écrierent; allez Princesse,
Vos souhaits seront exaucés.

A peine Pretiosa eut-elle achevé son Romance, que tous ceux qui l'environnoient, & qui étoient au nombre de plus de deux cens personnes, la conjurerent de recommencer: & pour l'obliger à le faire, ils promirent de la récompenser liberalement, ce que quelques-uns effectuerent par avance. L'Egyptienne recommença; & dans ce moment un Officier de longue Robe ayant passé, la voix de Pretiosa le frappa: il s'arrêta tout court, & s'approcha d'elle comme les autres. Cependant, ayant fait réflexion qu'il n'étoit pas de la gravité d'une personne de son caractere de s'amuser à ouir chanter des Egyptiennes en pleine rue, il se retira brusquement. Mais comme les manieres & la voix de Pretiosa l'avoient charmé, il ordonna à un de ses valets qui le suivoient, de dire à la vieille Egyptienne d'amener sur le soir ces jeunes filles chez lui pour les faire voir à Clarice sa femme, qui seroit bien aise

aiſe de les entendre chanter. Le valet executa les ordres de ſon Maître, & la vieille promit qu'elle iroit à l'heure marquée ſe preſenter devant cette Dame.

Les Egyptiennes ſe retirerent un moment après pour aller chanter & danſer ailleurs. Un jeune homme très-bien fait prit ſon tems pour s'approcher de Pretioſa; & lui donnant un papier plié, il lui parla de cette maniere : Aimable Egyptienne, chantez le Romance que je vous preſente, vous le trouverez de votre goût. J'en ai d'autres dont je vous ferai part; vous n'avez qu'à les apprendre par cœur, & vous conviendrez qu'ils ſont dignes que vous vous donniez cette peine. Je le veux croire, répondit Pretioſa. Nous n'avez qu'à executer votre promeſſe; & pourvu que ces Pieces ne ſoient pas trop libres, ſoyez aſſuré que je les aurai bien tôt miſes dans ma memoire. Mais ce n'eſt pas tout. Comme il ne ſeroit pas juſte que vous donnaſſiez vos vers pour rien, accordons nous auparavant du prix; chacun doit vivre de ſon métier. Nous nous accorderons bien, repartit le jeune homme; cependant prenez cette Chanſon à bon compte.

Pendant cette petite converſation, les Egyptiennes alloient leur chemin; & dans le moment que le jeune homme achevoit de parler, elles ſe trouverent vis-à-vis d'un Treillis de fer, d'où elles s'entendirent appeller. Pretioſa s'approcha du Treillis qui étoit bas, & ayant regardé

regardé à travers, elle apperçut dans une Sale très-propre & richement meublée plusieurs Cavaliers, dont les uns jouoient & les autres se promenoient en causant ensemble. Seigneurs, dit d'abord Pretiosa en grasseyant, comme font les Egyptiennes, n'y a-t-il rien à gagner avec vous ? Elle n'eut pas plus-tôt prononcé ces mots que tous ces Cavaliers s'approcherent, car ils la connoissoient déja. Que les petites Egyptiennes entrent, dirent-ils, nous avons quelque chose à leur donner. Nous l'acheterions peut-être trop cher, dit Pretiosa. Ah ! je t'entens, repartit l'un des Cavaliers ; mais tu peux entrer en assurance : & pour-lors ayant mis la main sur son estomac où étoit la Croix de Calatrava, il lui fit serment qu'on ne lui toucheroit pas même le bout du doigt. Ma chere Pretiosa, dit l'une des trois jeunes Egyptiennes, entre dans cette Sale si tu en as envie ; mais pour ce qui me regarde, je n'aurois jamais le courage d'entrer dans un lieu où il y a tant d'hommes. Que tu es novice, ma chere Christine, dit Pretiosa ; les hommes sont à craindre, on n'en sauroit disconvenir, mais ce n'est pas lorsqu'ils sont plusieurs ensemble, ce n'est que dans le tête à tête. Les personnes de notre sexe qui veulent être sages le peuvent être au milieu même des armées les plus nombreuses. J'avoue qu'il faut éviter les occasions, mais ce ne doivent être que les occa-

sions

cueil, il en doit être persuadé. Les Chevaliers étoient surpris d'entendre discourir si joliment cette petite Egyptienne, & de la finesse de ses railleries. Je suis impatiente, continua-t-elle, d'entendre lire ce Romance. Lisez-le donc tout haut, Seigneur, & nous verrons si le Poëte est autant spirituel qu'il est liberal. Le Chevalier lut alors ces Stances :

Petite Egyptienne, ornement de la terre,
Qui passes en beauté la Déesse Cypris,
Parce que ton cœur est de pierre,
On t'a donné le nom d'une pierre de prix.

Si sur tes qualités tu jettes bien la vue,
Tu conviendras de cette vérité :
On ne te vid jamais un moment dépourvue,
Ni de rigueur, ni de beauté.

Parmi tes regards adorables,
Un cruel Basilic nous donne le trépas :
Tu nous rendrois moins miserables,
Si tes yeux avoient moins d'appas.

Merveille de nos jours, Miracle de nature,
Ecueil où vont brifer les cœurs de mille Amans ;
Quand tu dis la bonne Avanture,
Tu nous causes mille tourmens.

Je ne suis pas surpris qu'on tienne
Que les Egyptiens enchantent les humains ;

elles ne disent mot, & à leur silence vous le prendriez pour des Statues, mais ce sont des petites rusées qui en savent long & qui vous feroient voir bien du pays. En un mot, il n'y a point d'Egyptienne qui à douze ans n'en sache plus que les autres à vingt-cinq. Un peu d'usage, ajoûta-t-elle en soûriant, & un peu de magie nous apprennent dans une année ce que les autres ne sauroient apprendre en un demi-siècle.

Cette repartie acheva d'enchanter les Cavaliers, & ils en furent si contens que chacun leur donna, aussi bien ceux qui jouoient que ceux qui ne jouoient pas. Si bien que la vieille fit assez bien là ses affaires, ayant ramassé pour le moins trois ou quatre écus en Reales. Aussi sortit-elle de là toute joyeuse pour se rendre au logis du Juge, où Clarice qui avoit déja été avertie l'attendoit avec une Dame de ses voisines & quelques u tres personnes.

Du moment que les Egyptiennes parurent, les Dames coururent à Pretiosa qui leur parut belle comme un Soleil ? elles lui donnérent d'abord mille louanges, & lui firent mille caresses. Sais-tu dire la bonne Avanture, petite fille, lui dit Clarice ? En plus d'une maniere, ma bonne Dame, repartit-elle. Tant mieux repliqua la Dame, & par la vie de M. le Lieutenant, mon mari, tu me la diras. Tendez-lui seulement la main dit la Vieille, mettez-y la Croix,

& vous verrez bien-tôt par les choses qu'elle vous dira qu'elle en sait autant qu'un Docteur. La femme de l'Officier mît à l'instant la main dans sa bourse, mais elle n'y trouva rien. Elle demanda quelque monnoie à ses Femmes de chambre, & à la Dame sa voisine, mais elles se trouverent aussi riches les unes que les autres. Nous ne ferons pas grande fortune ici, dit Pretiosa entre les dents, & ensuite haussant la voix, elle dit : Toutes les Croix entant que ce sont des Croix sont bonnes, mais croyez-moi, mes bonnes Dames, celles qui sont d'or sont bien meilleures, & portent bien meilleure fortune. Un Ecu d'or, ou une Reale de quarante sols fait dire merveilles : mais quelle vertu je vous prie peut avoir un Double, ou un Carolus ? Pretiosa eut beau prêcher, les Dames ne se trouverent pas plus de pieces d'or ni d'argent, que de pieces de cuivre. Ce n'est pas dans les grands Hôtels qu'on doit chercher les grandes richesses, dit alors une des Femmes de chambre, tout ce qui y reluit n'est pas or. Mais j'ai un Dé à coudre qui est d'argent, prenez-le, Pretiosa, & ne vous scandalisez pas de la disette de la maison, on est assez riche quand on est sage. L'Egyptienne s'accommoda fort bien du Dé, & ayant pris la main de la Dame, elle profera ces paroles, qui firent éclater de rire la Compagnie :

Donnez

Donnez moi cette blanche main,
Belle Dame au visage humain!
Votre Epoux un peu Lunatique
De vous aimer très-peu se pique:
Vous êtes douce comme miel,
Mais souvent vous avez du fiel
Comme un Lion de Barbarie,
Ou comme un Tigre d'Hyrcanie:
Toutefois tout votre courroux
Passe, & votre cœur devient doux
Comme un enfant à la mamelle;
En cela vous êtes femelle:
Vous grondez fort; vous mangez peu
A l'heure que la jalousie
Agite votre fantaisie;
Car ce Monsieur le Lieutenant
De toute chasse est bien prenant:
Toutefois vous aurez en somme
Trois maris après le bon homme,
Ne niez pas, Belle, pourtant
De ce que vous en aurez tant;
Les pronostics du plus habile
Ne sont pas textes d'Evangile.
Un héritage vous viendra,
Votre fils Chanoine sera,
Mais non pas de ceux de Tolede:
Votre fille, qui n'est pas laide,
Sera l'Abbesse du Convent
Où l'on se baise tant & tant.
Au matin vous serez en buie,
Et vous pourriez faire une chute
Qui gâteroit vos affiquets:
Gardez-vous en si vous voulez.

Pretiosa avoit dit ces plaisanteries avec

tant de grace, que toutes les femmes qui se trouverent chez la Lieutenante la pressêrent de leur dire aussi la bonne Avanture, mais elle les remit à un autre jour, aprés les avoit exhortées à se pourvoir de Reales d'argent.

Elles étoient sur le point de sortir lors que le Mari de Clarice arriva. On lui conta merveilles de la petite Egyptienne. Il les arrêta un moment, fit danser Pretiosa avec les autres, & enchérit sur les louanges que l'on venoit de lui donner. Il mit ensuite la main dans sa poche, mais aprés avoir bien secoué & bien fouillé il la retira vuide. Ma foi, s'écria-t-il, je n'ai pas un sou, ma chere petite Egyptienne, mais Madame y suppléera. Donez-lui une Reale Madame, je vous la rendrai. Voila qui est fort bon répondit Clarice, & où voulez-vous que je la prenne? vous devez bien savoir si j'en suis fort pourvue. Donnez-lui donc quelque petite chose, ajoûta-t-il, Pretiosa nous reviendra voir une autre fois, & alors nous la récompenserons. Je ne suis pas de cet avis, repartit la Dame, je ne lui donnerai rien pour le présent, & cela l'obligera à revenir. J'en doute fort Madame, repliqua Pretiosa, vous n'avez pas la mine d'être plus riche un autre jour que vous l'êtes à l'heure présente? Je vois bien que ce n'est pas chez les Grands qu'il faut chercher à faire ses affaires, ils drennent de toutes mains & ne paient jamais ; & à quelle récompense me puis je atten-

dre?

dre ? Mais croyez-moi, continua-t-elle en s'adressant à l'Officier: faites des concussions, Monsieur le Lieutenant, & l'argent ne vous manquera jamais. Si vous ne faites pas comme font tous les autres Officiers de Justice, & que vous vous amusiez à introduire des coutumes nouvelles, vous mourrez de faim, mon pauvre Monsieur, Vous, Madame Clarice, les Femmes de chambre, & tous ceux qui seront autour de vous. Je sai assez, repliqua le Lieutenant, ce que font les autres Juges, mais chacun fait comme il l'entend, & j'ai une ame que je ne veux pas perdre. Je le vois bien, Monsieur, dit alors la petite Egyptienne, vous vous êtes mis en tête de vous faire canoniser après votre mort; & j'avoue que ce doit être une chose rare de voir dans le Calendrier le nom d'un Juge en lettre rouge : je retiens par avance un petit morceau de votre Robe pour en faire des Reliques. Tu en sais trop, repartit le Lieutenant; mais ma chere Pretiosa, laisse faire, je ferai ensorte que le Roi & la Reine te verront, tu es un vrai morceau de Roi. Leurs Majestés me prendroient peut-être pour leur Bouffonne, répondit Pretiosa, & je demeure d'accord que le métier est très-bon dans les Cours des Princes. Un Bouffon y fait bien plus-tôt fortune qu'un honête homme; mais comme c'est un métier que je ne sai point faire, je serois bien-tôt
cassée

caſsée aux gages. Je me trouve fort bien d'être Egyptienne & pauvre, & vienne ce qu'il plaira au Ciel de me donner. Hola, la petite, dit alors la Vieille, ceſſe tes diſcours, tu parles trop, & tu en ſais vraiment un peu plus que je ne t'en ai enſeigné. Ne ſubtiliſe pas tant, je te prie, tu ſerois en danger de t'émouſſer. Parle-moi des choſes que tes jeunes années te permettent de dire, & ne vole pas ſi haut, ces diſcours ſubtils & trop relevés ne te menacent que d'une chûte. Le Lieutenant demeuroit extaſié. Mais comme il commençoit à ſe faire tard, les Egyptiennes prirent congé & ſortirent de la Ville. Elles y retournerent quelques jours après, & ſe mirent en chemin, ſelon leur coutume, de fort bon matin. Elles ſe trouverent inſenſiblement dans un petit Vallon; & le premier objet qui ſe preſenta à leurs yeux, fut un jeune homme bien fait & de bonne mine. Son épée étoit dorée, de même que ſon poignard; & il avoit un chapeau où reluiſoit un riche Cordon avec un Plumet de diverſes couleurs. Les Egyptiennes ne l'eurent pas plutôt apperçu qu'elles s'arrêterent & ſe mirent à le conſiderer, extrêmement ſurpriſes de voir un jeune homme de cet air-là ainſi à pié & tout ſeul à une telle heure. Mais elles le furent bien davantage lorſqu'elles virent que le jeune homme s'approchoit d'elles avec un air riant, & qu'il demanda de la maniere du monde

la

la plus civile à la vieille Egyptienne qu'il pût s'entretenir un moment sans témoins avec elle & la jeune Pretiosa ; qu'il n'avoit rien à leur dire que pour leur profit. A la bonne heure, répondit la Vieille, on vous écoutera ; à condition que nous ne nous détournerons pas beaucoup de notre chemin, & que nous ne nous arrêterons pas long-tems. Sur cela s'étant écartés tous trois de quelques vingt pas des autres, le jeune homme s'étant adressé à Pretiosa, lui dit : Je n'userai point de détours, je suis amoureux de vous éperdument, charmante Egyptienne ; j'ai résisté long tems à mon étoile, je ne veux point vous le dissimuler, mais quelque résistance que j'aie faite, je n'ai pu me défendre de vous adorer, & je sens bien que je vous adorerai toute ma vie. Il n'eut pas plutôt achevé sa déclaration qu'il se tourna vers la Vieille, & ouvrant en même tems son manteau, il fit voir une Croix qu'il portoit sur son habit. Je suis Chevalier, ma bonne Mere : mon Ordre, comme vous voyez est des plus honorables d'Espagne, & je m'appelle D. Juan de Carcame, car je ne veux point vous celer mon nom. Je vis encore sous la puissance de mon pere, je suis fils unique, & j'espere une succession très-considérable. Mon pere demeure à la Cour, où il aspire à une Charge qui lui est en quelque maniere assurée ; & de tout ce que je viens de vous dire, vous pouvez conclure

que

que je n'ai pas à me plaindre de la fortune. Je m'en plains néanmoins, & je m'en plaindrai toute ma vie, si avec ces grands biens que je possede, je ne possede Pretiosa. Mes intentions sont pures, mes paroles sont sinceres, & il ne tiendra qu'à vous de vous en convaincre sans que vous risquiez rien. Je ne desire que de la servir de la maniere qu'elle m'ordonnera, sa volonté sera toujours la mienne. En achevant cette protestation à la vieille Egyptienne, il lui aprit l'endroit de la Ville où étoit la maison de son pere & à quelles marques elle la pourroit connoître, afin qu'elle pût s'éclaircir par elle-même de la verité de ce qu'il disoit. Mais ce ne fut pas tout, afin qu'on ne l'en crût pas sur sa simple parole, il donna à la Vieille une bourse dans laquelle il y avoit cent écus d'or, ce qui dédommagea avec usure les Egyptiennes du peu de butin qu'elles avoient fait chez la Lieutenante.

Pendant tout le tems que D. Juan de Carcame avoit parlé, Pretiosa l'avoit consideré avec attention : & il est certain que son air, sa bonne mine & sa taille ne lui avoient pas paru désagréables. Je répondrai à ce Chevalier si vous voulez bien me le permettre, dit-elle a la Vieille Egyptienne. Tu le peux faire, ma fille, repartit d'abord la Grand'-Mere, parce que je suis convaincu que tu lui répondras sagement. Pretiosa prit donc la parole, & parla au Chevalier amoureux en ces termes : Quoi que je ne sois qu'Egyptienne,

tienne, sachez, Seigneur, que j'ai l'ame aussi grande que si j'étois née Princesse; & qu'il n'y a ni promesses ni presens qui puissent me fléchir, ni m'ébranler le moins du monde. Vous pouvez compter d'ailleurs que je suis insensible aux soumissions des Amans, que je suis à l'épreuve de toutes les souplesses, & de tous les artifices dont ils ont accoutumé de se servir pour se faire aimer. Je suis jeune, comme vous voyez; mais je ne laisse pas de savoir que l'amour est une passion impétueuse, qui aveugle ceux qui en sont possedés, & qui leur dérange entierement l'esprit. Un homme d'un temperamment amoureux voit-il une jeune personne qui ait quelques charmes, il s'entête d'elle, & donne dans cette folle passion tête baissée, sans considerer si elle lui fait tort dans le monde ou non, & si elle n'est pas contraire à ses intérêts. Il se laisse entraîner dans un précipice qu'il eût pu éviter s'il eût sçu faire usage de sa raison. Alors il ne pense qu'à posseder ce qu'il aime, & il n'y a rien qu'il ne mette en œuvre pour parvenir à ses fins; du moment qu'il y est parvenu & qu'il ouvre les yeux, sa tendresse se change en mépris, & il prend de l'aversion pour la malheureuse qu'il idolâtroit auparavant. Ces considérations font, je vous l'avoue, que je n'ajoûte guéres de foi aux paroles; & il y a même des effets sur lesquels je ne compte pas beaucoup. Voulez-vous que je vous

 parle

parle sincerement & avec franchise: Je veux me flatter que vous m'aimez, & que vous brûlez du desir de me posseder: Il ne tiendra qu'à vous d'être heureux, si je puis faire votre bonheur; mais desabusez-vous une fois pour toutes, ce ne sera qu'en devenant mon époux, encore sera-ce à certaines conditions que je m'en vais vous proposer, car je ne prétens pas que nous nous donnions la main, que je n'aie pris auparavant mes sûretés; on ne se marie pas à la volée, & il y a même des gens sages qui disent, que le mariage est une affaire où il faudroit penser toute sa vie. Pour venir à mes conditions, je veux savoir premierement si vous êtes bien D. Juan de Carcame; & si cela est, il faut se résoudre, jeune Chevalier, à quitter la maison de votre pere, à venir faire votre demeure dans nos tentes, & à habiter deux ans parmi nous. Il faut tout ce tems-là pour voir si nous sympatiserons vous & moi: & si après ce terme, nous nous trouvons faits l'un pour l'autre, nous pourrons unir nos destinées par le sacré lien de l'Hymenée. Cependant, jusqu'à ce moment-là vous me regarderez comme une sœur, & je vous regarderai comme un frere, car il ne faut pas vous imaginer qu'il vous fût permis de prendre avec moi ces petites privautés que la plûpart des Amans prennent aujourd'hui avec leurs Maîtresses; c'est ce dont je ne saurois m'ac-

commo-

commoder : je vous en fais ma déclaration, afin que vous voyiez si cela vous convient. La condition est un peu dure, & le Noviciat un peu long, mais qu'y feriez-vous, on ne sauroit prendre trop de précautions lorsqu'on s'embarque dans le mariage. Peut-être que pendant ce tems-là vous recouvrerez la vue que vous avez perdue, ou que vous avez fort offusquée ; & que vous vous appercevrez que vous devez fuir ce que vous suivez maintenant avec tant d'ardeur : ainsi, vous ne risquerez pas de me rendre malheureuse, & de vous rendre malheureux vous-même. Je voi tant de disproportion entre vous & moi, que vous pourriez bien vous repentir de m'avoir aimée ; & je ne saurois prendre là-dessus trop de mesures. Si vous pouvez vous accommoder de ces conditions, vous êtes le maître de vous enrôler sous les étendarts de notre Compagnie.

D. Juan qui avoit écouté toutes ces choses fort attentivement parut interdit, & ne savoit de quelle maniere s'y prendre pour répondre. J'entrevois bien, dit alors Pretiosa, que tant de conditions vous font peur ; mais je veux bien que vous preniez du tems pour y penser : aussi-bien n'est-ce pas une affaire de si petite conséquence, qu'elle se doive ni même qu'elle se puisse résoudre dans un moment. Retournez chez vous, c'est le conseil que je vous donne, examinez-vous, & n'entrez dans aucun engage-

ment qu'après une meure déliberation ; le Sage ne doit rien entreprendre dont il puiſſe ſe repentir. Cependant, vous pourrez vous entretenir avec moi tous les jours de Fêtes dans l'endroit où nous ſommes, ſoit que nous allions à Madrid, ou que nous en revenions.

Lorſque je ſentis que je vous aimois, répondit alors le Chevalier, je formai la réſolution, charmante Pretioſa, de n'avoir d'autre volonté que la vôtre. J'avoue qu'il ne me fût jamais tombé dans la pensée que vous euſſiez voulu exiger de moi tant de conditions, & des conditions ſi effarouchantes. Mais puiſque vous ordonnez, c'eſt à moi à obéir. Je veux bien devenir Egyptien, & faire toutes les preuves que vous demandez, fuſſent-elles mille fois plus difficiles ; il n'y a rien, dont un véritable amour ne vienne à bout. Vous n'avez donc qu'à me preſcrire le tems auquel vous voulez que je commence à changer de vie, & vous ne me l'ordonnerez jamais ſi-tôt que je le ſouhaite : Le plutôt ſera le meilleur pour moi. Je prendrai le prétexte d'aller en Flandres, où mes parens conſentent que j'aille, & j'aurai par là le moyen de me pourvoir de tout l'argent qui me ſera néceſſaire. Je ne ſerai que huit jours pour le plus à dreſſer mes équipages, après quoi je partirai ; & je ſaurai ſi bien tromper ceux qui m'accompagneront que je viendrai à bout de mon entrepriſe : La ſeule choſe que

que je vous conjure de m'accorder, aimable Egyptienne, s'il m'est déja permis de vous faire des prieres, c'est de vous informer dès aujourd'hui même si je vous ai dit la vérité, lorsque je vous ai parlé de mes biens & de ma naissance. La lenteur est nuisible en toutes choses, & elle me pourroit être funeste. Car enfin, quand on est pourvue d'autant de charmes que vous l'êtes, on trouve des adorateurs à tous momens ; & j'ose me flatter, que si vous êtes une fois convaincue que je suis véritablement D. Juan de Carcame, vous me préfererez à tout autre, ayant déja comme vous avez de si grands témoignages de ma tendresse, & de l'excès de mon amour. Un peu de jalousie, sied bien à un Amant, répondit Pretiosa, mais il faut aussi qu'il ait de la confiance. Ayez-en D. Juan, je vous l'ordonne, & ne craignez rien quoique vous voyiez. Je sens bien que quand j'aurois des raisons pour cesser de vous aimer, je ne saurois en aimer un autre.

Je demeure toute ébahié de ton entretien, petite fille, s'écria la vieille Egyptienne ; & combien de raisons, bon Dieu, toutes pertinentes & de bon aloi. Tu en sais déja tout autant qu'un Bachelier de Salamanque ; & où as-tu appris tant de choses ? Tu parles de l'amour, de la jalousie, de la confiance, & de quoi ne parles-tu pas ? Je t'écoute ma chere enfant, comme on écoute une personne qui est possedée & qui parle La-

tin ſans le ſavoir. Pretioſa ſe prit à rire de la naïveté de ſon Ayeule : & la converſation s'étant liée entre tous trois, il fut réſolu qu'ils ſe trouveroient dans le même lieu huit jours après, & que D. Juan rendroit compte de l'état où ſeroient ſes affaires. Dans ce tems-là, la vieille Egyptienne ouvrit la bourſe, & ſe convainquit par ſes propres yeux, qu'il y avoit véritablement cent écus d'or. Rendons cet argent, dit Pretioſa, & gardons ſeulement la bourſe qui eſt d'une riche broderie ; car fille qui prend de l'argent ſemble ſe vendre. Que tu es folle, petite fille, avec toute ta ſageſſe, dit la Vieille : Souviens-toi qu'il n'eſt rien tel que de prendre, & que nous ſommes Egyptiennes. Tu n'y penſes pas Pretioſa : & ſi quelqu'un de nos enfans, ou de notre parentage tomboit par avanture entre les mains de la Juſtice, quels meilleurs amis peut-on avoir que des écus d'or pour ſe rendre favorables un Greffier & un Juge ? Je me ſuis vue trois fois pour trois divers crimes ſur le point de monter ſur l'échaffaut pour y être fuſtigée. Un baſſin d'argent me délivra la premiere fois, un Collier de Perles la ſeconde, & la troiſiéme quarante Reales de quarante ſols piece. Tu dois penſer, ma chere fille, que nous exerçons un métier dangereux, & tout plein d'achopemens & d'occaſions forcées ; or il n'y a point de meilleure protection pour les malheureux que les armes invinci-

cibles du Grand Philippe : ce sont
Colonnes d'Hercules que l'on ne peut
; outrepasser. Un Ducat à deux têtes
›and la joie sur le visage triste d'un
›cureur, & de tous les Satellites de la
›rt qui sont des Harpies & des Sang-
·s pour nous chétives & miserables
yptiennes. Ils aiment mille fois mieux
›it à faire à nous qu'à des voleurs de
ınd chemin. Quelque malheur &
elque déroute que nous ayons eue,
ne croient jamais que nous soyons
uvres. Ils disent que nous sommes
nblables aux Cazaquins des Gavaches
Velmont, tout déchirés & tout cras-
ıx, mais tous cousus de Pistoles. Au
›m de Dieu, ma grand' Mere, répon-
t Pretiosa, n'en dites pas davantage.
eposez-vous avec vos écus d'or, & que
ut bien vous en arrive. Je souhaite de
›n cœur que vous les emportiez avec
›us dans le Tombeau, & que vous
ayez jamais besoin de leur faire voir
lumiere. Mais ce n'est pas tout, il
ut en faire part à nos Compagnes, qui
›us attendent depuis assez long-tems.
la foi, repliqua la Vieille, elles ver-
›nt ces cent écus d'or, comme elles
›ient à present le Grand Turc. Mais
y a remede à toutes choses. Ce bon
hevalier prendra la peine de regarder
il ne lui est point resté quelque mon-
›ie, & elles se la partageront entre el-
s, car les pauvres filles se contentent
; peu de chose. J'ai quelque argent
 encore,

encore, dit D. Juan. Sur cela, il tira de sa poche trois Reales de quarante sols qu'il distribua aux autres Egyptiennes, qui furent plus satisfaites de ce present, que ne l'est l'Auteur d'une Comedie, lorsqu'il entend faire le Brouhaha sur quelque bon endroit de sa Piece.

Après la distribution des trois Reales, D. Juan prit encore à part la vieille Egyptienne & Pretiosa, & leur réïtera la promesse qu'il leur avoit faite de se mettre de leur bande : il leur dit qu'il se feroit appeller *André*, qui est un nom assez commun parmi les Egyptiens ; ensuite de quoi il prit congé d'elles, mais il n'osa embrasser Pretiosa, ni lui donner un baiser, tant son amour étoit respectueux. André, car c'est ainsi que nous l'appellerons desormais, entra dans la Ville, & les Egyptiennes le suivirent un moment après, fort contentes de cette avanture.

Elle n'avoient traversé que deux ou trois rues, lorsqu'elles rencontrerent le jeune homme qui avoit donné les Stances, où s'étoit trouvé plié un écu d'or. Il s'approcha d'elles à l'instant, & s'étant adressée à Pretiosa, il lui demanda si elle avoit lu les quatrains qu'il lui avoit donnés. Avant que de répondre à votre demande, repartit l'Egyptienne, j'en ai une à vous faire, ou plus-tôt c'est un doute sur lequel je vous prie de m'éclaircir, mais ne me déguisez point la vérité, parlez-moi sincerement : Etes-
vous

vous Poëte par avanture? Le jeune homme parut d'abord interdit. Cependant, ayant pris la parole un moment après, il dit qu'il y avoit ſi peu de gens qui méritaſſent le nom de Poëte, qu'il pouvoit dire hardiment qu'il ne l'étoit pas, & qu'en cela il ne croyoit pas dire un menſonge, que véritablement il aimoit la Poëſie, & que quand il avoit beſoin de vers il n'alloit pas emprunter la vaine d'un autre, qu'il en faiſoit pour ſon uſage. Ceux que je vous donnai, ajouta-t-il, ſont de ma façon, de même que d'autres que je vous deſtine : Toutefois je ne ſuis point Poëte; & Dieu m'en préſerve. Et quoi, dit l'Egyptienne, eſt-ce une ſi mauvaiſe choſe que d'être Poëte ? Ce n'eſt pas une ſi mauvaiſe choſe qu'on pourroit bien dire, repartit le jeune homme; néanmoins je tiens qu'elle n'eſt pas trop bonne, quand on ne fait point d'autre métier que celui de faire des Vers. Dites plutôt, repliqua Pretioſa, parceque les Poëtes ſont pauvres. C'eſt ce qui vous trompe, répondit le jeune homme, c'eſt tout le contraire. Il n'y a point de Poëtes qui ne ſoient riches, parcequ'ils ſont toûjours contens : Excélente Philoſophie, à laquelle peu d'hommes atteignent ! Il ſemble que ce ne ſoit que pour eux que l'Univers ait été formé. Les fontaines les entretiennent, les prairies ſont leurs délices, les arbres les deſennuyent, les fleurs les réjouiſſent ; ils ſe font un plaiſir de tout,

tout, ce qui eſt la ſeule richeſſe à laquelle tous les hommes devroient aſpirer. Mais que les Poëtes ſoient riches, ou qu'ils ſoient pauvres, c'eſt de quoi je me mets peu en peine. Dites-moi ſeulement Pretioſa, je vous en conjure, dans quelle vue vous m'avez demandé ſi j'étois Poëte. Certes, répondit Pretioſa, m'étant imaginée, comme je me l'imagine encore, quoique vous en ayez pu dire, que tous les Poëtes ſont pauvres, & principalement les bons Poëtes, je fus ſurpriſe de voir un écu d'or plié dans les Stances que vous me donnâtes; & je doutai fort que vous les euſſiez composées. Toutefois comme je ſai maintenant que vous n'êtes point Poëte, quoique vous ſachiez faire des vers, je pourrois bien croire que vous êtes riche; quoi qu'à vous dire la vérité, j'aie encore là-deſſus quelque petit doute. Car enfin, ceux qui font des vers, ſoit qu'ils ſoient Poëtes ou non, ne ſavent ni conſerver le bien qu'ils poſſedent, ni acquerir celui qu'ils ne poſſedent pas; vous ſavez du moins que c'eſt le Proverbe. Je le ſai, repliqua le jeune homme, mais je ne ſuis pas de ce nombre. Je fais des vers, & je ne ſuis ni riche ni pauvre. En un mot, je puis ſans m'incommoder donner un écu à qui bon me ſemble. Alors lui preſentant un Papier; prenez ce ſecond papier Pretioſa, lui dit-il en ſe radouciſſant, ſans vous embaraſſer davantage, ſi je ſuis Poëte ou ſi je ne le ſuis pas. Je deſire ſeulement

lement que vous ſoyez perſuadée que celui qui vous fait ce preſent voudroit poſſeder les treſors de Créſus pour vous les offrir. La jeune Egyptienne n'eut pas plus-tôt le papier entre les mains, qu'elle ſentit qu'il y avoit un écu dedans. Je ne veux point de votre écu, dit-elle, ce ſeroit le monde renversé : C'eſt aux Poëtes à recevoir, & non pas à donner. Je veux bien vous accepter pour faiſeur de vers, mais non pas pour faiſeur de preſens. Reprenez donc votre écu d'or, & demeurons bons amis. Puiſque vous voulez que je ſois pauvre par force, repliqua le jeune homme, je le reprendrai, & je le conſerverai précieuſement toute ma vie, parceque vous l'aurez touché de vos belles mains. A ces mots Pretioſa tira l'écu, le lui rendit, & garda les vers qu'elle ne voulut pas pourtant lire par les rues ; & le jeune homme ſe retira fort ſatisfait dans la penſée qu'il eut, que l'Egyptienne ſentoit quelque choſe pour lui, puiſqu'elle lui avoit parlé ſi familierement.

Comme le deſſein de Pretioſa étoit de ſe rendre au logis d'André le plus-tôt qu'elle le pourroit, elle ne s'arrêta pas à danſer ; ſi bien qu'elle ſe trouva bien-tôt dans la rue qu'elle ſouhaitoit. Elle n'y fut pas plus-tôt entrée, que portant les yeux de tous côtés, elle apperçut un Balcon avec des Treillis de fer doré, qui étoient les enſeignes qu'André lui avoit données. Là étoit un Seigneur d'en-

viron

viron cinquante ans, qui portoit une Croix rouge ſur ſon habit; & à cette marque & à ſon air il n'étoit pas difficile de juger que ce devoit être une perſonne conſidérable. Le Seigneur n'eut pas plus-tôt aperçu les Egyptiennes, qu'il leur cria de s'aprocher, en leur promettant qu'elles ſeroient ſatisfaites. D'abord trois autres Cavaliers parurent ſur le Balcon, entre leſquels étoit André, qui ne pût s'empêcher de rougir & de pâlir, ayant jetté les yeux ſur ſa chére Pretioſa. Toutes les Egyptiennes monterent, à la réſerve de la Vieille qui demeura en bas pour s'informer des Domeſtiques de la qualité d'André. Dans le tems que les jeunes Egyptiennes entroient dans une Sale où étoit la Compagnie, le Seigneur, dont nous avons déja parlé ſe prit à dire; cette jeune fille, en montrant Pretioſa, eſt ſans doute cette belle Egyptienne qui fait tant de bruit, & dont on publie tant de merveilles. C'eſt elle-même, repliqua André, & c'eſt ſans rien exagerer la plus belle perſonne qu'on ait jamais vue. On le dit ainſi, dit Pretioſa en ſouriant; mais on me flatte, ou tout le monde a de mauvais yeux. Par la vie du petit D. Juan mon fils, repartit alors le Seigneur, tu es mille fois plus belle qu'on ne publie; & j'ai bonne vue, je t'en garantis. Et qui eſt ce petit D. Juan votre fils, repliqua la jeune Egyptienne? C'eſt ce jeune Chevalier que tu vois à ton côté, répondit

répondit le Seigneur en lui montrant André. Franchement, Seigneur, dit alors Pretiosa, je croyois que vous aviez juré par la vie de quelque petit enfant de deux ou trois ans. Voyez un peu je vous prie le petit D. Juan que c'est; il pourroit bien déja avoir une femme. Et à dire le vrai à certaines lignes qu'il a sur le front, je vous annonce qu'il ne passera point trois ans sans en avoir une, où il changeroit bien de sentiment. Tu te connois donc en Phisionomie, dit alors un des Cavaliers. Oui sans doute je m'y connois, répondit elle; & qu'aurois-je fait si long tems au monde étant née Egyptienne, & si je n'avois quelque petite connoissance de ces lignes, que la nature a gravées sur le visage de tous les hommes pour découvrir leur humeur & leur naturel? D. Juan est amoureux, il est bouillant, il est jaloux; & il lui arrive souvent de promettre des choses un peu impraticables; Dieu veuille qu'il ne soit pas menteur. Il fera bien-tôt un long voyage, mais on ne donne pas toûjours où l'on vise. Peut-être croira-t-il aller en Occident, & il ira en Orient; l'homme propose & Dieu dispose. Véritablement, petite Egyptienne, répondit D. Juan, tu as dit bien des choses qui me conviennent; mais tu te trompes, lorsque tu t'imagines que je suis menteur, ce n'est nullement là mon caractere. Pour le voyage dont tu parles, tu as pronostiqué juste. Je dois

partir

partir pour aller en Flandres dans quatre ou cinq jours pour le plus tard ; & je t'avoue que tu me mortifies, lorſque tu dis que je pourrois bien prendre une autre route, car je ne voudrois pas pour tous les treſors du Perou que tes prédictions fuſſent véritables. Ne craignez rien, mon petit Seigneur, repliqua Pretioſa, recommandez-vous ſeulement à Dieu, & tout ira bien. Que vous ſeriez bon, ſi vous vous imaginiez qu'on dût prendre au pié de la lettre tout ce que dit une Egyptienne. Nous n'en ſavons pas plus que les autres : nous ne parlons qu'à l'avanture, & nous diſons tant de choſes, que ce n'eſt pas merveille, ſi nous rencontrons quelquefois ; ne vous allarmez pas, vous irez en Flandres, & ce n'eſt pas mon intention de vous en détourner. Mais il faut bien tuer le tems. Je veux bien pourtant vous donner un avis, moderez vos paſſions, ne faites rien à l'étourdie, ne promettez rien que vous ne teniez, fût-ce à votre dam ; déteſtez le menſonge, & donnez-nous quelque choſe, je vous en conjure. Il vaut mieux donner que recevoir, & celui qui donne ne fait que prêter à celui qui a fait le pauvre & le riche. Tu parles très-bien, Pretioſa, dit D. Juan, & je te remercie de tes bons conſeils. Mais je me plains d'une choſe : tu es revenue encore à la charge au ſujet de ma ſincerité, tu me crois menteur ; je ne le ſuis point, & j'ai en horreur le menſonge,

fonge, je le crois indigne de tout homme ; & particulierement de celui qui fait profeſſion des armes. Croi-moi, petite Egyptienne, j'accomplirai à la ville, & par tout ce que j'ai promis aux champs. Promettez-nous donc, repartit Pretioſa, de nous donner quelque choſe. Vraiment je ne ſaurois, dit le jeune Chevalier, mais mon pere le fera pour moi. J'ai donné ce matin à des Dames tout ce que j'avois, & on ne ſauroit donner ce qu'on n'a pas. Je meure, dit alors Chriſtiue, qui s'étoit retirée avec les deux autres Egyptiennes dans un coin de la Sale pour parler enſemble ſans être entendues : je meure, ſi ce n'eſt le même Chevalier qui nous a fait preſent ce matin de trois Reales ; mais n'en parlons point qu'il n'en parle le premier, peut-être y a-t-il quelque miſtere là-dedans. J'en ai douté d'abord néanmoins, mais à preſent je n'en doute plus ; c'eſt de nous infailliblement qu'il parle. Je ne le penſe pas, repartit l'une de ces Egyptiennes. Il dit qu'il a donné ſon argent à des Dames, & nous ſommes bien éloignées de l'être. Or étant auſſi ſincere qu'il vient de le proteſter, quelle apparence qu'il eût voulu mentir un moment après, & ſans nulle néceſſité. Il eſt vrai que tout homme eſt menteur, & que les menſonges ne leur coutent guéres. Lorſque le menſonge, répondit Chriſtine, tend directement à faire du bien au prochain & à l'honneur, ce n'eſt pas pro-

prement

prement un mensonge, & on l'appelle ainsi abusivement. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Je voi qu'avec tous ces beaux complimens on ne nous donne rien ici, & qu'on ne se soucie guére de nous faire danser.

La vieille Egyptienne monta sur ces entrefaites, & s'adressant à Pretiosa, elle lui dit : finis donc, il est tard, tu as encore beaucoup de choses à faire, & ausquelles peut-être tu ne t'attens pas. Et qu'avez-vous, ma Grand'-Mere, répondit Pretiosa ; avez-vous quelque fils ou quelque fille, que vous soyez tant pressée. Tu as mieux rencontré que tu ne croyois, repartit la Vieille ; j'ai un fils, & tu n'as jamais rien vu de plus gentil. Vient, Pretiosa, & je t'aprendrai bien des merveilles. Dieu veuille, dit la jeune Egyptienne, que ce ne soit pas un avorton, ou un de ces enfans infortunés qu'un même jour voit naître & mourir. Tout ira bien, repliqua la Vieille, l'accouchement a été heureux, & l'enfant qui est beau comme le jour se porte à merveille. Quelqu'une des vôtres vient-elle d'accoucher, demanda alors le pere de D. Juan ? Oui, Seigneur, répondit la Vieille, mais cet accouchement doit être tenu secret, & il ne nous est pas permis d'en dire davantage. Ne vous allarmez pas, ma bonne Ville, dit un des Cavaliers, nous n'avons pas envie de connoître votre Accouchée. Cependant quelle qu'elle soit, je la plains un

peu de s'être confiée à vous autres, le ſecret pourroit bien être éventé. Vraiment, repartit Pretioſa d'un air dédaigneux, nous ne ſommes pas telles que vous penſez. J'avoue qu'à parler généralement, les femmes ne ſont pas fort ſecrétes; mais il y a bien des hommes, croyez-moi, qui ſont femmes ſur ce chapitre. Alors elle ſe tourna vers la vieille Egyptienne & lui dît, retironsnous, ma mere, ces Cavaliers ne ſont pas notre fait, ils ont trop méchante opinion de nous; & c'eſt ſans doute parceque nous n'avons rien volé ceans & que nous ne ſavons point faire de baſſeſſes. Ne te fâche point, Pretioſa, dit alors le pere d'André; le Cavalier a voulu rire, tu ne te retireras point que tu n'aies dansé avec tes compagnes,&je te prépare un Ducat d'or à deux têtes qui ne ſont pas ſi jolies que la tienne, quoi-que ce ſoient deux têtes couronées,mais un Ducat vaut toûjours ſon prix. Je l'ai toûjours oui dire ainſi,dit la Vieille. Danſez donc, mes petites filles, continua-t-elle, & contentez ces bons Seigneurs.Pretioſa ne ſe le fit pas dire deux fois, elle prit d'abord ſon Tambour de Baſque, & les Epyptiennes danſérent avec tant de legereté & avec tant de grace, particulierement Pretioſa, que chacun en demeura ſurpris. D. Juan eut toûjours les yeux attachés ſur elle, & il feroit bien difficile d'exprimer ſa joie. Mais cette joie fut un peu troublée par un

petit accident qui arriva. Lorsque les Egyptiennes achevoient leur danse, & que chacun se préparoit à leur donner des louanges, Prétiosa laissa tomber les vers que le jeune homme dont nous avons parlé lui avoit donnés dans la rue. Un des Cavaliers les ramassa, & il se prit à dire à l'instant : bon voici un Madrigal, qu'on l'écoute puisque les Egyptiennes ne dansent plus. A en juger par le premier vers, il doit venir de bonne main, & il y a apparence que la chute répondra au début. En tout cas la Piece est nouvelle, & les plus méchans vers sont passables lorsqu'ils ont la grace de la nouveauté. Pretiosa eût souhaité de toute son ame qu'on lui eût rendu les vers sans les lire, car elle craignoit la jalousie d'André. Elle les démanda au Cavalier avec beaucoup d'instance. Mais ils étoient en trop bonnes mains, le Cavalier les voulut toûjours lire. Il lut donc à haute voix ce Dixain.

Lorsque Pretiosa frape l'air de sa voix,
Lorsqu'un Instrument elle touche
Et de sa main & de ses doigts,
Il n'est point de cœur si farouche
Qu'elle ne range sous ses lois :
Mais ce ne sont pas ses seuls charmes ;
Que ces accens mélodieux ;
Elle a des attraits dans les yeux
Qui forceroient les Rois à lui rendre les armes ;
Ils forceroient même les Dieux.

Je

Je meure, s'écria celui qui venoit de lire le Madrigal, le Poëte qui l'a composé s'y entend. Ce n'est pas un Poëte répondit Pretiosa, c'est un jeune homme galant & de bonne mine, qui fait quelquefois des vers pour se divertir & pour en regaler ses amis; c'est ici la seconde fois qu'il en a bien voulu faire pour moi : & vous conviendrez sans doute qu'il n'est pas Poëte, lorsque je vous dirai que c'est peut-être de tous les hommes du monde celui qui est le plus liberal; j'en puis parler de science certaine.

La lecture du Madrigal avoit été un coup de foudre pour le pauvre André. Depuis le premier vers jusqu'au dernier, il avoit sué sang & eau. Il avoit pourtant fait effort pour se surmonter malgré mille transports jaloux qui l'avoient agité pendant cette lecture, & qui avoient failli à lui faire perdre entierement contenance. Mais il ne put tenir aux paroles de l'Egyptienne. Une sueur froide le saisit, la pâleur lui monta au visage, & il tomba dans une espéce d'évanouissement, dont le pere qui l'aimoit avec la derniere tendresse fut allarmé. Ne craignez rien dit Pretiosa, attendez un moment, permettez que je lui dise deux ou trois paroles à l'oreille, & vous verrez qu'il sera bien-tôt revenu; j'ai un remede infaillible contre les défaillances. Alors elle s'aprocha, & lui dit tous bas : vraiment te voila bien courageux pour

un Egyptien, reprens tes esprits, & que l'Auteur du Madrigal ne te fasse pas la moindre peine. Ce ne sera jamais lui qui possedera mon cœur, tu sais à qui je l'ai donné, & je t'ai déja dit que je suis insensible aux liberalités & aux louanges. Après cela elle lui fit une demi-douzaine de Croix sur le cœur, & se retira. André respira dans le moment, & déclara tout haut que ce que venoit de lui dire l'Egyptienne étoit un remede salutaire. Sur cela le Ducat à deux têtes lui fut donné. Vous le partagerez entre vous, lui dit le pere de D. Juan; & ce que tu feras, Pretiosa, avant que de te retirer, tu me laisseras par écrit les paroles que tu as prononcées à l'oreille de D. Juan, afin que je m'en puisse servir en cas de besoin. L'Egyptienne fut un peu interdite: mais faisant de necessité vertu, elle répondit qu'elle les reciteroit volontiers, & qu'on n'avoit qu'à les écrire. Ce sont des paroles, ajouta-t-elle, qui ne vous paroîtront qu'un Galimatias ridicule : mais tout galimatias qu'elles sont, elles ont une vertu singuliere, comme le jeune Chevalier vient de l'éprouver, & ce n'est pas la premiere fois que j'en ai fait une heureuse experience; j'espere même que ce ne sera pas la derniere. Ecoutez, & riez du charme tant qu'il vous plaira, je vous le permets. Là-dessus elle recita ces vers qu'elle fit sur le champ:

Petite

Petite tête sans cervelle,
Sujette à la Lune nouvelle,
Ne crains point, dors tranquilement :
N'entre jamais en défiance,
Tu recueilleras pleinement
Les fruits de ta perseverance :
Cependant S. Cristophe, & Dieu premierement,
Te soient en aide en ce moment.

Pourvu, continua la jeune Egyptienne, que l'on recite la moitié de ces paroles, que l'on fasse six croix sur le cœur de la personne qui est tombée en pâmoison, ou qui a quelque étourdissement de tête, pourvu qu'on ait l'intention & la foi, on void des effets surprenans où toute la Science des plus grands Docteurs ne sauroit atteindre. La grand' Mere qui avoit aprehendé que Pretiosa ne tombât en confusion dans cette rencontre, & qui étoit dans des inquiétudes mortelles demeura surprise agréablement de cet Impromptu : mais D. Juan le lut bien davantage, voyant que son esprit lui avoit si bien servi dans une occasion où il avoit encore bien plus à craindre que la vieille Egyptienne. Pretiosa prit alors congé, & laissa le Madrigal à celui qui en avoit fait la lecture, pour achever de guérir André : car par ce qu'elle venoit de voir, elle avoit reconnu que la jalousie devoit être une terrible chose, & qu'il y auroit eu de l'imprudence de l'avoir emporté

emporté avec elle. Celui que la jeune Egyptienne ſalua le dernier fut D. Juan, à qui elle dît avec un ſourire agréable : Souvenez vous, Seigneur, que tous les jours de cette ſemaine ſont heureux pour ceux qui entreprennent des voyages, & partez inceſſamment ſi vous m'en croïez: Toute ſorte de bonheurs vous attendent. Ne vous rendez pas indigne par votre negligence des douceurs & de la gloire que vous préparent vos deſtinées ; & concourez avec le Ciel, qui vous eſt ſi favorable, à vous rendre le plus fortuné de tous les mortels. Ces paroles causérent à D. Juan mille tranſports de joie ; l'Egyptienne venoit de lui parler ſans équivoque, & il eut beaucoup de peine à cacher ſon contentement. Tout le monde fut ſatisfait, & particulierement les Egyptiennes, qui un moment après ſe partagérent le double Ducat à la maniere que les Egyptiens font leurs partages. C'eſt à dire, que la Vieille s'en reſerva la moitié, comme étant la maitreſſe de la bande, enſuite dequoi elle prit la portion de l'autre moitié, ce qui ſe fit ſans la moindre conteſtation, tant cette loi eſt religeuſement obſervée.

Les Egyptiennes ne ſe furent pas pluſtôt retirées, que l'amoureux D. Juan, qui ne ſe ſentoit pas de joie, penſa tout de bon à executer le deſſein qu'il avoit formé de ſe jetter parmi les Egyptiens, pour ſe rendre digne par ce ſacrifice de poſſeder ſon aimable Egyptienne. Le jour

jour qu'il avoit promis de l'aller joindre arriva enfin ; & ce jour là il se rendit tout seul au rendé-vous, monté sur une Mule de louage. La vieille Egyptienne & Pretiosa ne manquérent pas de s'y trouver, & elles le reçurent avec mille témoignages d'une véritable tendresse. Me voici, dit André, entre vos mains, prêt à executer aveuglement tout ce que vous exigerez de moi ; je ne trouverai rien de difficile, puisque je suis certain qu'au bout de ma carriere je trouverai une récompense que je préfere à la conquête de tout l'Univers. Cependant comme je crains d'être poursuivi, & que ce seroit le plus grand malheur qui me puisse arriver pendant ma vie, si je venois à être découvert, conduisez-moi avant que le jour paroisse là où notre troupe est logée. On ne tarda pas à lui obeïr : & en peu de tems on joignit la troupe, qui étoit campée sous des Cabanes couvertes de feuilles. André fut conduit dans celle qui étoit la plus propre ; où d'abord entrérent dix ou douze Egyptiens. Ils étoient tous jeunes, gaillards & dispos ; la Vieille les avoit déja avertis qu'elle leur ameneroit un Compagnon ce matin-là. Ces égrillards ayant jetté les yeux sur la Mule plus-tôt que sur André, l'un d'eux se prit d'abord à dire : cette Mule n'est pas impertinente, elle trouvera bien-tôt Marchand ; & nous la pourrons vendre Jeudy prochain à Tolede. C'est ce que vous ne ferez pas, répondit

pondit André ; c'est une Mule de louage, & il n'y a pas dans toute l'Espagne si miserable Valet d'Ecurie de Maquignon, qui ne reconnoisse ces sortes de Mules ; or j'ai trop d'intérêt que personne ne la reconnoisse. Que vous êtes bon, repliqua l'un de ces éveillés ; quand la Mule auroit plus de marques qu'il n'y a d'étoiles au Ciel, nous la transformerons de telle sorte que la mere même qui l'a portée ne la sauroit reconnoître, & moins encore le maître qui l'a nourrie. N importe repartit André, j'ai un meilleur conseil à suivre ; & je vous prie de vous y rendre. Il faut tuer la Mule ; & la mettre ensuite si profondement en terre qu'il soit aussi peu parlé d'elle à l'avenir que si elle n'avoit jamais été. Et qu'a fait cette pauvre creature, dit un autre Egyptien, doit-on faire mourir ainsi les innocens ? Qui nous a constitués ses bourreaux ? Commet-on ainsi des crimes impunément ? Tenez un meilleur langage, je vous en prie, & ne vous mettez point en peine. Considerez bien la Mule seulement, & imprimez tant qu'il vous plaira dans votre memoire toutes les marques qu'elle peut avoir ; qu'après cela on me la livre, si vous la reconnoissez d'ici à deux heures, je veux bien être berné & fouetté jusqu'à ce qu'on dise que c'est assez ; nous en avons bien métamorphosé d'autres. Je veux croire toutes vos métamorphoses, poursuivit André ; cependant la

Mule

Mule mourra & sera enterrée, dussiez-vous la rendre mille fois plus méconnoissable que vous ne dites ; le sort en est jetté, il faut pour cette fois que ma volonté s'execute. Vous avez beau dire & promettre, il n'en sera ni plus ni moins, on doit toûjours prendre le plus sûr dans ce monde. Car après tout, qui peut savoir s'il ne se trouveroit pas quelqu'un aussi habile que vous, qui auroit le secret de lui rendre sa premiere forme ; le sage ne court jamais de tels risques. Mais je vois bien ce que c'est, si cette Mule meurt, comme elle mourra, elle ne sera jamais vendue, & vous n'en retirerez aucun profit ; voila votre grief, voila ce qui excite votre pitié, & qui vous fait faire tant de réflexions morales, Vous n'y perdrez rien, mes amis, n'apprehendez rien, je ne suis pas venu parmi vous si dépourvu, que je ne puisse bien dès à present vous donner quatre fois plus que ne vaut la Mule. Et bien, se prit à dire alors un autre, que la Mule meure, nous ne serons pas les premiers Juges qui se soient laisse corrompre par des presens, & qui aient fait le procès à l'innocence la plus reconnue. Cependant, à dire la vérité, j'ai fort regret à cette pauvre bête ; mais aussi faut-il mourir tôt ou tard.

Chacun étant demeuré d'accord qu'il n'étoit pas de la politique que la Mule vécut, quoiqu'on en eût pu faire de bon argent, il fut résolu qu'on atten-

droit la nuit pour mettre sa sentence à execution; & l'on commença à se préparer pour la reception d'André, ce qui se fit de cette maniere. On vuida d'abord tout ce qui étoit dans l'une des Cabanes, on la tapissa de verdure, & on la joncha d'herbes & de fleurs. Dès que la Cabane eut été préparée, on fit asseoir sur une piece de Liege le nouvel Egyptien, & on lui donna un marteau & des tenailles. Deux Egyptiennes ayant pris leurs Guittarres, en jouerent d'abord, & on lui fit faire trois ou quatre Caprioles au son de ces instrumens. Après cela, on lui fit dépouiller un bras qu'on lui serra fort doucement avec une Ceinture de soie. On ne fit que deux tours seulement; ensuite de quoi on lui fit serrer deux bâtons en presence de Pretiosa & de plusieurs autres Egyptiennes vieilles & jeunes, qui demeurerent enchantées de l'air & de la bonne mine de D. Juan. Ces Cérémonies & quelques autres étant finies, le plus vieux Egyptien de la troupe ayant pris Pretiosa par la main, s'alla planter avec elle devant le jeune Chevalier, auquel il parla en ces termes: Nous te donnons cette jeune fille qui est la fleur & l'ornement de toutes les Egyptiennes qui sont en Espagne; il est en ton pouvoir de la prendre ou pour Epouse, ou pour Maitresse; tu peux proceder dans cette rencontre, selon que bon te semblera: nous n'y cherchons pas d'autre façon, & n'en

soïs

ſois point ſurpris, c'eſt un des privilèges de la liberté de notre vie, qui nous affranchit de ces pratiques fatiguantes, auſquelles le reſte des hommes ſont ſujets, lorſqu'ils entrent dans quelque engagement. Conſidere donc Pretioſa, penſe murement ſi elle t'agrée, voi ſi tu trouves en elle quelque défaut; & ſi tu viens à t'appercevoir que vous ne ſoyez pas faits l'un pour l'autre, jette les yeux ſur les autres Egyptiennes qui t'environnent; tu auras celle à qui tu donneras la pomme. Mais nous te déclarons, que quand une fois tu auras choiſi, il faudra t'en tenir à ton choix, & te contenter de ta deſtinée. Nous obſervons inviolablement les lois de l'amitié. Nul ne ſollicite ce qu'un autre poſſede; & de là vient que nous ne ſommes jamais tourmentés de la jalouſie. Il ſe peut bien trouver parmi nous des inceſtes, mais on n'y ſouffre point d'adultere: car ſi quelqu'une de nos femmes, ou de nos Maitreſſes eſt ſurpriſe en flagrant délit, nous ne leur faiſons aucun quartier. Et ne t'imagine point que nous ayons recours à la juſtice; nous faiſons juſtice nous-mêmes, nous ſommes leurs Juges & leurs Executeurs: & après que nous nous en ſommes défaits, nous les enterrons dans les deſerts; & il n'y a qui que ce ſoit, non pas même ceux qui leur ont donné le jour qui s'en formaliſe, ni qui nous demande compte de

leur mort. C'eſt cette crainte & cette frayeur, qui les retient dans les bornes de la chaſteté ; & de là vient, comme je te l'ai déja dit, que nous vivons en aſſurance de ce côté-là. Il y a peu de choſes de ce que nous poſſedons, que nous ne poſſedions en commun ; mais les Femmes & les Maitreſſes en ſont exceptées ; une de nos régles inviolables étant, qu'elles doivent appartenir uniquement à ceux à qui le ſort les a données. Il n'y a que la mort qui puiſſe ſéparer ceux que l'Hymen ou l'Amour ont unis : ou un âge extrêmement diſproportionné ; car dans ce cas, qui eſt l'unique, il nous eſt permis de donner la lettre de divorce à une Vieille, & de jetter les yeux ſur une autre qui ſoit à peu près de notre âge. Avec ces Lois, & quelques autres de cette nature, nous nous conſervons & paſſons heureuſement notre vie. Nous ſommes les maîtres de tout l'Univers, des campagnes, des fruits, des moiſſons, des forêts, des montagnes, des fleuves & des fontaines ; des Aſtres, & de tous les Elemens. Accoutumés de bonne heure à ſouffrir, nous ne ſouffrons rien à proprement parler. Nous dormons auſſi tranquillement & auſſi commodément ſur la dure que ſur les lits les plus molets, & le cuir brûlé de notre corps nous eſt comme une cuiraſſe impénétrable contre les injures de l'air. Inſenſibles à la douleur, la torture la plus cruelle ne nous émeut point ; &

ſous

ſous quelque forme qu'on nous faſſe envisager la mort, nous n'en pâliſſons pas; nous avons appris à la mépriſer. Nous ne faiſons nulle diſtinction entre le oui & le non, lorſque nous le jugeons néceſſaire : nous pouvons bien être Martyrs, mais nous ne ſommes jamais Confeſſeurs. Nous chantons chargés de chaînes & de fers dans les cachots les plus profonds, mais nous ſommes toûjours muets à la gehenne. Notre unique profeſſion eſt de nous approprier les biens des autres : & comme pour venir à nos fins, nous n'avons pas beſoin de témoins qui nous éclairent, nous nous occupons par politique pendant le jour à quelque petit travail, & nous faiſons ordinairement la nuit notre véritable métier. La gloire, le point d'honneur, ni l'ambition ne nous rongent point ; & par là, nous ſommes exempts de cette lâche ſervitude qui fait de la plupart des Grands d'illuſtres malheureux, ou pour mieux dire des Eſclaves. Nos Palais ſont des Pavillons portatifs : & rien ne peut être comparé aux ornemens de ces maiſons mobiles. Ce ſont les beautés que la nature étale elle-même, & qui ſont fort au-deſſus de ces lambris dorés & de ces ſomptueux ameublemens qui ſont l'invention d'un ridicule orgueil & de la molleſſe efféminée des hommes. Nous vivons ſous ces tentes occupés du preſent, ſans trop nous ſoucier de l'avenir. Nous regar-

regardons tout avec indifference ; & vivant de notre induſtrie, nous nous abandonnons aveuglément à notre étoile, évitant ces trois ſeules choſes, l'Egliſe, la Mer, & la Cour des Rois. En un mot, nous poſſedons tout, parceque nous ſommes toûjours contens du peu que nous poſſedons. Je me ſuis un peu étendu, mais ce long diſcours n'eſt pas inutile, parce qu'enfin il n'eſt pas juſte que tu ignores quelle eſt la vie que tu veux mener, & la profeſſion que tu dois faire. Je l'ai dépeinte groſſierement, & à la hâte, mais avec le tems tu y découvriras pluſieurs autres choſes qui ne ſeront pas moins dignes de conſideration, que celles que tu viens d'entendre.

Le vieux & éloquent Egyptien, ayant mis fin à ſon diſcours, le Novice lui répondit : Qu'il étoit charmé de tant de ſages Conſtitutions, toutes fondées ſur le bon ſens, & ſur une fine Politique ; qu'il étoit fâché de n'avoir pas eu plus-tôt connoiſſance de la vie des Egyptiens ; qu'il renonçoit dès l'heure même à la Profeſſion de Chevalier, & à la vaine gloire de ſes Ancêtres ; qu'il ſe ſoumettoit de tout ſon cœur à leurs Lois, qu'il les obſerveroit religieuſement ; & que s'il ſe dévouoit à leur ſervice, il ſentoit bien qu'il en étoit dignement récompensé, puiſqu'il devoit poſſeder la divine Pretioſa, pour laquelle, ajouta-t-il, je quitterois toutes les Couronnes, & tous les Empires du monde,

de, que je desirerois posséder néanmoins pour les offrir à cette Beauté. Pretiosa ne demeura pas muette. Si nos Legislateurs, dit-elle, ont trouvé dans leurs Lois que je suis tienne; & si comme telle, ils m'ont livrée à toi, ils le peuvent, & je dois me soumettre à ces Lois. Mais il y a une autre Loi à laquelle tu te dois soumettre à ton tour, c'est de remplir la condition que je t'ai déja imposée, & qui nous sera salutaire à l'un & à l'autre, si tu y fais la moindre attention. Quelque peu d'experience que j'aie, je sens néanmoins que toutes les passions sont violentes, qu'elles font faire des faux pas aux plus sages, & qu'on se repent le plus souvent des choses qu'on a faites trop à la hâte. De la maniere dont sont faits la plupart des hommes, ils se dégoûtent facilement des plaisirs lorsqu'ils les ont une fois goûtés, sur tout lorsque ce sont des plaisirs qui leur ont coûté un peu cher, & qui les ont portés à se métamorphoser de la maniere que tu as dessein de le faire. On veut aujourd'hui ce qu'on ne veut plus le lendemain, parce qu'on vient à ouvrir les yeux. Le sage ne se hâte que lentement, il ne fait rien qu'avec réflexion; l'Amour est une Divinité aveugle, & le lit nuptial est le tombeau de la tendresse, comme je l'ai toûjours oui dire. J'avoue que la régle n'est pas générale. On voit des époux qui se chérissent jusqu'à la mort; il y a des amitiés éternelles.

Mais je soutiens en même tems que ces amitiés ne sont durables, que parcequ'elles sont fondées sur l'estime; l'amour seul ne les produit pas. Je veux t'aimer, je veux que tu m'aimes; mais je veux que nous nous aimions, parceque nous nous trouverons dignes d'être aimés; & il faut nécessairement nous connoître avant que d'en pouvoir venir là. Et comme on n'y vient pas dans un moment, car ce n'est pas l'ouvrage d'un jour, je desire, & je te l'ai déja fait connoître, que tu vives au milieu de nous pendant deux années entieres, & que ce ne soit qu'à la fin de ce terme qu'il te soit permis de jouir des privautés qu'une épouse ne sauroit refuser à un époux lorsqu'elle est entierement liée par les chaînes de l'Hymenée. Cette épreuve est longue, mais elle est nécessaire, & c'est même l'unique voie qu'il y a à prendre pour que tu me possede sans t'en repentir, & que je ne sois point abusée. Il ne tient qu'à toi à present de te déterminer, il est encore en ta puissance d'accepter la condition, ou de ne la pas accepter, si elle te paroît trop dure. Tu es libre, la Mule n'est pas encore morte, tu as tes habits & tout ton argent, & il t'est permis pendant tout le reste de cette journée de penser à ce qui te paroîtra le plus convenable, mais tu ne me posséderas qu'à ce prix là. Si tu demeures au milieu de nous, nous nous en réjouirons, & tu seras toûjours distingué;

&

& si tu te retires, nous te plaindrons, mais tu ne perdras jamais notre estime, car nous voyons bien qu'il y a du pour & du contre au sujet de ton entreprise; il faut rendre justice à chacun. Mais qu'y ferois-tu? Je suis délicate sur la matiere, & tu ne dôis pas desaprouver ma délicatesse si tu m'aimes véritablement. Aimons-nous par raison, ajoûta-t-elle, ou séparons-nous pour jamais.

Non, Pretiosa, nous ne nous séparerons point, lui dit alors André, j'entre dans tous tes sentimens; & la condition que tu m'imposes, fût-elle encore mille fois plus dure; je la veux subir. Il n'y a point d'assurance que je ne sois prêt à te donner, ni de serment que je ne fasse que je ne resisterai de ma vie un seul moment à tes volontés. Les sermens & les promesses que fait un Esclave, qui veut obtenir sa liberté, dit Pretiosa, sont des choses dont il ne se souvient pas le plus souvent, dès que ses chaînes sont brisées. Il en est de même des Amans: Pour obtenir ce qu'ils desirent, ils promettent les choses les plus impossibles. Chacun promet selon ses esperances. Je ne veux, André, ni sermens, ni promesses: il n'y a que les imprudens qui s'y fient. Je ne veux que l'épreuve que je te demande, & ce sera à moi à me tenir sur mes gardes & à empêcher que tu ne m'offenses. J'obeïs, dit André, mais la seule chose que je demande de mes compagnons, c'est qu'ils m'accordent, que pendant un mois

mois il me sera permis de ne point dérober. J'ai besoin, ce me semble, de ce tems d'inaction pour me former à un métier que je n'entens point, & sur lequel il me paroît nécessaire que j'aie quelques instructions. Ne sois point en peine de ce côté-là, répondit le vieux Egyptien, nous te donnerons des régles si certaines, que tu y deviendras experimenté, & tu te feras un plaisir dans la suite d'une profession qui a plus d'agrémens que tu ne penses; car enfin, que peut-on concevoir de plus doux dans la vie que de posseder sans travail ce qui fait suer le reste des hommes, que de sortir le matin les mains vuides, & de revenir dans la nuit chargé de tout ce qui peut remplir nos besoins? J'en ai vu plusieurs retourner chez eux, repartit André, qui n'étoient chargés que des coups qu'ils avoient attrapés dans leurs expeditions nocturnes, & qui n'avoient pas trop sujet de s'applaudir de leur habileté & de leur experience. J'en veux convenir, repliqua l'Egyptien, il y a des desagrémens par tout, à prendre les choses à la rigueur. On n'est pas tous les jours chanceux, & celui-là n'est pas marchand qui toûjours gagne. Chaque profession a ses périls, celle des Larrons n'en est pas exempte, mais le bien y absorbe le mal. Elle conduit quelquefois au Gibet, mais pour l'ordinaire elle fait vivre dans la profusion & dans l'aise. Le malheur d'un seul ne doit pas rebuter

tous

tous les autres. Parcequ'un Navire a été agité de la tempête, & qu'il a fait enfin naufrage, cela doit-il empêcher les autres de naviger, & de continuer leur route ? Ne feroit-il pas ridicule, de dire qu'un soldat doit renoncer à la guerre, parceque des millions de gens y périssent, & qu'on y trouve plus tôt la mort ou de bonnes blessures que des avancemens & des récompenses ? Parceque quelques-uns d'entre nous n'ont pu échaper à la Galere ou au fouet, demeurerons-nous les bras croisés, & dans une oisiveté criminelle ? On nous châtie quelquefois, & quel ordre d'hommes y a-t-il aû monde qui ne soient jamais châtiés ? On ne meurt pas deux fois, mon cher André : & quand une fois on est mort, on n'a besoin de quoi que ce soit : & pour la rame & ces petites marques qu'on peut imprimer sur nos épaules, voila de belles Coquecigrues, c'est notre bâton de commandement & nos Armes de Chevalerie. André, mon fils, ne t'épouvante point, les choses grandes sont difficiles : repose-toi seulement sous nos aîles ; & avec le tems, semblable à l'Aigle nous t'apprendrons si bien à voler, que tu ne reviendras jamais sans proie, & tu ne feras jamais plus content, que lorsque tu auras fait quelque capture.

Je le veux croire, dit André, mais quoiqu'il en soit, j'ai de bonnes raisons pour ne me donner pas si-tôt ce plaisir,

& vous m'en diſpenſerez s'il vous plaît pour le tems que j'ai demandé. Cependant comme il n'eſt pas juſte que perſonne perde, je vais diſtribuer deux cens écus d'or à la bande, qui ſeront partagés fraternellement, afin que je la dédommage des larcins que je pourrai manquer pendant le tems de ma diſpenſe. A peine André eut-il proferé cette parole qu'il fut entouré de tous les Egyptiens, qui l'élevérent ſur leurs bras & ſur leurs épaules; & le portant ainſi comme en triomphe, on n'entendit que cris de joie & acclamations. Les Egyptiennes firent la même choſe à l'égard de Pretioſa. Elles donnérent toutes des marques de leur allegreſſe. Il n'y eut que Chriſtine & deux ou trois de leurs Compagnes qui en furent mortifiées dans leur cœur, car enfin l'envie ſe gliſſe par tout, auſſi-bien dans les tentes des pauvres & dans les cabanes des bergers que dans les Palais des Monarques. Elles ne laiſſérent pas néanmoins de témoigner une joie apparente, car l'envie eſt une paſſion timide & honteuſe qu'on tâche toûjours de cacher.

Les acclamations ne furent pas pluſtôt finies qu'on ſe mit à faire bonne chere. La ſomme promiſe fut partagée, les louanges d'André furent renouvellées, & la beauté de Pretioſa fut élevée juſqu'au Ciel. Cependant la nuit vint, on écorcha la Mule, & on l'enterra ſi bien qu'André n'eut plus de peur qu'elle le découvrît jamais. On enſevelit en-

ſemble

semble tous les harnois à la maniere des Indiens qui ensevelissoient avec leurs morts les choses qui leur avoient été les plus cheres.

André étoit tout surpris des choses qu'il avoit vues & entendues. Il admiroit en lui-même l'esprit des Egyptiens, résolu de poursuivre son entreprise sans donner néanmoins dans leurs vices & dans leurs mœurs. Le larcin lui paroissoit quelque chose de si bas & de si indigne, qu'il le regardoit avec horreur ; & il savoit bien qu'il avoit en main, pour s'en exempter, des moyens si surs & si efficaces qu'il ne lui seroit pas difficile de donner le change à ses Compagnons.

Le lendemain André pria la Compagnie de vouloir changer de demeure & de s'éloigner de Madrid, parce-qu'il appréhendoit d'être reconnu dans cette Contrée. On lui répondit qu'on avoit résolu de marcher vers les montagnes de Tolede, & d'aller fourager de là toutes les plaines circonvoisines. Ils partirent le jour suivant, & l'on fit présent d'une jument à André, qui la refusa, déclarant qu'il vouloit aller à pié & marcher auprès de sa charmante Maitresse, qui montoit une petite Haquenée. Jamais Amans ne furent plus satisfaits que le furent André & Pretiosa dans cette marche ; ils se dirent mille choses tendres & se réïterérent les protestations qu'ils s'étoient faites de s'aimer éternellement. Est-ce ainsi, ô Amour, que tu

nou

nous abaiffes? Eft-ce le traitement que tu fais à ceux que tu foumets fous ton Empire? André eft Chevalier, c'eft un jeune Gentilhomme plein d'efprit, il a été élevé toute fa vie à la Cour. Il étoit hier les délices d'un riche pere, & aujourd'hui le voila métamorphosé de la maniere du monde la plus incompréhenfible. Il a trompé fes domeftiques & fes amis, & a fruftré de leurs efperances ceux qui lui avoient donné la naiffance. Il a quitté le chemin de Flandres, où il devoit aller exercer fa valeur, & accroître la gloire de fa Maifon, pour s'aller profterner aux piés d'une Egyptienne. Que ta puiffance eft grande, ô Amour!

Quatre jours après, ils arriverent à un Bourg à deux lieues de Tolede, où ils planterent leur camp; ayant eu la précaution avant toutes chofes de mettre entre les mains de l'Alcaïde, ou Juge de ce territoire, quelques pieces de Vaiffelle d'argent, pour affurance qu'ils ne déroberoient rien dans les lieux de fa Jurifdiction. Enfuite de cela, toutes les vieilles Egyptiennes & quelques jeunes fe répandirent d'un côté & d'autre à quatre ou cinq lieues de l'endroit où la bande s'étoit arrêtée. André & deux ou trois Egyptiens les fuivirent, & ce fut dès ce jour-là qu'on commença à lui donner des inftructions pour le métier qu'il leur avoit promis de faire, dès que le mois feroit expiré. Mais il ne fe mit guére en peine de les mettre dans fon efprit;

résolu

résolu, quoiqu'il en pût arriver, de ne les mettre jamais en pratique. Il étoit tout ému au contraire à la vue du moindre larcin, & il arriva plus d'une fois qu'il paya de son propre argent les vols que ses Camarades avoient faits, son cœur ne pouvant tenir contre les larmes d'une infinité de miserables, à qui on enlevoit le plus souvent jusqu'aux habits. On peut bien juger que les Egyptiens ne s'accommodoient guéres des manieres de leur Novice. Cela lui attira quelque petite Mercuriale, & en effet c'étoit contrevenir à leurs régles, & le metier n'eût plus rien valu, si chacun en eût fait autant. André en demeura d'accord. Il promit même qu'il feroit enfin comme les autres, mais il leur déclara en même tems qu'il vouloit faire ses coups tout seul, qu'il ne vouloit être accompagné de qui que ce fût. Je ne manque, se prit-il à dire, ni d'habilete pour me tirer du péril, ni de courage pour m'y exposer; & puis il est juste que celui qui fait quelque prise en ait seul la gloire & la récompense, comme il en doit avoir la confusion & en être puni s'il a le malheur d'être surpris, & de manquer son coup. Ces raisons étoient bonnes & convainquantes, mais les Egyptiens ne purent se résoudre à s'y rendre. Il s'efforcerent de le détourner de cette résolution, lui alléguant qu'il lui pouvoit arriver mille accidens imprévus où il auroit besoin de secours, & qu'en un mot,

un

un homme ſeul ne pouvoit pas faire de captures fort conſiderables; qu'il ſe mettoit des chiméres dans la tête, & qu'il ſeroit bien-tôt ſeul à ſe repentir de prendre un parti ſi extraordiniare & ſi ſingulier. On eut beau s'oppoſer à ſon ſentiment: André voulut être Larron ſolitaire, & l'on void bien quelles étoient ſes vues ; il vouloit de tems en tems acheter quelque choſe & dire qu'il l'avoit dérobé. En effet ce fut ce qu'il pratiqua, & par cette ſupercherie il fit plus de bien à la Bande que tous les autres Egyptiens enſemble: cela charmoit Pretioſa. Mais comme l'on craint toûjours pour les perſonnes que l'on aime, lorsqu'elle y avoit un peu réflechi elle ſe diſoit mille fois en ſon cœur que ſon Amant s'expoſoit trop, & qu'elle lui ſouhaiteroit un peu plus de timidité, & moins de courage & d'adreſſe: car après tout, diſoit-elle, quoi-que la fortune ſemble ſe déclarer pour les plus entreprenans & les plus courageux, ce ſont ceux-là néanmoins, ſi l'on y fait bien réflexion, qui ſont les plus ſujets aux diſgraces & aux avantures tragiques. Mais que faire, continuoit-elle, perſonne ne peut éviter ſa deſtinée.

Les Egyptiens furent un peu plus d'un mois dans le territoire de Tolede, où ils firent aſſez bien leurs affaires. Ils paſſérent de là dans l'Eſtremadure, qui n'eſt pas un pays moins riche: & ſi Prétioſa paroiſſoit toûjouts charmante à André,

André, André paroissoit de plus en plus à Pretiosa l'Amant le plus accompli qu'il y eût au monde. Il étoit tendre, modeste, discret; & il avoit d'ailleurs tant d'adresse, que c'étoit toûjours lui qui gagnoit le prix de la course & du saut, ce qui le faisoit admirer dans tous les endroits où ils arrivoient. Il jouoit admirablement au Mail, à la Paume, & à tous les Jeux d'exercice; ce qui lui attira une si haute renommée qu'on parloit de lui comme d'un prodige. La beauté de Pretiosa ne fit pas moins de bruit dans l'Estremadure que les qualités admirables d'André: si bien qu'il n'y avoit ni ville ni village où ils ne fussent appellés aux jours de leurs Fêtes, ou dans les réjouissances particulieres. Ainsi la bande marchoit riche, heureuse, & contente.

Peu de tems après, la bande ayant planté ses tentes sous des Chênes qui étoient un peu écartés du chemin, on entendit environ sur le minuit aboyer les chiens plus fort & plus haut que de coûtume. André & quelques Egyptiens sortirent pour voir qui étoient ceux à qui les chiens en vouloient, & ils trouvérent un jeune homme vêtu de blanc qui se défendoit comme il pouvoit contre deux de ces animaux qui s'étoient lancés sur lui & qui l'avoient pris à la cuisse. Ils ne furent pas plus-tôt arrivés qu'il firent lâcher prise aux chiens, & l'un des Egyptiens lui parla de cette maniere. Et qui vous méne ici, bon

homme, à une telle heure, & ainsi hors du chemin ? Est-ce dans le dessein de faire quelque capture ? Si cela est, vous n'êtes pas arrivé à bon port. Je ne viens pas pour dérober, répondit le jeune homme, & je ne sai si je chemine dans le bon chemin, ou si je me suis égaré ; mais tout ce que je sai, c'est que je n'ai pas pris un sentier fort bon. Tout ce que je vous demande pour le present, c'est de me dire s'il n'y a point près d'ici quelque hôtelerie, ou quelque lieu pour me retirer cette nuit, & pour me faire panser des plaies que vos chiens m'ont faites. Il n'y a ni lieu ni hôtelerie dans ce territoire où nous vous puissions conduire, répondit André. Mais pour panser vos morsures, & pour vous reposer cette nuit, nous vous accommoderons de cela. Vous n'avez qu'à nous suivre ; car quoi que nous soyons des Egyptiens, nous ne sommes pas si méchans que nous sommes noirs. Dieu vous rende votre charité, repartit l'inconnu : mais pour la faire toute entiere, portez-moi je vous prie, car la douleur que je ressens est si grande que je ne saurois faire un seul pas. André & un autre Egyptien le prirent alors & le portérent dans une de leurs tentes. La nuit étoit claire, & ils s'apperçurent que c'étoit un jeune homme bien fait & de belle taille. Son équipage étoit assez singulier. Il étoit habillé d'une toile blanche, ayant par dessus une maniere de chemise qu'il avoit
ceinte

ceinte autour de ses reins.

La Cabane où on le porta fut celle d'André. On alluma promptement du feu & de la chandelle, & l'Ayeule de Pretiosa accourut aussi tôt pour lui panser ses morsures. Elle prit quelques poils de ses chiens qui l'avoient mordu, elle les fit frire dans de l'huile ; & ayant lavé la plaie avec du vin, elle y apliqua les poils fricassés avec un peu de romarin verd qu'elle mâcha auparavant. Elle banda ensuite la plaie avec des linges blancs, & y fit quelques signes de croix.

Tandis qu'on pansoit ce jeune homme, Pretiosa qui étoit presente le regarda fort attentivement. Pour lui il eut toûjours les yeux attachés sur elle. André ne manqua pas de s'en apercevoir, mais il ne s'en formalisa point, regardant comme une chose impossible que la chose pût arriver autrement ; car disoit-il en soi-même, qui peut avoir vu une fois Pretiosa, & n'avoir pas toûjours ses regards sur elle ? L'inconnu s'alla reposer, & dans le moment Pretiosa tira à part son cher André. Te ressouviens-tu, lui dit-elle d'un Papier que je laissai tomber dans ta maison, lorsque j'y dansois avec mes compagnes, & qui te donna bien de la jalousie ? Je m'en ressouviens très-bien, répondit André, c'étoit un Madrigal fait à ta louange & qui étoit fort bon. Celui qui l'avoit composé, continua-t-elle, est ce

même jeune homme qui a été mordu par nos chiens & que nous venons de quitter. Je ne me trompe nullement, c'est lui-même, & je l'ai vu depuis ce tems-là deux ou trois fois, & il me donna même encore un Romance qui valoit bien le Madrigal. Il étoit vêtu alors en Page, non pas comme les Pages ordinaires, mais comme ceux des Princes qu'on nomme Pages d'honneur, ou de la chambre. Je t'assure, André, que ce jeune homme est discret. Il parle bien, il a de l'éducation, je lui ai connu beaucoup de mérite, & je ne puis concevoir par quelle avanture il se trouve ici, ni d'où vient qu'il paroît dans cet équipage. Je sai bien qu'en penser moi-même, repartit André, la même constellation qui m'a transformé en Egyptien, lui a fait prendre l'habit qu'il porte. Ha! Pretiosa, je commence à m'appercevoir que tu es comme les autres personnes de ton sexe, que tu aimes à faire des conquêtes, & que je ne suis pas le seul à qui tu as rempli l'esprit d'esperances : ce jeune homme ne s'est pas transporté ici sans mystere, & tu en as trop dit pour ne pas reconnoître que ton cœur pourroit bien être partagé. Commence, si cela est, par me faire mourir, & fai mourir ensuite cet Amant nouveau, ne nous sacrifie pas tous deux ensemble. Qu'on est ingénieux à se procurer des chagrins quand on est jaloux, s'écria Pretiosa toute allarmée, & qu'une Amante est mal-

heu-

heureuse lors qu'elle trouve un Amant de ton caractere ! Tu soupçonnes ma sincerité, tu m'accuses de coquéterie & d'inconstance ; & sur quels fondemens ! sur un aveu qui devoit te convaincre de mon innocence & de la tendresse que j'ai pour toi, si tu faisois le moindre usage de ta raison. Car enfin s'il y avoit en ceci de l'artifice & de la tromperie, qui m'eût empêché de dissimuler & de garder un profond silence ? Ne m'eût-il pas été permis de feindre que ce jeune homme m'étoit inconnu ? & quel pouvoit être mon but dans la confidence que je t'ai faite, s'il y avoit ici quelque mystere ? Mais il faut te desabuser & guérir tes injustes inquiétudes, il y a un moyen très-sûr pour le faire. Examine toi-même dès demain le jeune homme. Il ne te sera pas difficile de savoir où il va, d'où il vient, & quel peut être le sujet de son déguisement. Il te répondra ; & quelles que puissent être ses réponses, ordonne-lui de se retirer. Tous nos Egyptiens ont tant d'égards pour toi, qu'aucun n'aura garde de le retenir dans sa tente ; & quand cela seroit, demeure persuadé qu'il ne me verra point, que j'éviterai sa conversation, que je fuirai même sa vue & celle de tout autre que tu me défendras de voir. J'avoue que je ne suis point fachée de te voir jaloux, mais je le serois extrêmement si tu continuois à être injuste. Non Preciosa, je ne le serai point, répondit André, & tu dois de-

meurer

meurer d'accord que l'amour s'allarme quelque fois à moins, & que mes doutes sont pardonnables : Cependant j'executerai ce que tu m'ordonnes : Je saurai s'il est possible ce que demande ce jeune Page, & quelle est la proie qu'il cherche. Je demeure toûjours convaincu que son déguisement est misterieux, & qu'il ne court pas le monde ainsi travesti qu'il n'ait quelque vue. Où auroit-il laisse ce grand esprit que tu lui trouves, s'il couroit ainsi sans dessein & dans un si ridicule équipage? Je le tournerai par tant d'endroits qu'il aura besoin de tout cet esprit pour se dérober à mes yeux, & il faudra malgré qu'il en ait qu'il me découvre ce qu'il a dans l'ame avec son habit de mascarade. La jalousie est une terrible passion, dit Pretiosa, elle cherche à tous momens de nouveaux sujets d'inquiétude, elle renverse l'imagination & dérange l'esprit le mieux fait : Comme elle ne subsiste que dans des soupçons le plus souvent chimériques & imaginaires, tout devient incertain pour ceux qui sont attaqués de cette maladie, & ils n'ont plus l'usage de leurs sens. Ils voient tout autrement que les autres hommes ; un Pygmée leur paroît un Geant, & les doutes les plus mal fondés sont pour eux les verités les plus réelles. Reprens ta premiere situation, André, suspens ton jugement pour un peu de tems : doute en ma faveur un seul moment ; tu viendras par

là à bout de t'éclaircir, tu te repentiras de ton injustice, tu en auras mille secrets remords, & je sens bien que je te pardonnerai; rien n'est difficile à qui aime. Cette conversation finie, Pretiosa laissa André qui s'alla coucher, attendant la venue du jour pour tâcher d'éclaircir ses doutes. Quoi que la nuit fût fort avancée, elle lui parut extrêmement longue. Pretiosa avoit eu beau prodiguer ses tendresses & s'épuiser en raisonnemens pour lui faire entendre raison, tout cela fut inutile; jamais homme ne fut moins raisonnable: il se mit dans l'esprit mille visions, se fit toûjours des montagnes des moindres atomes, & ne ferma pas l'œuil un seul moment. Le jour vint enfin, il se leva, & vola, pour ainsi dire, dans l'endroit où le jeune homme étoit couché. Il s'informa d'abord de ses morsures; & après ce compliment qui fut fort succint, il lui demanda son nom, où il alloit, & dans quelle vue il cheminoit ainsi de nuit & à travers champs? Le jeune homme répondit qu'il se trouvoit mieux, qu'il étoit absolument sans douleur, qu'il étoit en état de se mettre en chemin & de poursuivre son voyage.

Quant à son nom, & pour réponse aux autres choses qu'André vouloit savoir, il dit qu'il s'appelloit Alonzo Hurtado, qu'il alloit à Notre Dame de la Roche de France; que pour y arriver plus-tôt il cheminoit ainsi de nuit; &

que

que dans l'obſcurité & les ténèbres, il s'étoit égaré du chemin, dont mal lui avoit pris, graces aux chiens qui gardoient ces tentes. Cette déclaration ne sembla pas legitime à André, ſes ſoupçons s'augmentérent; & dans les tranſports de ſa jalouſie, il lui répondit en ces termes: Savez-vous bien, mon ami, ce que je ferois de vous ſi j'étois votre Juge? Je vous ferois pendre haut & court ſur vos réponſes: Vraiment vous nous la donnez belle; Il m'importe peu de ſavoir qui vous êtes, quel eſt votre nom, ni où vous allez: Je vous avertis ſeulement, que s'il y a pour vous de la neceſſité à mentir, vous le faſſiez avec un peu plus d'apparence de verité. Vous dites que vous allez à Notre-Dame de la Roche de France, & vous la laiſſez à main droite, & bien trente lieues pour le moins du lieu où nous ſommes. Vous cheminez de nuit pour y arriver plus-tôt, & vous marchéz hors du chemin dans des forêts, où à peine voit-on le moindre ſentier. Levez-vous, mon ami, apprenez à mentir moins groſſierement, & vous en allez à la bonne heure. Cependant en récompenſe du bon avis que je vous done, m'éclaircirez-vous ſur un fait dont j'ai grand deſir d'être éclairci; me direz-vous la verité? J'ai lieu de l'eſperer en quelque maniere, puis-que vous ſavez ſi mal mentir. Dites-moi donc, n'êtes-vous pas par avanture un jeune homme que j'ai vu ſouvent à la

Cour

Cour avec l'habit que l'on porte quand on fort de Page, & qu'on eft prêt d'être Cavalier? Si vous êtes celui dont je parle, vous avez le bruit d'être grand Poëte, & vous composâtes un Romance & un Madrigal pour une de nos Egyptiennes qui étoit à Madrid il y a quelque tems, & qui paffe pour être affez belle. Ne vous cachez point de moi. Je vous promets foi de Cavalier Egyptien de garder le fecret s'il eft neceffaire. Mais n'allez pas tergiverfer & me repaître de nouveaux contes, car après tout, je vous reconnois. Ce vifage que je vois ici maintenant eft le même fans doute que celui que j'ai vu très-fouvent à Madrid; & me nier cette vérité, ce feroit me nier que vous avez été mordu de nos chiens, ou que l'Aurore, cette belle fourriere du jour, pour parler le langage des Poëtes, dore le fommet de nos montagnes. La renommée que vous vous êtes acquife faifoit que je vous regardois fixement, de forte que j'ai fi bien imprimé votre figure dans ma mémoire que je vous reconnoîtrois fous un déguifement plus bizarre encore. Ne vous troublez pas, prenez courage, vous n'êtes pas parmi des brigands, vous êtes parmi des amis, & des amis même qui vous défendront contre tout venant. Mais il y a plus, & c'eft un aveu que je vous demande encore. Je m'imagine une chofe, & fi ce que je penfe eft véritable, je vous tiens heureux de ce que vous êtes tombé en-

tre mes mains. Je m'imagine donc qu'étant amoureux de la belle Egyptienne pour laquelle vous fîtes des vers, vous êtes venu pour la voir : & si cela est, tant s'en faut que je vous blâme de ce dessein, qu'au contraire je vous en estime davantage. Quoique je sois Egyptien, je ne laisse pas de savoir par experience la force de l'Amour & son pouvoir. Je n'ignore pas les changemens & les métamorphoses qu'il fait faire à ceux qu'il a soumis à ses lois. Il est le plus petit & le plus grand des Dieux. Or si cela est, comme je n'en doute en aucune maniere, je vous annonce que la belle Egyptienne est dans notre bande. Je le sai, interrompit le jeune Poëte, & je la vis hier au soir.

Ces paroles furent un coup de foudre pour André, la jalousie acheva de s'emparer de son cœur, il ne savoit plus où il en étoit, il parut confus & interdit. Je la vis hier au soir, poursuivit le jeune homme, cependant je ne voulus pas me découvrir, parceque je ne le crus pas à propos. Vous êtes donc, repartit André, le Poëte que je disois ? Oui, répondit-il, je le suis, je ne puis ni ne le veux nier, après tant d'assurances que vous m'avez données, & sur lesquelles je me flate que je puis compter, quoique la fidélité ne se trouve guére dans les forêts & sur les montagnes. Elle s'y trouve néanmoins, dit André, & principalement nous qui sommes Egyptiens, faisons

faiſons profeſſion d'être les gens les plus ſecrets qu'il y ait au monde. Avec ces aſſurances vous pouvez m'ouvrir votre cœur, & vous ne vous en repentirez jamais. La jeune Egyptienne eſt ma proche parente, elle fera tout ce que je voudrai. Si vous deſirez de l'avoir en mariage, je vous répons de tous ſes parens; & ſi c'eſt ſimplement pour Maîtreſſe nous n'uſerons pas de tant de cérémonies, pourvu que vous ayez quelque argent; avec ce précieux metal quelles difficultés n'aplanit-on pas? J'ai de l'argent, repartit le jeune homme. Il eſt couſu dans une manche de cette eſpece de chemiſe que je porte ceinte au travers du corps, & il y en a pour quatre cens écus d'or pour le moins. Ces dernieres paroles cauſerent un nouveau trouble dans l'eſprit d'André: Il s'imagina que cet homme ne portoit pas ſur lui ſans deſſein une ſomme ſi conſidérable, & que la vue qu'il ſe propoſoit, étoit de conquerir à force d'argent le cœur de la charmante Egyptienne. Ce trouble parut dans ſes yeux, ſur tout ſon viſage; dans ſes paroles. Cette ſomme n'eſt pas à mépriſer, ſe prit-il à dire, tout interdit. Il faut ſeulement que vous me découvriez votre intention, & que nous mettions la main à l'ouvrage: la jeune fille ne fera pas la difficile, je m'aſſure, l'argent dans le ſiécle où nous ſommes fait tout; avec un tel paſſeport, il n'eſt point de porte qui ne s'ouvre, point de

cruelle qui ne s'humanise. Hélas! dit alors le jeune homme, je veux que vous sachiez que la violence qui m'a contraint à me travestir, & à errer de contrée en contrée, ne procede en aucune maniere de l'amour dont vous me parlez. Je n'aspire point à Pretiosa. Il y a dans Madrid assez de Beautés qui auroient pu m'y arrêter, & qui ne cédent en rien à vos plus belles Egyptiennes, quoique je sois contraint d'avouer que Pretiosa a des charmes qui pourroient bien produire un pareil effet. Il n'est guéres de mortelle plus parfaite, & j'ai chanté souvent sa beauté comme vous savez: Mais quoiqu'il en soit, ce n'est pas l'amour qui m'a conduit ici, ni qui me fait courir les champs dans le triste équipage où vous me voyez; c'est le caprice de mon étoile, ma mauvaise destinée, mon infortune.

Ce discours remit un peu André, qui s'attendoit à toute autre chose. Il le pressa alors de lui conter ses avantures, & le jeune Poëte le fit sur le champ en ces termes. Je demeurois à Madrid, reprit-il, & j'étois dans l'Hôtel d'un grand Seigneur que je servois, non en qualité de maître, mais en qualité de parent. Il avoit un fils unique à peu près de mon âge, & nous avions lié ensemble une amitié si tendre & si étroite qu'il me seroit bien difficile de la dépeindre ni de l'exprimer. Ce jeune Seigneur se rendit amoureux d'une Demoiselle d'une Mai-

ſon aſſez qualifiée ; & il l'eût épousée volontiers, ſi en enfant obéiſſant il ne ſe fût ſoûmis aux volontés de ſon pere & de ſa mere qui s'oppoſerent, parce-qu'ils aſpiroient à un plus grand parti. Il la voyoit néanmoins, & il la ſervoit. J'étois le ſeul confident de cette paſſion ſecrette que ſes parens croyoient entierement éteinte, & qui n'avoit pourtant jamais été plus forte ; car qui ne ſait que la défenſe aigrit les paſſions, qu'elle les rend plus vives & plus vehementes. Nous paſſions une nuit devant la porte de la Maîtreſſe de mon parent, ce qui étoit notre coutume ordinaire. Mais que cette nuit fut funeſte ! Nous aperçûmes dans l'obſcurité deux hommes qui nous parurent de très-bonne mine. Nous nous mîmes en devoir de les reconnoître ; & à peine fûmes-nous à portée de leurs épées, qu'ils les tirerent, & nous chargerent avec une vigueur inconcevable. Nous tirâmes les nôtres ; & les ayant reçus avec la même vigueur, le combat ſe trouva engagé, & fut terminé dans un moment. Le jeune Comte que la jalouſie animoit devint furieux comme un Lion. Je ne le parus pas moins que lui. Enfin, car je veux abreger, nous portâmes des coups ſi à propos, qu'il en couta la vie aux deux Cavaliers qui nous avoient attaqués avec tant de furie. Nous les bleſsâmes tous deux preſque dans le même inſtant, & ils tomberent morts ſur la place. Nous n'eûmes

pas plus-tôt vu nos ennemis renversés par terre & sans mouvement, que nous commençâmes à prendre la fuite. Nous nous rendîmes d'abord chez nous, & ayant pris autant d'argent que nous en pûmes emporter, nous allâmes nous refugier dans le Monastere de S. Jerôme, aprehendant les poursuites des parens des morts, qui à leurs habits & à leur bravoure nous parurent des personnes distinguées. On nous reçut dans cette maison de la maniere que nous le pouvions desirer, & nous sçûmes le lendemain qu'on ne nous soupçonnoit en aucune maniere; de sorte que les Religieux qui nous avoient accueillis, nous conseillerent de retourner à l'Hôtel du Comte, de peur que notre absence ne donnât une occasion légitime de faire soupçonner que nous étions les auteurs de ce meurtre. Comme le conseil étoit sage, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à le suivre; mais dans le moment que nous l'allions executer nous fûmes avertis que les Juges du Grand Prevôt de l'Hôtel s'étoient saisis du Pere & de la Mere de la Demoiselle sous les fenêtres de laquelle s'étoit donné le combat; qu'on avoit arrêté la Demoiselle elle-même; & que les domestiques ayant été examinés, une Femme de chambre avoit déposé que le jeune Comte mon parent voyoit sa Maitresse tous les jours & toutes les nuits; que sur cette déposition on nous avoit cherchés; & que comme

comme nous manquions justement, tout le monde étoit convaincu que nous avions assassiné ces deux Cavaliers, qui étoient des principaux de la Cour. Nous fûmes bien embarrassés; enfin, après bien des déliberations, de l'avis de mon parent, & par le conseil des Religieux, nous sortîmes quinze jours après de leur Monastere, car nous ne pouvions pas toûjours demeurer là. Le jeune Comte en habit de Moine, suivit un Religieux, & prit le chemin d'Arragon, pour de là passer en Italie, & se rendre en Flandre; & pour moi, je crus que je devois me séparer de lui, & prendre une autre route. Ainsi m'abandonnant à la Providence, je me travestis de la maniere que vous voyez; & ayant accompagné un Moine qui me faisoit passer pour son valet, nous nous rendîmes à Talavera, où nous nous quittâmes. Je partis un moment après de cette Ville, & pour éviter les grands chemins, je marchai à travers champs comme un criminel qui croit être poursuivi, & je fis tant enfin que je me trouvai hier au soir à ces Chênes, où je fus si mal reçu de vos chiens. J'avoue que je vous dis que j'allois à Notre-Dame de la Roche de France, mais ce ne fut que pour répondre bien ou mal à ce que vous me demandiez; car à vous parler sincerement je ne sai en quel endroit est située cette Notre-Dame; la seule chose que j'en puis savoir en gros, c'est qu'elle est au-

de là de Salamanque. Il est vrai, dit André, & vous l'avez laissée bien loin, mais poursuivez. Le seul dessein que j'ai, continua le jeune Gentilhomme, est de me rendre à Seville. J'ai là un Chevalier Genois, grand ami du Comte, mon parent, qui envoie de tems en tems de grosses remises d'argent à Gênes; & je me flatte que par son moyen je pourrai me rendre à Cartagéne, & de là passer sûrement en Italie sur une des Galeres dont il dispose, car qui l'empêchera de dire que je suis un de ses facteurs. Voila l'histoire de mes avantures, & voila quel est mon dessein. Mais ma grande difficulté est que je ne sai de quelle maniere m'y prendre pour me rendre en sûreté à Seville : mon ame est agitée de mille craintes, tout me paroît suspect, tout me fait peur; & quoique je voie bien dans le fond que ce ne sont que des terreurs paniques, & que je m'allarme le plus souvent sans aucun sujet, il me semble que j'ai pourtant à mes trousses tous les Archers de l'Univers. J'ai une pensée, je ne sai si elle est praticable; je voudrois prier vos Egyptiens de me laisser entrer dans leur troupe, & je les suivrois jusqu'à Seville si vous marchiez de ce côté-là. Je vous garantis qu'ils seroient satisfaits de moi, & je sens bien en même tems que ce seroit l'unique moyen de me délivrer de mes frayeurs; car après tout, qui s'iroit jamais aviser que je pusse être au milieu de vous. Mais

à

à vous dire le vrai, je me défie en quelque maniere qu'ils veuillent me recevoir en leur compagnie. Ils vous y recevront, répondit André, vous pouvez compter là-dessus ; & si vous n'entrez point dans notre troupe, car je ne sai si nous prendrons la route de l'Andalousie, vous entrerez dans une autre que nous devons rencontrer dans deux ou trois jours. Il vous en coutera quelque petite chose, mais qu'y faire, rien ne se fait pour rien dans ce monde ; trop heureux encore quand à la faveur d'une somme modique on peut mettre son esprit en repos & faire réussir ses desseins.

Cet entretien ne fut pas plus-tôt fini qu'André se retira, & alla informer les autres Egyptiens de ce qui se passoit. Après leur avoir fait un recit succint des avantures de ce jeune homme, il leur déclara le dessein qu'il avoit de se mettre pour quelque tems dans leur bande ; & tous unanimement furent d'accord de l'y recevoir, excepté Pretiosa & son Ayeule. Vous irez à Seville avec ce jeune inconnu tant qu'il vous plaira, dit la vieille Egyptienne, mais je sai bien que je ne serai pas de la partie. C'est un pays où il ne m'est pas permis d'aborder, & où les Egypriens ne sont pas en fort bonne odeur ; Sur tout pour ce qui me regarde je n'y trouverois pas mon compte. Il y a fort peu de tems que nous y étions, & j'y jouai un tour

à un Bourgeois apellé Triguille qu'il n'a pas oublié, je m'assure, & dont je suis fondée à croire qu'il se dédommageroit liberalement si je tombois entre ses mains. Cet homme qui étoit crédule & avare s'étoit mis dans l'esprit que j'étois grande Devineresse, & que je pourrois à coup sûr lui indiquer un tresor qu'il croyoit qu'un de ses Ancêtres avoit caché dans sa maison. Il avoit fouillé par tout sans aucun succès; & comme c'est un préjugé assez général parmi le peuple que nous sommes toutes Magiciennes, sur tout lorsque nous sommes sur l'âge, il s'adressa à moi avec beaucoup de confiance. Il commença par me mettre une piece d'argent dans la main; & après cet exorde, qu'il crut être plus capable qu'aucun autre de captiver ma bienveillance, en quoi il ne se trompoit pas tout-à fait, il me suplia avec des empressemens qui me firent rire, & en me donnant des louanges que certainement je ne méritois pas, que je misse en pratique toute ma science noire pour découvrir ce prétendu tresor. J'avoue que je fus mille fois sur le point de lui rendre le present qu'il m'avoit fait, & de lui répondre que j'avois oublié mon grimoire. Mais enfin, comme ce qui entre dans nos mains n'en sort guéres, & que d'ailleurs j'eus envie de me divertir & de le guérir en même tems de cette ridicule imagination, dont sa pauvre cervelle étoit coiffée, je ne voulus

pas

pas l'éconduire. Je lui dis donc d'un ton assuré, que j'en savois assez long depuis plusieurs années pour lui donner satisfaction; qu'il n'auroit pas regret à son present, qu'il n'avoit qu'à faire ce que je lui prescrirois; & que foi de Magicienne des plus vieilles de la Compagnie je lui garantissois, que s'il y avoit chez lui de l'argent caché, il le trouveroit, fût il en la puissance & en la garde de Beelzebud & de tous les Démons ensemble. Triguille eut tant de foi à mes discours & à mes promesses, que je le fis mettre tout nu dans une Cuve, où il avoit de l'eau jusques au cou, après avoir marmoté quelques paroles qui ne signifioient rien, & lui avoir mis sur la tête une Couronne de Cyprès, & une baguette à la main, que je lui dis d'être d'un certain arbre dont je ne me souviens plus du nom. La Cuve étoit dans une petite cave bien pavée & bien cimentée, circonstance que je ne dois pas oublier, parceque, pour l'intelligence de mon Histoire il est nécessaire qu'on la sache. L'ayant donc fait mettre dans son bain je me retirai, lui ayant recommandé fortement d'y demeurer tout le long du jour sans s'impatienter, & de n'en sortir que lorsqu'il entendroit sonner une cloche, qui ne sonne que vers le commencement du soir; ajoutant qu'il n'en seroit pas plus-tôt dehors, que la Baguette le conduiroit dans le lieu où seroit le tresor, s'il étoit vrai qu'il y en eût un. Le badaut

badaut demeura fort tranquillement dans cette posture en attendant que la cloche sonnât, étant déja tout transi de froid; car on peut bien s'imaginer qu'il ne pouvoit pas avoir grand chaud. La cloche sonna à la fin, & la grande avidité qu'il eut d'aller où le conduiroit la Baguette, le fit agir avec tant de précipitation, qu'il renversa la Cuve & deux petits bancs sur lesquels elle étoit posée, s'étant donné un si grand coup à la tête qu'il en demeura étourdi. Ce ne fut pas tout, la couverture de la Cuve lui tomba encore sur le corps, & lui fit donner du nés par terre. Il se trouva dans cet état au milieu de l'eau qui s'étoit répandue dans la petite Cave; & comme il étoit nuit, qu'il avoit une blessure à la tête & une contusion sur le corps, & que le froid & la peur l'avoient saisi, il se mit à crier à pleine tête qu'il se neyoit. Sa femme, qui ne le savoit pas là, accompagnée de quelques voisins, accourut avec de la lumiere, entendant les cris redoublés de ce miserable; & on le trouva faisant tous les gestes d'un homme qui nage, soufflant, & traînant le ventre pas terre, remuant legerement les piés & les mains, & criant toûjours de toute sa force qu'on le secourût, qu'il se neyoit. Cette femme, qui n'avoit guére plus d'esprit que lui, ou qui ne savoit ce qu'elle faisoit, tant la vue de ce spectacle l'avoit troublée, lui dit sottement: Mon cher mari, quel méchant

chant Ange vous à jetté là, que signifient ces bancs & cette Cuve ? Mon Dieu! dites-moi je vous prie, & d'où est-ce qu'est venue cette eau ? Tirez-moi d'ici, ma chere femme, répondit dolemment le pauvre Triguille en l'interrompant, & puis nous parlerons de cela; je pers la respiration & mes forces, & il est tems de me secourir. On le tira donc de ce bourbier, & lors-que ses esprits lui furent un peu revenus il raconta de point en point la piece que je lui avois faite. Chose étrange, & qui fait bien voir quelle est la puissance des préjugés, tout cela ne fut pas capable de le rendre sage. Il n'y eut si petit coin dans sa maison, où il ne fît creuser le lendemain & les jours suivans; & si défenses en bonne & due forme ne lui eussent été faites de ne pas creuser davantage, il eût renversé sa maison & peut-être celles de ses voisins; mais comme je viens de le faire sentir, ses voisins y donnérent bon ordre. Tout le monde s'est mocqué de Triguille; & comme les petits enfans le montrent encore au doigt lors-qu'il passe dans les rues, il est si irrité contre les Egyptiens & les Egyptiennes, que vous trouverez bon que je n'aille pas m'exposer à recevoir quelque affront sanglant; ainsi donnons congé à ce jeune homme, & qu'il se rende à Seville comme il pourra.

Nous n'en ferons rien, notre bonne Mere, s'écriérent les Egyptiens tout d'un accord,

accord, il ne vient pas tous les jours de telles Aubaines, nous le recevrons au milieu de nous. En effet ils résolurent de le recevoir, lui promettant de le cacher & de le garder tout autant de tems qu'il le jugeroit necessaire. Cependant, pour ne pas exposer la vieille Egyptienne, & peut-être toute le troupe à la vengeance de Triguille, il fut arrêté qu'on se détourneroit à main gauche, qu'on entreroit dans la Manche & au Royaume de Murcie, & qu'on n'iroit point à Seville. On appella en même tems le jeune homme ; & du moment qu'on lui eut déclaré ce qu'on avoit résolu de faire pour lui, il en parut si content, qu'il distribua aux Egyptiens cent écus d'or, qui furent d'abord partagés. Jamais joie ne fut pareille à celle que firent paroître les Egyptiens ; il n'y eut que Pretiosa qui en témoigna du mécontentement, & qui par rapport à André eût voulu savoir à Madrid Don Sancho, c'est ainsi que s'appelloit ce jeune homme. Au reste, comme ce nom paroissoit un peu trop noble pour un Egyptien, on crut qu'il étoit necessaire de lui en donner un autre, & l'on convint qu'il seroit apellé Clement, & c'est ainsi que nous l'appellerons dans la suite. Ce qu'il y a de particulier, & qui marque que la jalousie est un mal qui est presque incurable, André eut dans son cœur un chagrin sensible qu'on eût retenu ce jeune Cavalier, quoi-que ç'eût été pour ainsi

dire

dire à sa seule sollicitation. Ses premiers soupçons se réveillérent, lors-qu'il vint à faire reflexion que ce jeune homme qui avoit témoigné tant d'ardeur pour aller à Seville n'y pensoit plus ; qu'il n'avoit pas fait la moindre instance pour obliger les Egyptiens à prendre la route de cette ville, & qu'en un mot il avoit méprisé l'offre qu'il lui avoit faite d'abord de le faire entrer dans une autre troupe qui devoit marcher vers cette Capitale de l'Andalousie. Dans le tems qu'il étoit occupé de mille pensées qui le troubloient & qui se multiplioient de moment à autre, Clement le prévint quoi-que sans dessein, car il étoit bien éloigné de pénétrer les troubles qui l'agitoient & qui faisoient tant de desordres dans son ame. Je suis bien aise, mon cher André, lui dît-il d'un air riant, que nous allions tout droit dans le Royaume de Murcie, je ne serai pas bien loin de Cartagéne ; si j'y puis arriver sain & sauf, je m'embarquerai là pour l'Italie & j'abregerai fort mon chemin. André en demeura d'accord ; cependant afin de veiller mieux sur lui, & pour ne le perdre point de vue, il voulut qu'il fût son camarade ; ce que Clement prit à grande faveur, car il ne pensoit nullement à lui causer la moindre jalousie. André & Clement étoient donc toûjours ensemble, & faisoient beaucoup de dépense : Ils n'épargnoient rien, les écus pleuvoient, car ils en avoient encore suffisamment

l'un

l'un & l'autre. Ils ſautoient, ils danſoient, & tiroient au bâton mieux que pas un des Egyptiens. Ils étoient reſpectés & aimés de tous & particulierement des Egyptiennes. Ils laiſſérent enfin l'Eſtremadure, entrérent dans la Manche, & ſe rendirent peu à peu dans le Royaume de Murcie. Ils ne paſſérent dans aucun endroit où il n'y eût des défis à la paume, à la lute, à la courſe, au ſaut, à tirer au bâton, & à tels autres exercices de force & d'adreſſe; mais Andre & Clement remportoient toûjours le prix. Pendant tout ce tems-là, qui fut de plus d'un mois & demi, Clement ne trouva jamais l'occaſion de parler à Pretioſa, auſſi à dire la verité il ne la cherchoit point. Enfin un jour qu'elle étoit ſeule avec André, elle l'appella. Je te reconnus du moment que tu fus arrivé dans nos tentes, lui dît la jeune Egyptienne, & je me reſſouvins d'abord des vers que tu me donnas à Madrid. Cependant je voulus bien feindre que je ne te connoiſſois pas, parce-que je ne ſavois dans quelle vue tu étois tombé au milieu de nous. J'appris tes infortunes, & j'en fus affligée. Mais je veux bien t'en faire un aveu ſincere. Je n'eus pas plus-tôt jetté les yeux ſur toi que mon ame fut agitée de mille troubles : car enfin je m'imaginois que la même Puiſſance qui a métamorphosé D. Juan, pouvoit bien avoir métamorphosé D. Sancho; & tu n'auras pas peine à demeurer d'accord que ma crainte étoit legitime,

legitime. Ne fois pas furpris, mon cher Clement, que je te découvre la paſſion d'André, je ſai qu'il t'en a fait déja confidence lui-même, ainſi ce n'eſt point un ſecret dont je te faſſe part. Mon unique deſſein en te confirmant la même choſe de ma propre bouche eſt de te donner une marque ſenſible de mon amitié & de mon eſtime, & de prendre de là ocaſion de te ſuplier de vouloir être de mes amis, de ne m'être jamais contraire, d'entrer dans tous mes intérêts. Tu dois être convaincu, & je ne doute point que tu ne le ſois, que la connoiſſance que j'ai eu de toi ne t'a pas porté préjudice. Ce n'eſt que par raport à moi que tu as été ſi bien reçu au milieu de nous, & que tu as été admis aiſément dans notre troupe. Dieu veuille que cela te ſerve pour faire réuſſir tes deſſeins. Mais je veux bien te dire moi-même que tu n'en as l'obligation qu'à moi ſeule, & que je prétens que tu m'en tienne compte. Une véritable tendreſſe s'allarme de tout, ſois-en perſuadé, mon cher Clement. Je vois tant de diſproportion entre la naiſſance d'André & la mienne, que je crains qu'enfin il n'ouvre les yeux, & qu'il ne vienne à s'apercevoir que le parti qu'il a pris n'eſt pas celui qu'il devoit prendre. Nous ne ſommes pas les maîtres des premiers mouvemens que l'Amour fait naître, mais je comprens bien qu'avec un peu de raiſon on peut triompher des paſſions les plus violentes, ſur tout

si l'on vient à écouter la voix d'un ami sincere & desintéressé. André ne seroit pas le seul qui reviendroit d'un égarement où l'a conduit la plus aveugle de toutes les passions, & quelques petits attraits dont j'avoue que le Ciel m'a pourvue. Tu sens bien, Clement, où je veux aller. Tant qu'André n'a été que parmi nos Egyptiens je n'ai rien craint; mais aujourd'hui je crains tout, parceque j'aprêhende qu'en fidéle Ami tu ne lui represente que l'attachement qu'il a pour une Egyptienne lui fait tort; & que se rendant à tes raisons, qui sans doute seroient justes & véritables, il ne m'abandonne, & ne me fasse mourir de douleur. Tu n'as rien à craindre de ce côté-là, répondit Clement; & pour te répondre pié à pié, sois persuadée, divine Pretiosa, que ce n'est ni par legereté ni par une vaine présomption que D. Juan s'est découvert à moi, & je suis devenu le confident de la plus pure flamme, dont Amant ait jamais brulé. Aux premiers regards que je jettai sur lui, je le reconnus, & il ne me fut pas difficile en même tems de reconnoître que c'étoient tes charmes puissans qui l'avoient transformé en Egyptien, comme ce furent autrefois les charmes d'une simple mortelle qui transformerent en taureau Jupiter lui-même. Je lui dis d'abord qui il étoit, & qu'il ne m'avoit pas été difficile de pénétrer ce qui me le faisoit rencontrer dans vos tentes. Il ne s'en
défendit

défendit point : & se confiant en moi dès ce moment-là, il me déclara toute sa passion, & me fit toute son histoire. Il te peut rendre témoignage, que bien loin de desaprouver sa résolution je la louai, & que je le fis ressouvenir qu'il s'est trouvé plus d'une fois des Princes qui ont soupiré pour des Esclaves. Je n'ai pas si peu d'experience, que je ne sache bien qu'elle est la puissance de la beauté; & comme la tienne n'a point de pareille, on excusera toûjours les égaremens où elle a entraîné D. Juan, si toutefois on peut appeller de ce nom des fautes où tombent tous les jours ce qu'il y a de plus éminent parmi les hommes, comme nous l'ont fait sentir les Poëtes en nous décrivant les avantures du Pere des hommes & des Dieux. Je te rends cependant mille graces, Pretiosa, de la tendre amitié que tu me témoignes, je ne m'en rendrai jamais indigne ; & veuille le Ciel couronner bien tôt ton Hymen, fléchir en ta faveur les parens d'André, & te rendre aussi fortunée que tu es parfaite & accomplie. Clement dit toutes ces choses avec tant d'ardeur, qu'André ne savoit s'il avoit parlé en Amant ou en Ami, tant la jalousie est difficile à se déraciner d'un cœur. Cependant, il revint à soi, & rendit justice à Pretiosa & à Clement. On cesse d'être jaloux dès que l'on est éclairé de ce qui causoit la jalousie. André & Clement étoient à tous momens ensemble. Ce

dernier étoit Poëte, comme on l'a déja vu; & pour André, quoiqu'il ne le fût pas naturellement, l'Amour lui faisoit faire quelquefois des Vers. Ils se montroient ordinairement ceux qu'ils avoient faits, & les chantoient ensuite. La troupe qui s'avançoit toûjours, étoit à quatre lieues de Murcie, logée dans le fond d'un Valon, lorsque ces deux amis qui n'aimoient rien tant qu'à être seuls, se tirerent à l'écard dans la nuit pour s'entretenir sans témoins. Ils s'assirent, l'un au pié d'un Liége, & l'autre au pié d'un vieux Chêne, & tenant chacun leur Guitarre, ils chanterent ce Dialogue.

ANDRE'.

Vois tu du Firmament les Globes étoilés?
Tant de feux dont la nuit pompeusement se pare?
Si tu n'as d'un bandeau les yeux encor voilés,
Ne dépeignent-ils pas cette beauté si rare?

CLEMENT.

Je dis plus, la beauté que tu viens de louer,
Est telle que le Ciel n'en a point de pareille;
Et nous devons ici l'un & l'autre avouer
Qu'un mortel ne sauroit chanter cette merveille.

ANDRE'.

ANDRE'.

Divine Egyptienne, ah! que n'ai-je la voix,
Ou du Chantre d'Auguste, ou du savant Homère!
Je pousserois ton nom un million de fois
Jusqu'au trône de feu de la plus haute Sphére.

CLEMENT.

Sage Pretiosa, prodige de beauté,
Il n'est point de mortel qui résiste à tes charmes;
Et l'amour, pour montrer son pouvoir indompté,
N'emploie que tes yeux, il n'a point d'autres armes.

Sur le ton qu'avoient commencé ces deux Amis, il n'y a guére d'aparence que leur intention fût d'en demeurer là. Ils étoient en train de pousser fort loin leurs exagerations poëtiques, mais ils furent interrompus par une voix qui les arrêta tout court: ce fut celle de Pretiosa, qui avoit écouté leur concert, & qui chanta les Vers qu'on va voir. Je ne sai si elle les composa sur le champ, ou si elle les avoit faits dans une autre occasion; mais quoiqu'il en soit, ils furent chantés fort à propos, & ils furent comme une réponse à ceux qu'elle venoit d'en-

d'entendre : il ne ſera pas difficile d'en juger.

CHANSON.

Dans notre ſlamme mutuelle
L'Amour lui-même m'eſt ſoumis :
Auſſi ſans ceſſe je me dis,
Soyez chaſte, & ſoyez moins belle.

Lors qu'avec beaucoup de tendreſſe,
On peut conſerver ſa pudeur,
Il n'eſt point de plus doux bonheur
Que le bonheur d'une Maitreſſe.

Sans voir une troupe importune
D'Amans à mes piés abbatus,
J'eſpere un jour par mes vertus
Me faire une grande fortune.

Richeſſes, grandeurs, je vous céde,
A quiconque en fait ſes plaiſirs ;
La vertu borne mes deſirs ;
On a tout quand on la poſſede.

Ce fut par cette ſage réflexion que Pretioſa finit. Alors André & Clement ſe leverent & la furent joindre. Ils lierent une converſation, où l'Egyptienne fit paroître tant de bon ſens, tant d'eſprit, tant de ſolidité, & tant de ſageſſe, que Clement acheva de ſe convaincre qu'elle étoit digne du choix d'André ; car il eſt certain, quoiqu'il en eut dit, qu'il ne pouvoit pas tout-à-fait s'empêcher de croire que ç'avoit été par un bouillon

bouillon de jeunesse, qu'il avoit suivi cette fille, digne d'une meilleure destinée.

La Troupe se leva à la pointe du jour, & alla loger dans un Bourg qui dépendoit de la Jurisdiction de Murcie, & qui n'en étoit éloigné que d'environ trois lieues. Ce fut dans ce Bourg qu'il arriva une disgrace aux Egyptiens, qui faillit à coûter la vie à André. Voici de quelle maniere se passa la chose.

Après que la Bande, selon la coutume, eut donné en gage quelque Argenterie pour donner des assurances aux habitans de ce lieu, qu'ils ne voleroient rien chez eux; Pretiosa, son Ayeule, Christine, les deux autres jeunes Egyptiennes, Clement & André, allerent loger dans la maison d'une veuve qui étoit fort riche. Cette veuve avoit une fille appellée *Carduche*, de dix-sept à dix-huit ans, qui étoit extrêmement éveillée, qui n'étoit pas tout-à-fait mal-faite, & qui avoit bon appetit. Cette fille ayant vu danser les Egyptiens & les Egyptiennes, & ayant jetté sur tout les yeux sur André, elle en devint si éperduement amoureuse qu'elle prit la résolution de lui déclarer la passion qu'elle avoit pour lui. Cette folle résolution n'eut pas été plus-tôt formée, qu'il lui tarda de l'executer; & sans perdre de tems, ayant vu entrer l'Egyptien dans une bassecour, où il étoit allé chercher quelques hardes, elle le suivit, l'aborda, & lui dit sans autre préliminaire:

naire : André, car elle ſavoit déja ſon nom, je ſuis fille unique, je ſuis riche, & il y a des gens qui ne me trouvent pas tout-à fait laide ; ſi tu voulois t'accommoder de moi, il ne tiendroit qu'à toi d'être mon époux. Répons-moi promptement, & ſi tu es ſage ne laiſſe pas échaper l'occaſion, il ne s'en trouve pas tous les jours de ſemblable. André demeura fort ſurpris du début & du compliment de cette fille. Vous ſerez ſatisfaite, lui dit-il, ma réponſe ne vous fera pas languir. Vous vous adreſſez mal, ma chere Carduche, mon cœur a déja pris parti, je ſuis engagé de parole pour un mariage qui ſe doit conſommer au premier jour ; & à vous parler franchement, nous autres Egyptiens ne nous marions guéres qu'à des Egyptiennes. Je vous dirai pourtant que je ſuis fâché de ne pouvoir pas jouir d'une ſi bonne fortune : mais fuſſiez-vous encore plus belle & plus riche que vous ne dites, vous ne me rendrez pas infidéle ; ma parole vaut un contrat.

Carduche faillit à tomber de ſon haut ; elle ne s'attendoit pas à cette réponſe. Elle alloit repliquer cependant, mais quelques Egyptiennes étant ſurvenues elle ſortit bruſquement de la baſſecour, bien réſolue de ſe vanger ſi la choſe lui étoit poſſible. André qui ſavoit combien le ſexe eſt délicat ſur cette matiere, & qui d'ailleurs avoit lu dans les yeux de cette jeune fille la rage dont elle

étoit

étoit transportée, voulut en homme prudent & sage prévenir tout mauvais accident. Il pria les Egyptiens de vouloir déloger dès l'heure même; & comme on lui déferoit en toutes choses, on se mit en devoir de recouvrer les gages qu'on avoit donnés, & on se prépara à la retraite. Si André avoit ses vues, Carduche dont il avoit méprisé les avances avoit les siennes. Elle s'étoit flatée d'abord de pouvoir fléchir avec le tems le cœur de son Egyptien; mais voyant qu'il se retiroit, & qu'elle ne pouvoit le retenir par amitié, elle crut qu'il faloit l'obliger de demeurer dans son Bourg par force. Il s'agissoit de trouver les moyens de venir à bout de cette entreprise, elle n'avoit pas de tems à perdre. L'amour & la vengeance lui en fournirent un sur le champ qui ne lui réüssit que trop bien. Dans l'embarras où étoient les Egyptiens par la précipitation de leur départ ils ne pouvoient pas veiller à toutes choses: & Carduche se prévalant de ce desordre prit la valise d'André, qu'elle connoissoit fort bien, & y mit une petite chaîne d'or, des brasselets de corail, quelques bagues, & autres choses semblables. La bande commença enfin à se mettre en marche; mais à peine avoit-elle levé le pié que Carduche se mit à faire mille lamentations tragiques, & à crier aussi haut qu'elle put que les Egyptiens l'avoient volée, qu'ils lui emportoient ses joyaux. La Justice accourut à

ces cris, & tous les habitans du village. Les Egyptiens firent alte, & il n'y en eut aucun qui ne fît des juremens épouvantables qu'ils n'avoient rien pris, qu'on les accusoit à faux, & qu'on n'avoit pour s'en convaincre qu'à ouvrir leurs sacs, qu'à les fouiller, & qu'à visiter toutes leurs hardes. C'étoit en effet l'unique moyen & le plus prompt qu'il y avoit à prendre pour se justifier; mais la vieille Egyptienne en fut allarmée, parcequ'elle craignoit qu'on ne trouvât les habits d'André qu'elle conservoit soigneusement, & un petit cofre rempli de bijoux qu'il étoit necessaire qu'elle tînt cachés. Ce fâcheux contretems l'avoit fort allarmée: mais dans le tems qu'elle méditoit quelque tour de souplesse pour se tirer de cet embarras, Carduche l'en tira tout d'un coup. Elle n'accusa que le grand Egyptien, c'étoit André; elle dit qu'elle étoit convaincue qu'il avoit fait le coup, & qu'on n'avoit qu'à visiter sa valise. André se prit à rire, mais il n'eut pas sujet de rire longtems. Le brasselet, les bagues, la chaîne d'or, furent trouvées parmi ses hardes, quel moyen de se justifier? Jamais homme n'a été plus surpris ni plus confus que le fut André. L'Acaïlde commença à le maltraiter de paroles lui & tous les Egyptiens. André ne répondit pas un seul mot. Insensible aux injures d'un Juge qui prétendoit l'avoir convaincu d'un vol domestique, il étoit interdit, muet,

muet, & immobile comme une ſtatue. Un ſoldat qui étoit parent de l'Alcaïde fut celui qui le réveilla de l'étourdiſſement où l'avoit jetté le tour cruel que lui avoit joué Carduche : car après avoir vomi contre lui mille vilains mots, dont ces ſortes de gens ſon aſſez prodigues, il lui déchargea un ſi furieux ſoufflet qu'il faillit à le jetter par terre. Ce ne fut plus André dès ce moment-là, ce fut D. Juan. Animé d'une noble fureur, il s'élance ſur ce ſoldat brutal, lui arrache l'épée qu'il portoit, & lui porte un coup ſi avant qu'il le laiſſe mort ſur la place. Le Juge crie, il demande main-forte, chacun court aux armes, le peuple ſe jette ſur l'Egyptien, Pretioſa tombe évanouie ; & cet infortuné Amant ſe mettant plus-tôt en devoir de ſecourir ſa Maitreſſe que de ſe défendre, le laiſſe ſaiſir par une populace qu'il eût diſſipée aiſément, ſi ſon amour & ſa douleur lui euſſent permis de ſe ſervir de ſon adreſſe & de l'épée qu'il avoit encore. André fut d'abord chargé de fers ; & le Juge qui regettoit fort ſon parent, l'eût fait pendre ſur le champ ſans autre forme, mais il n'en avoit pas le pouvoir ; il falloit qu'il le remît à Murcie, dont le Bourg, comme on l'a déja dit, étoit de ſa Juriſdiction. Il ſe contenta de le faire ſerrer & de lui faire eſſuyer mille indignités & tous les mauvais traitemens poſſibles. On ſe ſaiſit encore de tous les Egyptiens & de toutes les Egyptiennes

qu'on put attraper; & Clement eût été du nombre, mais heureusement pour lui il ne s'étoit pas trouvé à ce desastre; il étoit déja hors du village avec une partie du bagage, & il n'eut pas plustôt su que le Soldat avoit été tué, qu'il pensa à prendre la fuite. Le lendemain on fit partir André & les autres prisonniers, que l'Alcaïde accompagna luimême à la tête de ses Archers & de plusieurs Soldats. Toute la ville sortit pour voir ce spectacle; & Pretiosa, qui toute accablée qu'elle étoit n'avoit jamais eu tant de charmes que ce jour-là, s'attira les acclamations de tout le peuple, qui s'écria tout d'une voix qu'on n'avoit jamais rien vu de si parfait. La beauté extraordinaire de cette Egyptienne fit tant de bruit, que la femme du Sénéchal, ou du Gouverneur de la ville, la voulut voir; & pour cet effet elle pria son mari qu'on ne la mît pas en prison: mais pour le pauvre André il fut jetté dans un profond cachot piés & poings liés. Pretiosa & son Ayeule furent conduites chez la Gouvernante, qui fut éblouie de tant de charmes, & sentit émouvoir son cœur. La jeune Egyptienne ne fut pas plus-tôt dans la chambre où cette Dame l'attendoit, qu'elle la fit approcher d'elle. Elle l'embrassa en même tems avec une tendresse inexprimable, & ne pouvoit cesser de la regarder. Quel âge a cette aimable fille, dit-elle en s'adressant à son Ayeule? Madame, répon-

dit

dit la vieille Egyptienne, elle a quinze ans moins deux ou trois mois. La Sénéchale dît alors en poſſant un profond ſoupir, c'eſt l'âge qu'auroit maintenant mon infortunée Conſtance. Hélas! ajoûta t-elle, cette jeune fille me fait reſſouvenir que je ſuis la mere la plus malheureuſe qu'il y ait au monde, elle renouvelle dans mon ame une douleur qui me fera verſer des larmes juſqu'à ce que la mort ait fermé mes yeux. Cependant Pretioſa qui ſe voyoit reçue avec tant de tendreſſe, avoit pris les mains de la Sénéchale. Elle les baiſa mille fois; & en verſant des torrens de pleurs, elle tâcha de lui perſuader que l'Egyptien qui étoit priſonnier n'étoit pas coupable. Elle lui proteſta que ſi l'on avoit trouvé des joyaux dans ſes hardes, c'étoit un piége qu'on lui avoit tendu; & que pour ce qui regardoit le Soldat qui avoit été tué, il s'étoit attiré ſa mort par ſa brutalité & ſon imprudence, qu'en un mot l'Egyptien n'avoit fait que ſuivre en cette occaſion les maximes établies du point d'honneur, qui portent que lors-qu'on a reçu un ſouflet on doit tuer ſur l'heure celui qui a eu l'audace de la donner. J'avoue, ajoûta-t-elle, fondant toûjours en larmes, que ces maximes ſont criminelles, mais elles ſont autoriſées par les hommes, & il y a même de la lâcheté & de la honte à ne les point ſuivre. Mais qu'il ſoit coupable, qu'il ſoit criminel, je le veux, la ſeule gra-

ce que je demande eſt qu'on ne précipite pas ſon jugement & le châtiment dont les lois le menacent; peut-être ſerai-je aſſez heureuſe pour le faire trouver innocent. Si ce peu de beauté que j'ai vous a touchée, Madame, conſervez-la en conſervant ce malheureux priſonnier. Ma vie dépend de la ſienne, il doit être mon époux, & de juſtes & ſages empêchemens ont été la cauſe que nous ne nous ſommes pas encore donné la main. S'il faut de l'argent pour obtenir ſa grace & pour apaiſer les parens du mort, nous ſommes prêts à vendre ce que nous avons. Pardonnez, Madame, aux ſollicitations preſſantes d'une épouſe qui intercede pour un époux.

Tandis que Pretioſa tenoit ces diſcours, elle avoit les yeux attachés ſur ceux de la Sénéchale, qui de ſon côté ne pouvoit raſſaſier de contempler cette Egyptienne, qui lui ſerroit toûjours les mains & les arroſoit de ſes larmes. Cette Dame qui l'avoit écoutée avec beaucoup d'attention, fut ſi attendrie qu'elle ne put s'empêcher de pleurer à ſon tour. Le Sénéchal, qui entra ſur ces entrefaites, ne fut pas moins ſurpris de cette Scêne que de l'éclat de Pretioſa. Il voulut ſavoir ce que c'étoit, & la jeune Egyptienne s'étant détaché au même tems de la Sénéchale, fut ſe jetter aux piés de ſon mari. Je vous demande grace pour mon Epoux, s'écria-t-elle toute éplorée & accablée de douleur;

ou

ou plus-tôt je vous demande justice, car il est innocent, son malheur & sa grandeur d'ame font tout son crime. Cependant si sa mauvaise étoile le persécute jusques-là qu'il soit trouvé coupable & qu'il doive mourir, qu'il me soit permis de mourir à sa place : & si cette victime n'est pas suffisante, du moins, Seigneur, differez pour quelques jours de prononcer sa Sentence, car je ne desespere pas de vous mettre dans peu des preuves en main qui justifieront son innocence ; le Ciel écoute à la fin les cris de ceux qui ne sont criminels, que parce qu'ils n'ont pu se défendre de l'être.

Le Gouverneur fut si interdit des raisons & des réflexions de cette jeune fille, qu'il lui fut impossible de dire un seul mot tant il étoit ravi en admiration.

Cependant l'Ayeule de Pretiosa rouloit mille pensées differentes dans son esprit, elle formoit mille résolutions & ne se déterminoit à aucune, tant elle se trouvoit embarassée, tant elle voyoit de précipices de tous côtés. Mais enfin le danger où elle voyoit qu'étoit D. Juan lui ayant fait prendre un parti, elle dit tout haut en s'adressant au Sénéchal : Permettez, Seigneur que je sorte, j'ai médité un dénouement qui vous surprendra & qui changera ces plaintes en joie ; quoique je sois bien persuadée, ajoûta-t-elle tout bas, que ce que je vais

faire ne ſauroit que m'être funeſte. Elle eut la permiſſion de ſortir, & Pretioſa verſant toûjours des larmes redoubloit ſes inſtances pour obtenir quelque delai. Son deſſein étoit de faire avertir le pere de D. Juan de ce qui ſe paſſoit, voyant bien qu'il n'y avoit que ce ſeul expedient pour le délivrer, quoi-que par rapport à elle, ce fût le moyen le plus violent qu'elle pût mettre en œuvre, car enfin c'étoit renoncer pour toûjours à l'eſperance dont elle s'étoit flatée de le voir un jour ſon époux.

La vieille Egyptienne ne fut pas longtems à revenir. Elle entra avec une Caſſette ſous le bras, & pria le Gouverneur & ſa femme de s'enfermer avec elle pour un moment, ajoûtant qu'elle avoit à leur faire part d'un myſtere qu'elle ne pouvoit reveler qu'en ſecret. Le Sénéchal qui crut qu'elle vouloit découvrir quelque vol des Egyptiens, afin de ſe le rendre plus favorable, entra avec ſa femme dans une Antichambre. L'Egyptienne les ſuivit, & ſe jettant d'abord à genoux, ſi les bonnes nouvelles que je vous apporte, dit-elle ne méritent point que vous me pardonniez un crime dont je viens m'accuſer aujourd'hui, je ſuis prête à ſubir toutes les peines dont je ſuis digne & qu'il vous plaira de m'impoſer. Mais avant que je confeſſe ce crime, ajoûta-t elle, je vous ſupplie de me dire ſi vous ne reconnoiſſez point ces joyaux. En diſant ces choſes elle prit la

Caſſette où etoient ceux de Pretioſa, & la mit entre les mains du Sénéchal qui n'y connut rien. La Sénéchale les conſidera auſſi, & après les avoir examinés elle dit : Tout ce que j'y connois, c'eſt que ce ſont les parures d'un jeune enfant. Il eſt vrai, repartit l'Egyptienne, & ce papier vous enſeignera à quel enfant elles apartiennent. Elle preſenta alors un papier plié au Sénéchal, qui l'ayant ouvert avec beaucoup de précipitation, y lut ces paroles :

La petite fille s'appelloit Doña Conſtancia d'Azevedo & de Meneſes ; *Sa mere* Dona Guiomar de Meneſes, *& ſon pere* Don Fernand d'Azevedo, *Chevalier de l'Ordre de Calatrava. Elle diſparut le jour de l'Aſcenſion de Notre Seigneur à huit heures du matin l'an mil cinq cens quatre vingtquinze. La petite fille portoit les joyaux qui ſont gardés dans cette caſſette.*

La Sénéchale n'eut pas plus-tôt entendu prononcer le nom de Conſtance qu'elle reconnut les joyaux. Elle les prit, elle les baiſa mille fois ; mais il lui prit un ſi grand ſaiſiſſement de cœur qu'elle tomba evanouie. Elle reprit enfin ſes eſprits, & s'adreſſant à la vieille Egyptienne, helas ! lui dit-elle, avec un tranſport

port mêlé de crainte & de joie, & où est la maitresse de ces joyaux, où est l'enfant à qui ces dorures apartiennent? Vous me demandez où elle est, répondit la Vieille, vous l'avez dans votre maison. Cette jeune Egyptienne qui vous a arraché des larmes, en est la maitresse; c'est votre fille, c'est votre Constance. Je la dérobai chez vous à Madrid le jour & à l'heure qui sont marqués dans le papier qu'on vient de vous lire; vous ne sauriez avoir de témoignages plus clairs. Je puis me convaincre par d'autres, s'écria Dona Guiomar; & alors courant à la chambre où étoit Pretiosa, qu'elle trouva environnée de tous les Domestiques qui ne pouvoient se lasser de la contempler & de l'admirer: elle la délaça dans le moment, & lui ayant découvert le sein, elle y trouva une marque naturelle que sa fille avoit aportée en naissant, mais que l'âge avoit beaucoup accrue. Ce ne fut pas tout, elle la déchaussa, & elle aperçut ce qu'elle cherchoit encore: c'étoit deux doigts du pié droit qui s'entretouchoient par le moyen d'une petite peau qu'on n'avoit pas voulu lui couper lorsqu'elle vint au monde, de peur de lui faire du mal. La marque du sein, les doigts, les joyaux, le jour remarquable du larcin, la confession de l'Egyptienne, la joie qu'elle avoit pressentie du moment qu'elle l'avoit vue, toutes ces choses la confirmerent que Pretiosa étoit sa fille: Aussi redoubla-

t-elle

t-elle ses embrassemens & ses tendresses; & l'ayant prise par la main, elle la mena dans l'Antichambre où elle avoit laissé le Sénéchal & la vieille Egyptienne. Pretiosa étoit toute interdite, elle ne comprenoit rien à tout ce qui s'étoit passé à son égard, & moins encore à tant de carresses que cette Dame lui faisoit, car elle l'accabloit de baisers. Dès que Dona Guiomar fût auprès de son mari, elle lui dit toute transportée de joie : voici notre fille Constance, c'est elle-même, nous ne saurions plus en douter: J'ai vu de mes propres yeux la marque de son sein, & les deux doigts qui se joignent. Mais ce qui me confirme bien plus que c'est elle, ce sont ces pressentimens que j'ai eus au premier instant que je l'ai vue. Je ne fais aucun doute que ce ne soit elle, répondit le Sénéchal qui tenoit Pretiosa entre ses bras ; j'ai eu des pressentimens pareils aux vôtres, le Ciel nous la rend par un miracle que nous ne saurions assez admirer.

Cependant, le Sénéchal pria son Epouse & sa fille de tenir encore cette avanture secrette. Il ordonna la même chose à la vieille Egyptienne, ajoutant qu'il lui pardonnoit. La joie d'avoir recouvré ma fille me dédommage du déplaisir que j'avois de l'avoir perdue; & je n'ai qu'un chagrin contre vous, continua-t-il en parlant à l'Egyptienne, qui est que sachant qu'elle étoit la naissance de Pretiosa, vous l'avez fiancée à un Egyptien,

qu'elle fit ; & un moment aprés elle revint avec un Egyptien qui les avoit en garde. Avant que la vieille Egyptienne fût de retour, le Sénéchal & la Sénéchale firent mille questions à Pretiosa ; qui leur répondit toûjours avec tant de jugement & avec tant de grace, qu'elle eût été capable d'attirer toute leur affection, quand même ils ne l'eussent point reconnue pour leur fille. Ils lui demanderent avec beaucoup d'instance, si elle n'avoit pas de l'amour pour D. Juan ; cela l'embarrassa un peu, mais enfin, elle répondit que l'amour qu'elle avoit pour lui, n'étoit qu'un amour de reconnoissance ; que D. Juan s'étant abaissé jusques-là, que de se faire Egyptien pour elle, elle se sentoit obligée de lui tenir compte d'un si extraordinaire sacrifice ; mais que cependant cette reconnoissance ne passeroit jamais les bornes de leur volonté. Ne parlons point de ces choses, ma chere Pretiosa, reprit le Pere, car je prétends que ce nom te demeure en mémoire de ce que nous t'avions perdue, & que nous t'avons recouvrée. Je suis ton pere, tu es ma fille ; & je n'oublierai rien, sois-en persuadée, pour te faire une destinée digne de ta naissance & de tes vertus. Pretiosa soupira à ces paroles, & sa mere qui étoit fort judicieuse comprit bien qu'elle avoit de la tendresse pour D. Juan. Sa destinée est toute faite, se dit-

dit-elle, en s'adressant à son mari, D. Juan est d'une maison distinguée, il aime tendrement notre fille, le Ciel les a faits l'un pour l'autre, ne nous oposons pas à leur union. A peine avons-nous recouvré Preciosa, répondit le Gouverneur, & vous voulez que nous la perdions de nouveau, jouissons-en pour un peu de tems; si elle est une fois mariée, elle sera à son mari, elle ne sera plus à nous. Vous avez raison, repliqua-t-elle, & la seule chose à laquelle nous devons penser pour D. Juan à l'heure presente, c'est de le tirer de sa prison. Je veux l'aller voir, dit le Gouverneur, car c'est moi qui le dois interroger. Cependant, je vous recommande encore de ne rien dire de cette avanture jusqu'à ce que je trouve à propos de la publier. En disant cela, il embrassa sa fille & partit pour se rendre à la prison. Il entra tout seul dans le Cachot où étoit D. Juan, ayant les fers aux piés & aux mains. Comme le lieu étoit obscur, il fit ouvrir une petite fenêtre en haut, afin qu'il le put voir; & l'ayant envisagé quelque tems, il lui dit en prenant un air extrêmement sévere: Je suis ravi, Compagnon, de te voir ici, mais ma joie seroit bien plus parfaite si tous les Egyptiens d'Espagne y étoient avec toi; j'en exterminerois en un jour toute la race, comme Neron desiroit d'exterminer tout le genre humain, lorsqu'il souhaitoit que tous les hommes ensemble n'eussent qu'une tête

pour

pour avoir le plaisir de la couper. Je ne doute point que tu ne me connoisses, ou que tu ne presumes du moins quel est mon office, mais afin que tu n'en prétende cause d'ignorance, sache que je suis le Juge souverain de cette Ville, que je viens pour t'interroger sur tes vols, & le meurtre que tu as commis, & premierement pour te demander, s'il est véritable qu'une jeune Egyptienne qui est dans ta troupe soit ta femme & ta légitime Epouse. André n'eut pas plus-tôt entendu ces dernieres paroles, qu'il crut que le Sénéchal s'étoit rendu amoureux de Pretiosa; & cette pensée n'étoit pas sans fondement. Cette question à laquelle il ne s'attendoit point, le remplit de surprise & le troubla. Cependant, comme il s'agissoit de répondre catégoriquement, il lui répondit en ces termes. Si cette jeune Egyptienne vous a dit que je suis son époux, elle vous a dit la vérité, & si elle vous a dit que je ne le suis pas, elle ne vous a pas pourtant dit un mensonge, car en un certain sens elle est mon épouse, & dans un autre, elle ne l'est point; il n'y a ici aucune contradiction. Il est vrai, repartit le Juge, qu'elle a dit simplement qu'elle t'avoit été fiancée, & je veux bien le croire, car au fond, peu m'importe que vous soyez mariés, ou non, mais il étoit pourtant nécessaire que vos réponses à cet égard se trouvassent conformes. Cette jeune fille, qui à cause de sa grande beauté

beauté mérite bien que je lui accorde quelque legere priere, quand ce qu'elle demandera, n'ira point contre le devoir de ma Charge, ayant bien vu que tu ne pouvois qu'être condamné à la mort, m'a supliée avec tant d'instances que je permisse que tu l'épousasses avant que ta Sentence soit executée, que je suis quasi résolu de lui donner cette satisfaction. S'il m'étoit permis de mêler mes prieres aux siennes, repartit André, ce seroit l'unique grace que j'aurois à vous demander, & je sens bien que si vous veniez à me l'accorder je n'aurois nul regret à la vie, encore que je meure innocent, & pour m'être vangé d'un lâche que je ne pouvois laisser en vie, suivant les lois établies du point d'honneur; car enfin, ces lois sont de tout pays & de toute profession. Tu aimes terriblement à ce que je vois cette petite créature, dit alors le Gouverneur. Oui, Seigneur, je l'aime, répondit André; je l'aime au delà de ce que je pourrois vous en dire, & je ferois consister tout mon bonheur à lui donner ma foi & ma main, quand après cela vous me condamneriez aux supplices les plus rigoureux qui aient jamais été mis en usage. Et bien, lui dit le Juge d'un air dédaigneux, je t'envoyerai chercher cette nuit chez moi, tu y épouseras Pretiosa, & demain à midi tu seras attaché à un gibet. André bien loin de se troubler le remercia en souriant; & le Senéchal

etant

étant sorti fut raconter à sa femme tout ce qui s'étoit passé dans son interrogatoire, & ce qu'il avoit résolu de faire.

Dans le tems que le Sénéchal étoit allé examiner André, Pretiosa avoit fait à sa mere l'histoire de toute sa vie. Elle lui avoit dit qu'elle se croyoit véritablement Egyptienne, mais qu'elle avoit toûjours senti qu'elle avoit des inclinations bien differentes de celles des autres Egyptiennes, & qu'elle ne pouvoit se reprocher aucune action qui fût indigne de sa naissance. Sur cela, la Sénéchale la conjura de lui dire si elle n'avoit point de la tendresse pour D. Juan. La rougeur lui monta alors au visage, & baissant les yeux elle lui avoua, qu'ayant consideré qu'elle étoit Egyptienne, & qu'elle pouvoit changer sa miserable condition, en épousant un homme qui étoit Chevalier, & dont elle connoissoit l'amour & le mérite, elle n'avoit pu s'empêcher de le regarder avec affection ; mais que toutefois, comme elle l'avoit déja protesté, elle n'auroit de sa vie d'autre volonté que la sienne & celle du Sénéchal son pere.

Comme la nuit fut venue environ sur les dix heures du soir, on tira André de son Cachot, après qu'on lui eut ôté les fers des mains & des piés. Il avoit pourtant une grosse chaine qui lui lioit tout le corps. On l'amena en cet état dans la maison du Sénéchal sans qu'il fût vu que de ceux qui le conduisoient: on

jetté les yeux sur André, il lui dit en se radoucissant, qu'il l'exhortoit à se recommander à Dieu de bon cœur, & à ne desesperer pas de sa misericorde : car cette misericorde, ajouta t-il, est si grande, qu'il est arrivé bien des fois que d'aussi grands criminels que toi ont obtenu leur grace par miracle ; & qui sait si le Ciel ne te réserve pas une pareille destinée ? Cette petite exhortation finie, on fit entrer André dans une Salle où étoient le Sénéchal, Dona Guiomar, Pretiosa, & deux Domestiques. Comme Pretiosa ne savoit point dequoi il s'agissoit, elle fut troublée à la vue de D. Juan lorsqu'elle le vid encore enchainé. Elle devint pâle & tremblante, & peu s'en fallut qu'elle ne tombât évanouie. La Sénéchale qui s'en apperçut l'embrassant alors, lui dit qu'elle n'avoit rien à craindre pour D. Juan, & qu'elle éprouveroit dans le moment combien la tendresse qu'on avoit pour elle étoit extrême. Ces paroles ne consolerent pas Pretiosa, parcequ'elle ignoroit ce que vouloit dire la Sénéchale ; la vieille Egyptienne étoit dans des allarmes mortelles ; tous les assistans étoient interdits. Alors le Sénéchal qui avoit été quelque tems sans parler, rompant le silence, se prit à dire en s'adressant à l'Ecclesiastique, qu'il se disposât à épouser l'Egyptien & l'Egyptienne. Je ne le saurois faire, répondit l'Ecclesiastique. Il y a des formalités requises qui doivent préceder cette cé-

 rémonie,

rémonie, & je ne vois pas qu'elles aient été obſervées. Où eſt la publication des Bans, ajoûta-t-il, où eſt en tout cas la permiſſion de mes Superieurs? Je ne vois rien de tout cela. Remettons, Seigneur, la partie à une autre fois. Après ces paroles il ſortit. Le bon Pere a raiſon dit là-deſſus le Sénéchal & peut-être que cet inconvenien n'eſt qu'un effet de la Providence afin que le ſuplice du criminel ſoit differé; car comme je m'y ſuis engagé par ma parole, il doit épouſer cette jeune Egyptienne; & pour que les choſes ſe faſſent dans les formes, leurs Bans doivent être auparavant publiés, je le confeſſe. Je tire de ce delai un bon augure pour toi, pourſuivit l'Officier, en ſe tournent vers l'Egyptien; & tu ne ſerois pas le premier qui éprouveroit la verité de ce commun dire; que *qui a tems a vie*. Cependant, continua-t-il, ſi la fortune t'étoit favorable juſques-là, qu'en même tems que tu épouſeras l'Egyptienne ta grace te fût annoncée, en quelle qualité t'eſtimerois-tu heureux? Seroit-ce comme le Cavalier André, ou comme D. Juan de Carcame. D. Juan fut ſurpris de ſe voir nommer par ſon nom; mais cette ſurpriſe ne l'empêcha pas de répondre; & il répondit ce qu'il ſentoit véritablement. Je vois bien, dit-il, que Pretioſa n'a pu garder le ſilence, & qu'elle vous a découvert qui j'étois. N'importe, je ne trahirai point mon cœur. Si j'étois comblé du bonheur dont

dont vous me parlez, je m'estimerois mille fois plus heureux que si j'étois le maître de toute la terre, & je bornerois là tous mes vœux & tous mes desirs. Puisque tu me fais un tel aveu, D. Juan, repartit le Sénéchal, je ne te regarde plus comme criminel. Pretiosa est à toi, je te la promets aujourd'hui, tu la posséderas un jour, & en la possédant tu posséderas ce que j'ai de plus cher au monde; car enfin en te donnant Pretiosa, je te donne Dona Constance de Meneses, ma fille unique. Si elle t'égale en tendresse, elle n'est pas au dessous de toi du côté de la noblesse du sang.

Chacun peut concevoir quelle fut la nouvelle surprise du jeune D. Juan de Carcame qui ne s'étoit pas attendu à un dénouement si agréable. La Sénéchalle raconta dès-lors en peu de mots de quelle maniere Pretiosa lui avoit été ravie, & à quelles marques en la recouvrant elle avoit achevé de se convaincre que c'étoit veritablement sa fille. D. Juan, qui avoit été attentif à tout ce recit, ne savoit s'il veilloit ou s'il dormoit. Il crut que ses sens lui faisoient illusion, que c'étoit là un enchantement; & il étoit dans une espece d'extase, dont il ne revint que quelques momens après. Revenu de son ravissement, & convaincu par ses propres yeux, & par ce qu'il venoit d'entendre, que son bonheur étoit

réel,

réel, que ce n'étoit pas là un de ces agréables songes, dont les malheureux se bercent quelquefois, il se jetta aux piés du Sénéchal & de la Sénéchale, qui le releverent en fondant en larmes; & s'étant aproché de Pretiosa, ils se témoignerent mille douces & innocentes tendresses. La nouvelle de cette avanture fut bien-tôt rendue publique; les Domestiques la divulguerent, & toute la Ville en fut remplie un moment après. D. Juan prit ses premiers habits que la vieille Egyptienne avoit aportés; on laissa aller les Egyptiens qu'on combla même de presens, & on ne parla plus que de joie. On promit deux mille Ducats à l'Officier, Oncle du mort, afin qu'il ne poursuivit pas D. Juan; & pour comble de satisfaction, on aprit que Clement, dont D. Juan étoit extrêmement en peine, s'étoit embarqué dans l'une des deux Galeres qui étoient à Cartagéne. Tout concouroit à rendre heureux D. Juan: le Sénéchal lui apprit qu'il avoit des nouvelles certaines, que D. François de Carcame son pere étoit pourvu en sa place du Gouvernement de Murcie; qu'il ne tarderoit pas à en venir prendre possession, & que jamais circonstance n'avoit été plus favorable, puisqu'il se trouveroit à ses nôces. Célebrons-les avant ce tems-là, Seigneur, répondit D. Juan; ne differons plus mon bonheur, je vous garantis de l'aprobation de mon pere. On donna les mains

à ce que cet Amant impatient souhaitoit ; l'Archevêque se contentant de quelques petites formalités, accorda une dispense telle qu'on la pouvoit souhaiter : les Nôces furent célebrées, & l'on ne vid cette journée-là que Bals, feux de joie, courses de bagues, tournois, & autres semblables divertissemens ; toute la Ville fut en fête, parceque D. Fernand d'Azevedo étoit extrêmement aimé. On sçut bien-tôt à la Cour cette avanture, & le mariage de la belle Egyptienne ; car c'étoit sous ce nom qu'elle étoit connue dans toute l'Espagne. On en félicita D. François de Carcame, qui ne pouvoit contenir sa joie. La beauté de Pretiosa lui fit excuser les irrégularités de son fils qu'il croyoit perdu ; & ce qui acheva de rendre sa joie accomplie, fut l'alliance qu'il venoit de faire en épousant la jeune Constance, qui non seulement étoit d'une naissance noble & illustre, mais qui possedoit de très-grands biens. Ce Seigneur hâta son départ pour embrasser plus-tôt ses enfans, & se rendre dans vingt jours à Murcie. Les Nôces furent encore célébrées avec la même magnificence qu'elles l'avoient été auparavant. Les Poëtes chanterent cet heureux Hymenée ; & un fameux Historien décrivit si bien cette avanture, que la renommée de Pretiosa durera autant que les siécles. J'oubliois de dire, que la vieille Egyptienne ne voulut point quitter Pretiosa,

tiofa, & que Carduche decouvrit que le vol dont elle avoit accusé l'Egyptien étoit fuposé. Elle confeffa fon amour & fon crime ; & comme la fin de cette Scène ne devoit rien avoir de defagréable, on ne lui infligea aucune peine.



LA


Nazionale
NAPOLI



LA FORCE DU SANG.



N vieux Gentilhomme de Tolede venoit de se promener un soir dans les plus grandes chaleurs de l'Eté. Il étoit accompagné de sa femme, d'un petit garçon, & d'une fille âgée d'environ seize ans; c'étoit là toute sa famille. La nuit étoit claire, & onze heures avoient sonné. On ne voyoit personne sur le chemin, & cette petite troupe marchoit sans bruit, & à petit pas pour ne se point lasser. Elle s'entretenoit, en se retirant, du plaisir innocent de la promenade. Ils étoient tous charmés de celle qu'ils venoient de faire; mais ils n'avoient pas prévu qu'elle leur dût être funeste; qu'elle ne dût se terminer que par la plus triste Catastrophe, à laquelle ils pussent s'attendre, ni qu'elle leur dût attirer la plus grande affliction qu'on puisse ressentir dans une famille. Il y

avoit alors dans la même Ville un Cavalier âgé de vingt ans, ou environ. Ses richesses, sa noblesse, son penchant porté à la débauche, la trop grande liberté qu'on lui avoit donnée, & les méchantes Compagnies qu'il n'avoit pas eu soin d'éviter, l'avoient porté plus d'une fois à commettre des actions qui démentoient son rang & qui étoient indignes de sa naissance. Rodolfe, car c'est ainsi que nous l'appellerons, n'étant pas nécessaire de découvrir son véritable nom, étoit sorti le même soir de la Ville. Quatre de ses amis, jeunes, fougueux, emportés, & débauchés comme lui, le suivoient. Ces deux compagnies se rencontrerent sur une hauteur. Le Gentilhomme parut un peu ému : cependant comme il étoit assuré qu'il se faisoit bonne justice à Tolede, & qu'il savoit d'ailleurs qu'il n'arrivoit guére qu'on insultât des personnes de sa façon; il crut après s'être un peu remis qu'il n'y avoit rien à apprehender, & tâcha de rassurer sa femme & sa fille qui paroissoient extrêmement allarmées. Rodolfe & ses Camarades se couvrirent d'abord le visage de leurs manteaux : & s'étant arrêtés, ils jetterent les yeux sur cette Dame & sur cette jeune fille en les regardant fort effrontément. Ils leur dirent même quelques paroles grossieres que le Vieillard releva d'une maniere fort vive & fort hardie. Ils répondirent en plaisantant, & passerent outre sans rien entre-

prendre.

prendre. Je l'avois bien cru, dit le Gentilhomme en s'adressant à sa femme & à sa fille, qui n'étoient pas encore revenues de leur frayeur; je l'avois bien cru que ces gens-là ne nous feroient aucune violence, & que tout aboutiroit à quelques paroles mal-rangées : cependant, continua-t-il, doublons le pas, retirons-nous desormais un peu moins tard, & Dieu nous veuille préserver de toute mauvaise & fâcheuse rencontre. A peine avoit-il achevé de parler, qu'ils entendirent du bruit, & ce fut ces gens-là qui revenoient sur leurs pas. Rodolfe avoit envisagé de fort près Leocadie, c'étoit le nom de la jeune fille du Gentilhomme; il l'avoit considerée fort attentivement, & l'avoit trouvée très-belle. En effet elle l'étoit : c'étoit une beauté naissante que le Ciel avoit pourvue de tant de charmes, qu'il y en avoit peu dans Tolede qui fussent aussi-bien faites. Cette beauté extraordinaire le frappa; & ne consultant que l'impétuosité de sa passion, il résolut de la ravir, & d'obtenir d'elle la derniere faveur de gré ou de force, & à quelque prix que ce fût. Il communiqua à ses Camarades son lâche & détestable dessein : & comme ils lui étoient tous dévoués, parcequ'il faisoit avec eux de la dépense, & qu'ils étoient en possession de donner dans tous ses emportemens & de les autoriser; ils n'eurent garde de le dissuader de cette brutale entreprise. Ils lui dirent au con-

traire que c'étoit là une bonne fortune qu'il ne devoit pas laisser échaper, & qu'ils lui garantissoient qu'il ne tiendroit qu'à lui d'être heureux s'il ne s'agissoit que de le servir dans cette rencontre. Ils rebrousserent chemin à l'instant, ils se couvrirent le visage d'un mouchoir, afin de n'être pas reconnus, & marcherent tous cinq l'epée nue. Il y en eut trois qui se détacherent : ils allerent fondre sur le Gentilhomme, qui étoit le seul qui pouvoit faire quelque résistance ; & dans le moment, Rodolfe & un de ses amis se saisirent de Leocadie, la prirent entre leurs bras & l'enleverent. Leocadie n'eut pas la force de se défendre le moins du monde ; la frayeur lui ôta la voix, en sorte qu'elle fut dans l'impuissance de se plaindre & de jetter le moindre cri. L'épouvante où elle fut lui ôta en un mot l'usage de tous les sens, & elle demeura évanouie entre les mains de ses ravisseurs, qui l'emporterent dans la Ville sans se laisser attendrir aux larmes du Pere & de la Mere qui se desesperoient, sur tout lorsqu'ils virent qu'on les empêchoit de suivre leur fille ; car les trois hommes qui s'étoient jettés sur ce Gentilhomme les retenoient, les menaçant même à tous momens de les percer de leurs épées, s'ils ne finissoient leurs cris & leurs plaintes. On les laissa enfin, mais ce ne fut qu'après que les ravisseurs eurent disparu ; & ils se retirerent chez eux accablés de douleur & de tristesse.

triſteſſe. Jamais on n'a vu de ſemblable déſolation ; & ce qui achevoit de les mettre au deſeſpoir, c'eſt qu'ils ne ſavoient que dire ni qu'entreprendre dans une ſi triſte conjoncture. Porterons-nous nos plaintes devant les Juges ? ces plaintes, diſoient-ils, ſeront inutiles, puiſque nous ne ſavons à qui nous en prendre. En manifeſtant notre douleur, nous ne ferons qu'augmenter notre diſgrace & le deshonneur de notre maiſon ; & peut-être ſe trouvera-t-il des gens aſſez injuſtes pour nous blâmer, & pour nous reprocher que nous n'avons pas ſçu garder notre fille. D'ailleurs, comme ils étoient peu accommodés des biens de la fortune, & qu'ils ſavoient que tout dépend dans ce monde des amis & de la faveur, ils étoient bien embarraſsés de ſavoir le parti qu'ils avoient à prendre.

Rodolfe n'étoit guere moins embarraſsé. Il avoit Leocadie dans ſa Chambre ; c'étoit chez ſon pere, qui lui avoit donné un appartement ſéparé dans ſa maiſon, où il vivoit ſeul toutes les fois qu'il lui plaiſoit, & dont il étoit abſolument le maître : grande imprudence des peres, qui donnent de ſemblables libertés à leurs enfans. Il avoit déja aſſouvi ſes deſirs, & n'avoit trouvé aucune réſiſtance, parceque Leocadie étoit encore dans ſa pâmoiſon lorſqu'il fut arrivé avec elle dans l'appartement où il étoit logé. Dégoûté en quelque maniere d'un plaiſir qu'il venoit d'acheter par un ſi grand

 crime,

crime, & ne sachant comment se débarrasser de cette jeune fille, qu'il ne pouvoit pas toûjours retenir auprès de lui, Rodolfe commençoit à se repentir d'une violence qui ne pouvoit tourner qu'à sa confusion & à sa honte si elle venoit à être découverte, & qui méritoit même un châtiment qu'il eût eu de la peine à éviter; car enfin les Grands & les riches ne sont pas au dessus des lois. Ces réflexions le chagrinoient; la seule voie qu'il y avoit à prendre étoit de se délivrer de Leocadie. Comme il avoit eu la précaution de lui bander les yeux lorsqu'il l'enleva, & que d'ailleurs il étoit certain que sa pâmoison ne l'avoit point quittée depuis le moment qu'il l'eut prise entre ses bras; il vid bien qu'il n'étoit pas possible qu'elle le reconnut jamais & moins encore qu'elle se fût apperçue de la maison ni du corps de logis où elle étoit. S'imaginant donc qu'il pouvoit à coup sûr cacher éternellement l'action qu'il venoit de commettre, il résolut de mettre à la rue cette infortunée fille toute évanouie qu'elle étoit. La résolution en étant prise, il se mit en devoir de l'executer; mais dans le tems qu'il la prenoit entre ses bras, il s'apperçut qu'elle reprenoit ses esprits, & un moment après, il entendit qu'elle faisoit des plaintes d'une voix encore foible & languissante, entrecoupée de mille soupirs. Où suis-je, malheureuse que je suis, disoit-elle; & quelles

quelles ſont les mains qui me touchent ! quel eſt cet appartement qui m'eſt inconnu ! Elle appelloit à ſon ſecours ſon pere & ſa mere, & s'écrioit dans le même inſtant : Hélas ! je vois bien que vous ne m'entendez pas, que nous ſommes trop éloignés les uns des autres, & que je ſuis au milieu de mes ennemis. Que je ſerois heureuſe, ajoutoit elle, ſi ces ténèbres qui m'environnent duroient éternellement, ſi mes yeux ne voyoient plus la lumiere ; car enfin, je m'apperçois bien que je ne dois plus paroître dans le monde, puiſque je ſuis deshonorée. O toi ! qui que tu ſois qui te trouve ici avec moi, dit-elle tout d'un coup en prenant Rodolfe par la main, ſi ton ame eſt capable de ſe laiſſer fléchir, accorde-moi une grace dont tu ne me dois pas regarder comme indigne. Tu as triomphé de mon honneur, triomphe en même tems de ma vie : Ne permets pas que je ſurvive à mes infortunes. Ce que j'exige de toi ne te doit point faire de peine, puiſque les crimes te coûtent ſi peu. Rodolfe eut tant de confuſion de ce reproche qu'il demeura entierement interdit ; il ne répondit pas une ſeule parole. Ce ſilence ſurprit tellement Leocadie qu'elle crut d'abord que c'étoit un phantôme. Cependant lorſqu'elle venoit à faire réflexion ſur tout ce qui s'étoit paſsé, elle ſentoit bien que ce n'étoit rien moins que cela, & cette pensée l'affligeoit juſ-

qu'à l'ame. Temeraire jeune homme, poursuivit-elle, après avoir poussé une infinité de sanglots, & laissant couler de ses yeux des torrens de larmes; je voi bien que tu n'as ni assez de résolution, ni assez de courage pour tremper tes mains dans le sang d'une victime innocente dont tu as si cruellement triomphé, car je ne me persuaderai jamais que ce soit par pitié que tu refuses de m'ôter la vie. Un meurtre te jetteroit dans des embarras que tu apprehendes, & je m'apperçois bien que tu es déja assez embarrassé de moi sans aller chercher d'autres précipices. Et bien je n'exige plus de toi un nouveau crime, la douleur fera quelque jour ce que tu refuses de faire, la mort viendra à mon secours. Cependant, j'ai à te proposer un moyen moins embarrassant pour te délivrer de moi, & pour me délivrer en même tems de la honte de me voir en ta puissance, puisque je suis assez malheureuse pour survivre à l'outrage que tu m'as fait. Je te pardonne ton crime, continua-t-elle, c'est par là que je veux commencer, pourvu que tu me promettes que tu ne le découvriras à personne & que tu l'enseveliras dans un éternel silence. La condition que j'exige de toi est peu de chose par rapport à un si grand outrage; mais puisqu'il n'y a plus de remede, je veux bien en être contente. Je n'ai jamais vu ton visage, & je ne me soucie point de le voir; j'avoue qu'il y a de certaines offenses

offenses qu'on ne doit jamais oublier, & je n'oublierai jamais celle que je viens de recevoir; mais je serois bien marie de connoître celui qui m'a offensée. Je n'exige de toi autre chose sinon que tu ne divulgues point l'action lâche & honteuse que tu viens de commettre; pour moi je ne m'en entretiendrai qu'avec moi-même; & à moins que tu ne t'en vantes, elle sera ignorée éternellement dans le monde. Tu es surpris sans doute qu'à l'âge où je suis, je puisse tenir un pareil langage : hélas! j'en suis surprise moi-même, & je reconnois que si quelquefois les grandes douleurs sont muettes, elles sont aussi quelquefois éloquentes. Quoiqu'il en soit, accorde-moi la faveur que je te demande; & en conséquence d'un si grand bienfait, que je sorte dès ce moment de cette chambre, où je me vois enfermée avec toi. Expose-moi dans la rue, & conduis-moi toi-même jusqu'auprès de la grande Eglise, parce qu'étant là, je saurai me conduire moi-même auprès de ce pere & de cette mere d'entre les bras desquels tu m'as enlevée. J'exige encore une autre condition. Tu ne me suivras point, & ne feras aucune démarche pour tâcher de connoître quelle est ma famille. Il ne t'en coûtera guére, comme tu vois, d'expier ton horrible attentat. Répons, continua-t-elle, & si tu apprehende que ta voix te fasse reconnoître, sache que je n'ai parlé de ma vie à au-

cun

cun homme qu'à celui qui m'a donné la naissance ; & que je ne saurai jamais qui tu es quand tu parlerois pendant tout un siécle.

Toute la réponse que fit Rodolfe aux sages paroles de la malheureuse Leocadie fut de l'embrasser, & de se mettre en devoir d'assouvir de nouveau sa criminelle passion : mais il trouva tant de résistance, qu'il se vid enfin obligé de quitter la partie. Saches, lui dit-elle, en le repoussant avec fureur & avec la derniere violence, sache infâme & lâche Ravisseur, qui que tu sois, que les dépouilles que tu m'as ravies, tu ne les as remportées que sur une fille infortunée qui étoit sans connoissance & sans mouvement. Cette victoire ne peut que tourner à ta honte, si tu y veux faire la moindre réflexion ; mais à present que j'ai repris mes esprits, il faut que tu m'arraches la vie avant que de vaincre & de triompher une seconde fois. En un mot Leocadie résista avec tant de vigueur & avec tant de force, que Rodolfe fut contraint de lâcher prise ; il se retira dès ce moment sans rien dire, & sortit de la Chambre rempli de confusion & déchiré de mille remors, dans la résolution d'aller chercher ses amis pour les consulter & savoir d'eux ce qu'il devoit faire dans cette rencontre. Dès que Leocadie se sentit seule elle sauta du lit sur lequel elle étoit, & se promenant par la Chambre, elle tâcha de trou-

ver la porte pour s'evader, ou une fenêtre pour se jetter dans la rue du haut en bas, résolue de tout hazarder pour se tirer de son esclavage. Elle trouva bien-tôt la porte, mais elle la trouva fermée. Elle rencontra ensuite une fenêtre qu'elle ouvrit dans le moment ; & comme il faisoit clair de Lune cette nuit-là, elle discerna assez distinctement les couleurs d'une étoffe de soie qui paroit la Chambre où elle étoit enfermée. Elle vid en même tems que le lit étoit en broderie d'or, & si riche qu'il paroissoit être plus-tôt le lit d'un Prince que d'un simple Cavalier. Elle compta les Chaises & les Fauteuils, les Cabinets d'Allemagne, & tous les autres meubles qui étoient magnifiques à proportion. Elle remarqua de quel côté étoit la porte, & certains tableaux dont les murailles étoient ornées, mais dont à la vérité elle ne put appercevoir les personnages ou les histoires qu'ils representoient. La fenêtre étoit grande & défendue d'un gros treillis de fer. La vue tomboit sur un Jardin enfermé de hautes murailles, de sorte qu'il lui fut impossible de sortir, ni de sauter dans la rue, comme elle l'avoit projetté. Tout ce qu'elle put voir & remarquer dans ce magnifique appartement lui fit conclure, que celui qui en étoit le maître étoit une personne de la premiere distinction, & qu'il devoit posseder des richesses immenses. Leocadie en jettant les yeux

d'un

d'un côté & d'autre, apperçut sur un des Cabinets qui étoit proche de la fenêtre, une petite Croix d'or enrichie de Pierreries. Elle la prit en même tems & la mit dans la manche de sa robe, non dans l'intention de la dérober, mais dans la vue de s'en servir un jour si l'occasion s'en presentoit. Dès qu'elle se fut saisie de ce Bijou, elle ferma la fenêtre & se remit sur le lit, attendant qu'elle seroit enfin sa destinée. A peine une demie heure s'étoit-elle écoulée, qu'elle entendit ouvrir la porte de la Chambre. Dans le même instant, une personne s'aprocha d'elle, & sans lui dire une seule parole, elle lui banda les yeux avec un mouchoir, après quoi la prenant par le bras, elle la conduisit hors de la Chambre. C'étoit Rodolfe lui-même, qui étoit sorti dans le dessein d'aller chercher ses Camarades, comme on l'a déja dit; mais qui changea de dessein en chemin, faisant réflexion qu'il se tireroit entierement d'embarras, en accordant à Leocadie ce qu'elle demandoit. Je dirai à mes amis, dit-il en soi-même, que touché des larmes de cette fille, je l'ai laissée aller chez elle, n'ayant osé lui faire la moindre violence, quoique je l'eusse en mon pouvoir; & ils n'auront pas de peine à le croire, faisant attention au péril où je me fusse exposé, si je me fusse opiniâtré à la retenir dans ma Chambre. Cette résolution ayant été prise, il l'executa, & conduisit Leocadie

près

près de la grande Eglise, comme elle l'avoit souhaité; ce fut à la pointe du jour. Dès qu'il fut arrivé dans cet endroit, il lui dit en déguisant sa voix, & en langue moitié Portugaise & moitié Castillane, qu'elle pouvoit retourner chez elle, & qu'il lui promettoit qu'elle ne seroit point suivie. Cela dit, il se retira avec une vitesse extraordinaire, en sorte qu'elle n'eut pas le tems de lui répondre une seule parole.

Cette infortunée fille demeura seule, & ayant ôté son bandeau, elle reconnut le lieu où elle étoit, parceque la nuit n'étoit pas obscure. Elle regarda de tous côtés, & ne vid personne. Cependant, craignant qu'on ne la suivit de loin, elle s'arrêta plusieurs fois;& afin de tromper ceux qui eussent pu la suivre, elle entra dans une maison qu'elle vid ouverte, & se rendit à la sienne quelque tems après par une porte dérobée, assurée qu'elle avoit donné le change à ceux que Rodolfe auroit pu mettre aux aguets pour l'observer. La malheureuse Leocadie trouva son pere & sa mere accablés d'affliction : ils ne s'étoient point couchés, & avoient passé toute la nuit à verser des larmes. On peut bien s'imaginer avec quelle joie & avec quelle tendresse ils la reçurent, & qu'il leur tarda de savoir ce qui s'étoit passé entre elle & ceux qui l'avoient enlevée. Je vous l'apprendrai, leur dit Leocadie toute en pleurs, mais il faut que nous

nous

nous retirions à part. Ils s'allerent d'abord enfermer dans une Chambre séparée, & ce fut là qu'elle leur apprit en peu de mots sa triste & cruelle avanture. Elle leur en exposa toutes les circonstances, leur fit une description de la Chambre où elle avoit été enfermée, & leur montra enfin la riche Croix qu'elle avoit emportée. Quoique je ne me soucie point, dit-elle, en poussant un profond soûpir, de connoître l'infâme ravisseur qui m'a deshonorée, cependant si vous trouvez à propos de le découvrir, il sera aisé de le faire par le moyen de cette Croix. On n'aura qu'à donner charge aux Sacristains des Paroisses de la Ville d'avertir qu'elle est entre vos mains, & que vous êtes prêts à la rendre, pourvu qu'on désigne de quelle maniere elle est faite, & quelle est la grandeur & la qualité des Pierres dont elle est garnie. On apprendra par ce moyen, & comme à coup sûr qui est celui qui m'a outragée d'une maniere si indigne. Cela seroit bon, ma fille, repartit alors le pere, si nous vivions dans un autre siécle, mais ce n'est plus le tems que les hommes se laissent surprendre dans de semblables pieges. Ils sont méchans, ils sont artificieux & aussi habiles à savoir cacher leurs crimes qu'ils sont peu scrupuleux à les commettre. Sois persuadée, ma chere Leocadie, que dès que le lâche ravisseur à qui cette Croix appartient se sera apperçu qu'elle manque

dans

dans sa Chambre, il conclura que tu l'as prise; & quand même il n'en seroit pas convaincu, il n'auroit garde de la reclamer. Ainsi au lieu de le découvrir, nous risquerions de nous découvrir nous-mêmes, quelques précautions que nous puissions prendre; car sache que si tu n'as pas été poursuivie, comme tu assures que tu ne l'as point été, tu lui es aussi inconnue, qu'il nous est inconnu jusqu'ici, & cela étant, à quoi bon se mettre en danger de nous faire connoître. Nous avons autant d'intérêt à nous cacher que lui, & Dieu veuille que les pierres ne parlent pas. L'unique parti que tu as donc à prendre, c'est de garder cette Croix, & de vivre dans l'esperance que comme elle a été le témoin de ton malheur, le Ciel qui protege les innocens permettra qu'elle en sera quelque jour le Juge. Il y a certaines occasions où ce qu'on appelle deshonneur n'est qu'une chimere, sur tout lorsque ce deshonneur n'est pas public; & puisque tu peux vivre publiquement devant Dieu & devant les hommes comme si tu n'étois point deshonorée, console-toi de ce que tu as eu le malheur de l'être, puisque ce n'est point ta faute, & que d'ailleurs ton ignominie est secrette. Le véritable deshonneur consiste à commettre des actions lâches & mauvaises, & c'est ce qui doit faire rougir ceux qui les commettent, c'est ce qui les doit remplir de confusion & de honte; mais celui

celui qui aime la vertu, & qui la pratique n'est jamais deshonoré, quoiqu'il lui puisse arriver dans le monde. En un mot, nous n'offensons Dieu que par nos paroles, & par nos pensées: or puisque par rapport à ton infortune, tu ne l'as offensé en aucune de ces manieres, tu peux hardiment te mettre du nombre de celles qui ont conservé leur pureté, & je te tiendrai toute ma vie pour telle. Lucrece n'est pas moins Héroïne, pour avoir été violée par Tarquin.

C'étoit ainsi que ce sage pere consoloit la jeune Leocadie. Sa mere lui dit à peu près la même chose en l'embrassant, mais ce ne fut pas sans verser un torrent de larmes, disant qu'elle ne se consoleroit jamais. Quoiqu'il en dût arriver, elle résolut dès ce moment de prendre le Couvrechef, de ne mettre de sa vie que des habits simples & modestes, & de vivre en recluse chez elle.

Pour revenir à Rodolfe, dès qu'il fut de retour chez lui, & qu'il ne trouva plus sa Croix, il s'imagina bien d'abord que c'étoit Leocadie qui l'avoit prise, mais il ne s'en mit nullement en peine.

Il y avoit quelque tems que ce jeune Cavalier avoit résolu de faire un voyage en Italie: son pere qui y avoit été autrefois le lui avoit conseillé, car c'étoit une de ses maximes, que ceux là n'étoient point Cavaliers qui ne l'étoient

que

que dans leur Patrie ; qu'ils devoient l'être aussi dans les Pays étrangers. Cette raison & quelques autres obligérent Rodolfe d'executer la volonté de son pere, qui lui fit donner des lettres de crédit pour prendre tout l'argent qui lui seroit necessaire, à Barcelone, à Génes, à Rome, & à Naples. Il partit donc quelques jours après avec deux de ses amis ; & fit ce voyage avec tant d'agrément qu'il perdit bien-tôt le souvenir de ce qui s'étoit passé entre lui & Leocadie.

Leocadie vivoit cependant si retirée dans la maison de son pere, qu'on ne pouvoit pas l'être davantage. Elle ne voyoit absolument personne, tant elle aprehendoit qu'on ne lût ses infortunes dans ses yeux & sur son visage. Elle reconnut quelques mois après qu'elle alloit être obligée de faire par force ce qu'elle faisoit volontairement ; car enfin elle s'apperçut qu'elle étoit enceinte. Cet accident acheva de l'accabler, elle en fut inconsolable ; mais n'y ayant plus de remede, il fallut qu'elle supportât avec patience ce surcroît d'affliction & de douleur. Le tems de l'accouchement arriva. La mere pour le tenir secret voulut être elle-même la Sage-Femme. Enfin Leocadie accoucha d'un fils. Il fut nourri dans une maison de campagne pendant quatre ans, au bout desquels son grand Pere le retira & l'éleva lui-même sous le nom de Neveu.

Cet enfant, qui fut apellé *Louis*, étoit extrêmement beau; il avoit de l'esprit, une vivacité admirable, une humeur douce, des manieres agréables, & tout marquoit en lui qu'il étoit de noble extraction. Tout le monde en étoit charmé, il étoit l'admiration de toute la ville, & le Grand Pere & la Grand' Mere le chérissoient tendrement: aussi l'élevérent-ils avec tant de soin, qu'à l'âge de sept ans il en savoit beaucoup plus que les enfans n'en savent ordinairement à douze.

Un jour que le jeune Louis alloit par la ville, il passa dans une rue où quelques Cavaliers s'exercoient à courir la Bague. D'abord il se mit à regarder les courses; & afin de les mieux voir, il passa de l'endroit où il étoit à un autre; mais il ne le put faire si promptement qu'un cheval fougeux que celui qui le montoit ne put retenir, ne lui passât sur le corps. Le pauvre enfant demeura étendu par terre sans mouvement & sans connoissance, & perdant une grande quantité de sang. Du moment que cet accident fut arrivé, un vieux Chevalier qui regardoit les courses se jetta promptement hors des arçons, & courut au lieu où étoit cet enfant, qui ne donnoit aucune marque de vie. Il le prit en même tems d'entre les mains d'un homme qui étoit déja venu à son secours; & sans avoir égard ni à son âge ni à sa qualité, car c'étoit un des Chevaliers des plus distin-

distingués, il l'emporta entre ses bras dans son Hôtel, commandant à ses valets de le laisser, & de faire venir incessamment un Chirurgien. Plusieurs Chevaliers le suivirent, fâchés & comme au desespoir de ce desastre; car il y avoit peu de Seigneurs qui ne connussent le petit Louis. L'Ayeul, la Grand'-Mere, & Leocadie apprirent bien-tôt ce funeste accident : ils se rendirent tous trois chez ce Seigneur accablés de tristesse & les larmes aux yeux, & trouverent leur fils entre les mains du Chirurgien, n'ayant encore aucun sentiment. Le vieux Chevalier & sa femme les consolerent le mieux qu'il leur fut possible; & le Chirurgien qui étoit habile leur dit un moment après qu'il n'y avoit aucun danger pour l'enfant, qu'aucune de ses blessures n'etoit mortelle, & qu'il seroit bien tôt tiré d'affaire. En effet, Louis revint de son évanouissement avant qu'on eût achevé le premier appareil; il connut tout le monde, & donna de grandes esperances qu'il seroit bientôt rétabli. Le Grand Pere ne pouvoit se lasser de remercier le Chevalier des bontés qu'il avoit témoignées à son jeune Neveu. Ne me remerciez point, répondit en l'interrompant le vieux Seigneur, mes bontés ont été un peu interessées. Dès que j'ai vu tomber & fouler aux piés du cheval ce jeune enfant, j'ai cru voir le visage d'un de mes fils, pour lequel j'ai une tendresse extraordi-
 naire;

naire ; mon cœur s'est ému dans le moment, j'ai couru à lui, je l'ai pris entre mes bras, je l'ai apporté ici, & j'espere que vous permettrez qu'il y demeure jusqu'à ce qu'il soit guéri entierement ; on en aura tous les soins imaginables. La femme du Chevalier, qui étoit une Dame illustre, leur demanda la même chose avec les derniers empressemens. Jamais gens n'ont été plus surpris que le furent le Grand Pere & la Grand' Mere de ce jeune enfant ; mais Leocadie le fut bien davantage, lorsqu'elle vint à s'appercevoir, après que son trouble fut un peu passé, que la chambre où étoit son fils étoit la même où elle avoit été violée. A la verité il n'y avoit plus la même Tapisserie de soie dont elle étoit meublée la nuit de son malheur ; cependant elle en reconnut la disposition, vid la fenêtre où étoit le treillis de fer ; & quoi-qu'elle n'osât l'ouvrir pour savoir si elle répondoit dans un Jardin, parcequ'on la tenoit fermée à cause du jeune Louis, elle l'apprit adroitement. Mais ce qui acheva de la convaincre qu'elle ne se trompoit point, fut le lit où son fils étoit couché, le Cabinet près de la fenêtre où étoit la croix qu'elle emporta, & le nombre des degrés qu'il falloit descendre pour aller de cette chambre à la rue, lesquels elle compta en se retirant comme elle avoit eu la précaution de les compter lorsque Rodolfe l'en avoit fait sortir les yeux bandés. Ayant
conferé

conferé toutes ces marques, elle demeura entierement persuadée qu'elle ne se trompoit point ; & elle le déclara à sa mere. Cette Dame s'informa en même tems sans faire semblant de rien, où étoit ce fils dont le vieux Chevalier avoit parlé : elle apprit qu'il voyageoit en Italie ; & après avoir examiné le tems qu'il étoit parti pour faire son voyage, on trouva que c'étoit à peu près le tems que Leocadie fut enlevée. La Dame le dit à son mari qui l'exhorta, elle & sa fille à se conduire avec prudence dans cette occasion, & à attendre patiemment quelle seroit la destinée de leur famille. Le jeune Louis fut dans quinze jours entierement hors de danger, & quitta le lit peu de tems après ; la Mere & la Grand' Mere le visitoient régulierement tous les jours.

Comme Estefanie, c'est ainsi que s'appelloit la femme du vieux Chevalier, avoit eu souvent occasion de s'entretenir seule avec Leocadie, elle lui avoit dit plus d'une fois que le jeune Louis ressembloit si fort à un de ses fils qui étoit en Italie, qu'elle croyoit qu'il n'y avoit jamais eu rien de plus ressemblant. Un jour qu'elle lui repetoit la même chose, Leocadie crut qu'il étoit tems de parler, comme la chose avoit été résolue entre sa mere & elle, le fit à peu près en ces termes : Le jour que mon pere & ma mere eurent la triste nouvelle du malheur qui

etoit arrivé à ce jeune enfant, dont vous avez, Madame, la bonté de m'entretenir d'une maniere si obligeante, ils crurent que le Ciel étoit entierement fermé pour eux, que la perte qu'ils venoient de faire étoit irréparable, & qu'ils ne reverroient plus en vie ce cher Neveu qu'ils regardent comme celui qui doit être le soûtien & l'apui de leur vieillesse. La tendresse qu'ils ont pour cet enfant ne se sauroit exprimer, elle va au delà de l'amour que les peres ont ordinairement pour ceux à qui ils ont donné la naissance; & il est certain que l'affliction qu'ils reçurent alors est la plus grande qu'ils eussent ressenti de leur vie. Tout accoutumés qu'ils sont aux plus cruels revers, comme je vous l'apprendrai dans la suite, ils eurent de la peine à supporter celui-là; mais ils éprouvérent que le Ciel s'étoit ouvert en leur faveur, & que ce même Ciel qui envoie les maux en délivre dans le tems qu'on s'y attend le moins. Louis n'est point mort comme le bruit s'en étoit d'abord répandu, il a trouvé la guérison chez vous, & j'ose me flater que j'y ai trouvé moi-même des amis puissans & généreux que ma bonne destinée ma suscités pour finir, ou pour adoucir du moins mes amertumes. Je suis issue, Madame, d'une famille noble depuis plusieurs siécles, ajouta-t elle en jettant un profond soupir; je n'ai pas beaucoup de biens de la fortune, ce n'est pas néanmoins ce

qui

qui me fait de la peine, on est toûjours assez riche quand on sait se contenter de ce qu'on possede, & les richesses née sont pas toûjours de veritables biens; mais, Madame, continua-t-elle fondant en larmes, vous vous entretenez avec la personne la plus infortunée qu'il y ait au monde, & je suis persuadée que vous me plaindrez quand vous saurez mes avantures. Je vous plains par avance, dit Estefanie, charmée & attendrie en même tems de ce que Leocadie venoit de dire; parlez, je ne vous interomprai point, & s'il ne tient qu'à moi, vous serez aussi heureuse que vous pouvez être infortunée; vous en devez être convaincue. Leocadie lui apprit alors d'une maniere fort circonstanciée & d'une maniere extrêmement modest ce qui lui étoit arrivé dans cette chambre, il y avoit sept ou huit ans: & pour lui confirmer que tout ce qu'elle venoit de lui raconter étoit veritable, elle tira de son sein la Croix enrichie de Pierreries qu'elle avoit emportée, & la mit entre les mains de cette illustre Dame, qui la reconnut en même tems. Je pris cette riche Croix, poursuivit Leocadie, afin qu'elle fût un jour le Juge de la violence que me fit votre fils, comme elle en a été le témoin. Je ne vous demande point vengeance du plus sanglant & sensible affront qu'on puisse faire à une personne de ma qualité & de mon sexe, vous
serez

ſerez toûjours maitreſſe de mon deſtin: mais vous ne deſaprouverez pas, Madame, que je vous aie ouvert mon cœur, que je vous demande vos ſages conſeils, que je vous ſupplie de me conſoler, & que je vous apprenne enfin que cet enfant que vous avez cru digne de vos tendreſſes eſt véritablement votre petit fils. A peine Leocadie achevoit-elle de prononcer ces dernieres paroles, qu'elle tomba pâmée entre les bras d'Eſtefanie. Cette Dame, qui ſe ſentoit déja émue, & dont le cœur étoit attendri, la prit, l'embraſſa, & la baiſa mille & mille fois en verſant des torrens de larmes ſur ſon viſage. Dans ce moment-là le Mari d'Eſtefanie entra dans la chambre avec le jeune Louis qu'il tenoit par la main. Il fut fort ſurpris de voir ſa femme toute en pleurs & Leocadie évanouie, & demanda en même tems ce que c'étoit. Seigneur, répondit Eſtefanie, j'ai de grandes choſes à vous aprendre: mais comme elles demandent un trop grand détail, je me contenterai pour le preſent de vous dire que cette jeune femme que vous voyez évanouie eſt votre fille, & le jeune Louis votre petit-fils; je viens de découvrir ce myſtere, le viſage de ce jeune enfant ſeroit ſeul capable de confirmer cette verité, quand nous n'en aurions pas des preuves encore plus convaincantes. Vous avez raiſon de dire, repartit le vieux Chevalier, que ce que vous m'aprenez

eſt

est un mystere, du moins je n'y comprens rien ; expliquez-moi cette enigme, je vous en conjure, & ne me laissez plus en suspens. Leocadie revint de son évanouissement dans ce temslà ; & comme le Chevalier pressoit Estefanie de lui dire de quoi il s'agissoit, elle lui raconta ce que cette infortunée fille venoit de lui dire. Le Chevalier y ajouta foi, & embrassa Leocadie avec la derniere tendresse, lui donnant toutes les assurances que peut donner un pere, que son fils feroit son devoir. En effet dès le même jour il dépêcha un Courier pour Naples, écrivit à Rodolfe qu'il eût à partir incessamment, parcequ'il s'étoit engagé de le marier avec une jeune personne qui étoit d'une beauté extraordinaire, & telle qu'il la pouvoit souhaiter lui-même. Cependant il ne voulut pas permettre que Leocadie retournât chez elle : vous demeurerez avec nous, ma fille, lui dit ce Seigneur, en attendant que votre époux soit de retour.

Le Courier arriva bien-tôt à Naples, & Rodolfe charmé de ce que lui avoit écrit son pere, partit deux ou trois jours après qu'il eut reçu sa lettre. Quatre Galéres étoient sur le point de voguer en Espagne, il s'y embarqua avec ses deux amis qui ne l'avoient jamais quitté : il arriva en douze jours à Barcelone, & sept ou huit jours après à Tolede, ajusté de la maniere du monde

la plus propre & la plus magnifique ; on n'a jamais rien vu de plus riche ni de plus galant. On ne sauroit representer la joie du vieux Chevalier & d'Estefanie qui revoyoient après sept ou huit ans un fils qui leur avoit été toûjours cher, & qui s'étoit si bien fait, qu'il n'y avoit pas de jeunes Seigneurs mieux tournés que lui en Espagne. Pour Leocadie, elle ne savoit si elle devoit craindre ou esperer : cependant elle voyoit tout d'un endroit où elle s'étoit cachée par le conseil de la tendre & genereuse Estefanie. Les amis de Rodolfe prirent congé de lui, car on peut bien comprendre qu'il leur tardoit d'aller chez eux après une si longue absence. Non, leur dit Estefanie, vous souperez avec nous avant que de vous retirer, & il vous sera permis après cela d'aller porter dans vos familles la joie que Rodolfe vient d'apporter dans la sienne. Un moment après elle les prit à part ; & les conjura de lui dire s'ils n'étoient pas de la compagnie de son fils lors-qu'il enleva & ravit une jeune fille quelques jours avant qu'il partît pour son voyage d'Italie. C'est ce que vous me direz à cette heure, ajouta la Dame, que dépend l'honneur & le repos de notre Maison ; & vous devez être assurés que l'aveu que je vous demande aujourd'hui ne vous portera aucun préjudice : car enfin je ne voudrois pas perdre mon fils pour avoir la bizar-

rerie

terie de vous perdre. Elle les pressa en un mot par tant de raisons, & s'y prit d'une maniere si adroite, qu'ils ne purent se défendre d'avouer la chose de la maniere qu'elle s'étoit passée, l'assurant neanmoins que Rodolfe leur avoit protesté, que quoiqu'il eût eu en sa puissance la jeune fille dont elle parloit, il ne lui avoit fait aucune violence, s'étant laissé émouvoir à ses larmes. Estefanie ne desiroit pas en savoir davantage, & étant entierement éclaircie par cet aveu des amis de son fils, elle ne balança point à executer la résolution qu'elle avoit d'abord prise avec le Chevalier son Epoux, d'obliger Rodolfe à épouser Leocadie.

Avant que de se mettre à table, elle prit son fils à part dans une chambre, & lui mit en même-tems un portrait entre les mains. Je desire, Rodolfe, lui dit-elle, vous faire voir la personne qui doit être un jour votre Epouse, la voici peinte au naturel. J'avoue qu'elle n'est pas belle, mais la beauté n'est qu'un bien passager ; & une femme est toûjours bien faite lorsqu'elle a de la sagesse & de la vertu. Celle-ci est sage & vertueuse, elle est d'une Maison distinguée & possede de très-grands biens. En un mot, comme nous vous l'avons choisie votre pere & moi, nous croyons qu'elle vous convient. Il me semble, Madame, dit Rodolfe tout consterné & tout pensif, il me semble qu'on m'a-

que vous avez jetté les yeux sur la belle Leocadie. Jamais Rodolfe n'avoit ressenti de joie plus vive ; il ne fut plus maître de lui-même ; & s'imaginant que sûr le pié d'époux les transports lui devoient être permis, il se jetta sur la visage de Leocadie, & joignant sa bouche avec la sienne, il étoit là comme en attendant que son ame sortît pour la recevoir. Leocadie donna enfin quelques marques que son évanouissement n'étoit pas mortel ; elle ouvrit les yeux, & se trouva un peu embarrassée de se voir entre les bras de Rodolfe. Elle fit quelque leger effort pour l'obliger à se retirer. Je ne vous obéïrai point, adorable Leocadie, lui dît Rodolfe : ordonnez moi plus tôt de mourir, car enfin, permettez-moi que mon cœur s'explique, je ne saurois vivre un moment separé de vous. Ces paroles achevérent de faire revenir le sentiment à Leocadie ; elle ne répondit rien, mais ses yeux parlérent assez pour elle. Estefanie qui étoit venue à ses fins, & qui n'avoit besoin d'aucun autre prélude, dit à l'Ecclesiastique que c'étoient deux Amans qu'il falloit marier ; & comme dans le dessein où étoit cette Dame & le Chevalier son Epoux, ils avoient eu la précaution d'obtenir une Dispense, ils furent mariés sur le champ sans aucune autre cérémonie. Vous ressouvenez-vous, dit Estefanie à Rodolfe, après qu'il eut donné la main à Leocadie, vous

vous ressouvenez-vous d'avoir jamais vu votre Epouse ? Non, Madame, répondit Rodolfe, car si j'eusse eu le bonheur de la voir avant que de partir pour l'Italie je n'eusse jamais fait ce voyage. Vous vous trompez, mon fils, repliqua la Dame en souriant, & lui montrant ensuite la Croix enrichie de Pierreries; cette Croix, ajouta-t-elle, vous en convaincra; mais Leocadie vous en convaincra encore mieux; ce fut elle que vous enlevâtes quelques jours avant que d'entreprendre votre voyage, & voila, en lui montrant le jeune Louis, le fruit de votre enlevement, qui couta tant de larmes à cette charmante personne. C'est à la force du Sang que vous êtes redevable du plus grand bonheur qui vous pût jamais arriver; car Leocadie est noble, sage, vertueuse, & pourvue de tous les attraits que vous souhaitez en une Epouse. Leocadie fit alors un petit recit, & marqua en rougissant de petites circonstances qui ne lui permirent point de douter que ce ne fût elle qu'il avoit ravie; il se jetta en même-tems à ses piés, & Leocadie l'ayant relevé, en lui disant qu'il ne faloit plus penser qu'à la joie, ils s'embrasserent avec la derniere tendresse. On entra un moment après dans une salle où l'on avoit préparé une collation des plus magnifiques; il y eut une Musique admirable, & les réjouissances durerent presque toute la nuit.

Jamais